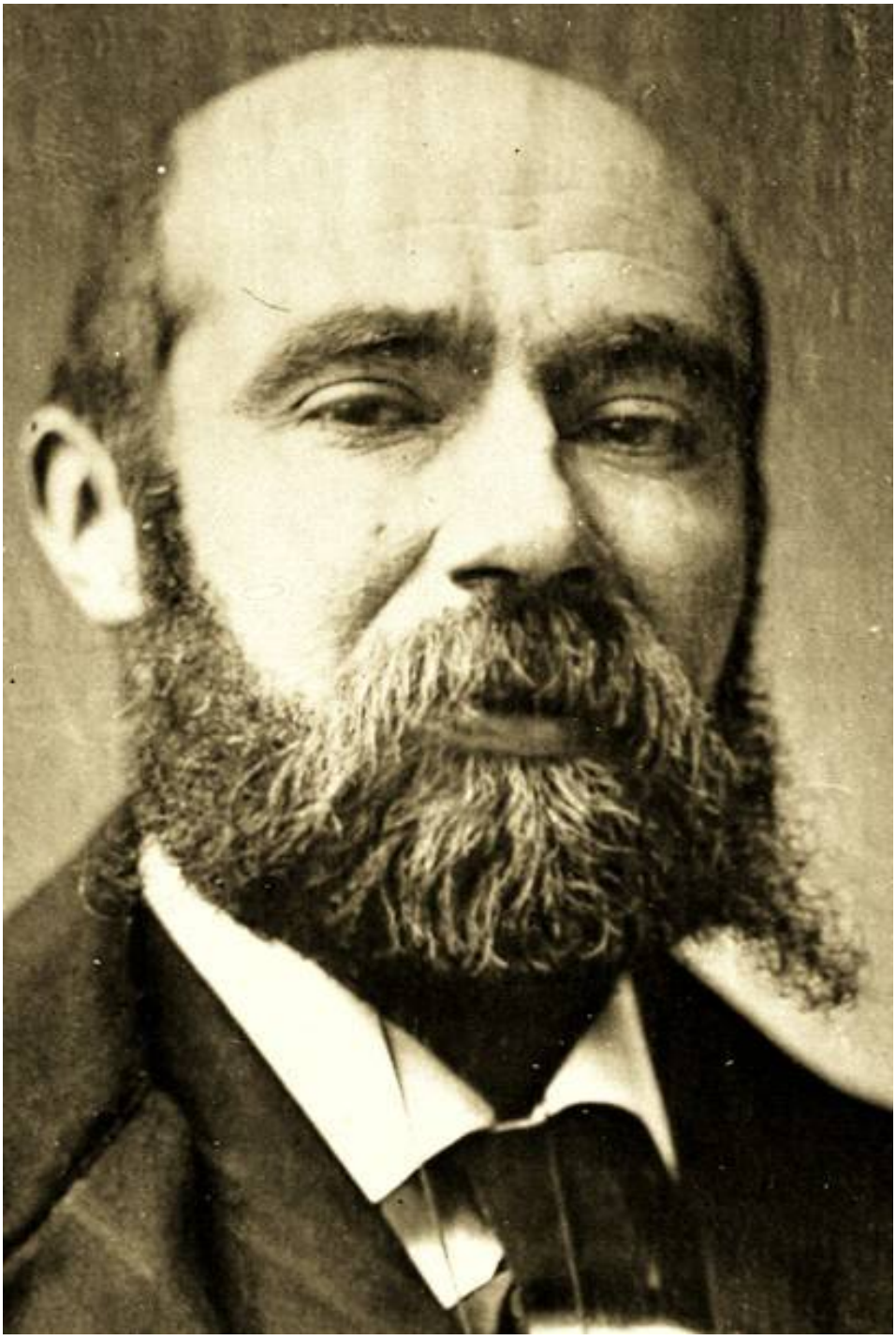

Paul Féval

LA QUITTANCE DE MINUIT

Tome II – La galerie du géant

(1846)

DEUXIÈME PARTIE – LA GALERIE DU GÉANT

I – DEUX AMIES

Le boudoir de lady Georgiana, au château de Montrath, était quelque chose de charmant. Son tapissier l'avait précédée au manoir, et venait de jeter partout à profusion les merveilles toutes neuves du luxe parisien. Le tapissier de milady demeurait rue de la Paix.

La pièce était, il faut le dire, admirablement disposée et formait par elle-même un délicieux réduit. Nous ne saurions point indiquer le style précis de son architecture intérieure, parce que les architectes anglais ont la bonne habitude de poser en ce genre d'inextricables énigmes : ils mêlent volontiers toutes les époques et trouvent encore moyen d'installer, au milieu de cet éclectisme, l'indispensable confort. Il y avait dans le boudoir de lady Montrath des réminiscences gothiques étonnées de s'allier à quelques intentions Pompadour ; comme transition, la manière du siècle d'Élisabeth jetait çà et là ses revêches essais.

Mais tout cela se voyait peu. La tenture de velours avait recouvert en grande partie ces froides excentricités du génie britannique ; le jour, qui arrivait brisé, dans ce nid de soie et d'or, éclairait seulement les riches moulures des frises et les arabesques du plafond. Le reste était d'hier. Aux murailles vêtues il y avait çà et là quelques tableaux d'un grand prix : des Teniers, que le siècle de Louis XV eût quatre fois couverts d'or, une fantaisie de Hogarth, deux scènes d'Angelica Kaufmann, et de ces beaux enfants qui sortaient, naïfs et souriants, de l'inimitable pinceau de Lawrence.

Lady Georgiana Montrath était assise auprès d'un secrétaire en bois de rose, incrusté d'émail et chargé de miniatures exquises. Elle faisait bien parmi ces richesses. Elle était très

jeune, très jolie, et son aristocratique beauté cadrait comme il faut avec le luxe de son entourage.

Elle avait l'air d'une enfant. Vous eussiez dit une de ces blondes misses dont les visages sourient comme des vignettes et que l'on suit au parc, emportées par le trot allongé de leurs grands attelages ; une de ces figures d'anges dont les traits s'effacent doucement, qui jettent volontiers au ciel leurs regards alanguis, et dont, le front penché a pour couronne l'or pâle d'une molle chevelure.

Ces anges vous font rêver et vous ramènent bien doucement aux créations éthérées que balance au-dessus du monde charnel le souffle caressant des poètes. Cela est frêle et suave. Leurs pieds mignons touchent-ils à la terre ? Ces corps de sylphides sont-ils nourris par les grossiers aliments de l'homme ?

Hélas ! oui. Seulement, l'homme le plus robuste aurait peine à manger ce qu'engloutissent ces anges.

Elles passent leur vie à rêver, à dévorer d'énormes tartines au jambon, et à boire un océan de thé.

Lady Montrath avait le coude appuyé sur son bureau et son front se penchait dans sa main. Les tentures bleues du boudoir donnaient une blancheur mate à son joli visage. Ses yeux, à demi fermés, glissaient entre les rideaux de sa fenêtre et couraient, distraits, au dehors.

Devant elle, sur la tablette du secrétaire, il y avait un cahier de vélin où se séchaient quelques lignes d'une écriture fine et pointue. Lady Georgiana, comme presque tous les anges pâles dont nous parlions naguère, faisait de longs petits romans fashionables, fades et interminables récits, écrits avec une goutte de la bonne encre de Bulwer, délayée dans une immense quantité d'eau gommée, – fashionables rapsodies dont les héros ont des talents de tailleur, et où les jeunes filles se prennent d'amour pour des nœuds de cravates.

Écrire est désormais, parmi les femmes de Londres, un

travers endémique. On est bas-bleu, là-bas, comme on est poitrinaire, c'est le climat.

Lady Georgiana Montrath était à l'œuvre. Elle racontait, pour la centième fois, cette histoire éternelle de Lovelace, que les plumes anglaises écrivent toutes seules dès qu'on les laisse courir. – C'était délicat, mais puéril au degré suprême. L'observation s'y montrait d'une finesse microscopique, et l'importance des événements rappelait le fameux bracelet perdu et retrouvé d'Artemène.

Lady Montrath avait laissé la plume ; son regard fatigué ne dénotait point une inspiration très fougueuse ; il y avait de l'ennui sur ses jolis traits. C'était comme un acompte sur le succès de son livre.

Elle avait repoussé son fauteuil, et de temps à autre un bâillement venait entr'ouvrir ses lèvres.

Au bout de quelques minutes sa pensée quitta le domaine littéraire et revint parmi les choses de la vie. Alors sa physionomie changea ; l'ennui fit place à la tristesse. Elle se leva et gagna la fenêtre, qui donnait sur la baie de Kilkerran. Ses yeux errèrent sur la grande mer parsemée d'îles rocheuses. Çà et là quelques petites voiles blanches coupaient la ligne bleue de l'horizon. Lady Montrath était plus triste.

Elle soupira le nom de Londres avec un mélancolique regret ; puis elle ramena son regard sur le paysage voisin.

C'était le parc de Montrath, dont les hauts arbres bruissaient sous le vent du large : une nature opulente, mais sauvage, et à qui l'art avait laissé son aspect sombre. Entre les massifs touffus, la jeune femme apercevait de belles clairières, des pelouses vertes et unies comme de larges tapis de soie ; et, tout à côté, de grands rochers blancs, des ruines à demi voilées sous le feuillage ; puis, à droite, en remontant la pointe, la masse noire des tours de Diarmid.

Et tout cela était désert. Dans les clairières, sur la pelouse, le long des tortueuses lisières du bois, en haut et en bas de la

montagne, régnaient la solitude et le silence.

La jeune femme promenait son regard du paysage muet au château de Diarmid, dont le squelette à jour dominait encore la contrée. Il y avait sur son visage un effroi d'enfant.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, ce pays me fait peur ! Depuis que je suis en Irlande, les paroles de cette odieuse femme me poursuivent sans cesse. À Londres, je me riais d'elle ; mais ici, Seigneur, qui donc viendrait mon secours ?

Son corps frêle eut un frémissement ; sa joue devint plus pâle.

– Je crois bien que milord m'aime, reprit-elle ; j'ai trouvé en lui, jusqu'à présent, un mari indulgent et affectueux. Mais cette femme ! ses mystérieuses menaces me troublent et me font peur. Je cherche un sens à ses paroles ambiguës, et toujours je crois deviner un crime !

Elle s'interrompit, tremblante ; des pas sonnaient sur le carreau du corridor qui conduisait à sa porte ; elle tressaillit, comme font les enfants au moindre bruit qui s'entend dans les ténèbres.

La porte s'ouvrit, et la charmante figure de miss Frances Roberts parut sur le seuil.

Lady Montrath poussa un cri de joie et s'élança vers elle, les bras étendus. Il n'y avait plus sur ses traits ni crainte ni tristesse. Elle embrassa Frances avec une affection de sœur, et l'entraîna jusqu'à une causeuse, où elle s'assit auprès d'elle.

Frances semblait heureuse aussi et témoignait franchement son plaisir. Cette sévérité de physionomie, que nous lui avons reprochée à Galway, n'était qu'une sorte de réaction involontaire contre la folie froide de Fenella Daws. Hors de la présence de sa tante, et auprès d'une amie, Frances recouvrait la gaieté de son âge.

Ce fut entre les deux jeunes femmes un long échange de

sourires, des baisers prodigués, une lutte de chers souvenirs.

Elles étaient du même âge. Dès l'enfance, elles s'étaient choisies pour s'aimer. Georgiana n'avait point peut-être la droiture de cœur et la franchise ferme de Frances. C'était une jolie femme, faite pour le monde et rompue aux accommodements du monde. En elle ce qui était appris étouffait bien un peu ce qui était naturel. L'éducation lui avait donné une bonne dose de ces délicatesses factices qu'on met à la place de la sensibilité vraie ; mais elle avait gardé à sa compagne d'enfance une affection sincère. À Londres même, au milieu des plaisirs du West-end, elle aurait eu de la joie à revoir Frances ; – dans cette solitude qui s'ouvrait pour elle si amère et toute pleine de terreurs, elle eut à retrouver son amie un véritable transport.

Dès le matin, elle avait envoyé la voiture de milord à Galway avec une lettre pressante qui engageait miss Roberts à venir au château. Lady Montrath n'avait jamais trouvé le hasard si secourable. Elle bénissait du fond du cœur Josuah Daws ; elle lui savait gré d'être sous-intendant de police, et d'avoir été envoyé en mission dans le Connaught.

Frances, si ferme, si courageuse, si bonne, allait être pour elle une providence.

Il y avait un an à peu près qu'elles ne s'étaient rencontrées. Depuis leur sortie de pension elles suivaient des routes qui ne se croisaient point. Georgiana, fille d'un comte, avait été emportée tout d'abord par le tourbillon fashionable ; elle était riche et bien jolie ; son existence fut une suite non interrompue de triomphes.

Frances, au contraire, après avoir passé les années de sa première jeunesse dans une pension brillante, où le titre et la position personnelle de son père lui avaient donné accès, était rentrée tout à coup dans le monde bourgeois. Son père mort, il ne restait rien, dans sa famille, qui pût la rapprocher de cette vie noble à laquelle son éducation l'avait préparée.

Frances eut pour mentor Fenella Daws, pour compagnes les

amies de Fenella Daws, pour soupirants les incroyables de Poultry, les fanfarons du commerce, les dandies d'arrière magasin. Personne à qui parler ! pas une seule cervelle parmi tant de têtes !

Dans le monde elle eût peut-être trouvé des déceptions, car son esprit sincère et clairvoyant ne se fût point arrêté aux surfaces ; mais son intelligence eût été satisfaite, sinon son cœur. Elle eût bénéficié de tout ce qui sépare le ridicule original de la burlesque copie.

Parmi les compagnes de son enfance, elle n'avait conservé d'autre amie que Georgiana. Les premiers mois, elles s'étaient vues souvent. Plusieurs fois par semaine, Frances prenait le chemin du West-end, et plusieurs fois l'équipage de la jeune lady s'arrêtait devant la demeure modeste du sous-intendant de police, au grand et vaniteux contentement de Fenella, Daws.

On en parlait dans Poultry, dans Ludgate et jusque dans le Cornhill. Cela donnait aux actions de Fenella un cours tout à fait considérable.

Mais, la « saison » finie, Georgiana quitta Londres, où il n'est point permis de rester après l'automne ; les visites cessèrent ; Frances fut seule.

Au printemps suivant, elle revit son amie une fois, deux fois peut-être : ce fut tout, parce qu'il y avait de si beaux bals ! Et puis Georgiana était sur le point de se marier.

C'était donc après une longue absence qu'elles se retrouvaient aujourd'hui, bien contentes : Georgiana, parce qu'elle était dans un moment d'ennui mortel et de tristesse ; Frances, parce qu'elle avait bon cœur et qu'elle aimait.

– Comme vous voilà devenue plus jolie, Frances, dit Georgiana en caressant doucement les mains de la jeune fille ; ou voit bien que vous êtes heureuse !

Frances leva sur elle ses grands yeux bleus souriants.

– Et vous, milady, murmura-t-elle, n'êtes-vous pas heureuse ?

Un nuage passa sur le sourire de Georgiana. Ce fut l'affaire d'une seconde. Il lui plaisait en ce moment d'être gaie.

– Chère, répliqua-t-elle avec une petite moue, vous me trouvez donc enlaidie ?

Elles étaient là sur la causeuse tout près l'une de l'autre, et charmantes toutes deux. Leurs cheveux blonds se touchaient presque, mariant leurs nuances pareilles ; leurs yeux bleus rivalisaient de douceur ; le même rose pâle était sur leurs joues.

Pourtant elles ne se ressemblaient point. Dans la délicate fraîcheur de Frances, il y avait une force vierge et vive ; chez lady Montrath, la fatigue se montrait déjà, et la beauté pâlissait, déflorée. Il y avait en elle quelque chose d'indécis, de lassé ; on devinait une de ces natures débiles qui n'ont même pas besoin de la douleur pour être vaincues, et qui se courbent après un jour d'ennui.

Frances couvrait lady Montrath d'un regard affectueux et inquiet.

– Je vous trouve toujours bien jolie, Georgy, dit-elle ; mais vous n'avez plus vos couleurs qui me faisaient envie ; il y a un cercle bleu autour de vos yeux.

Lady Montrath poussa un gros soupir, mais elle répondit gaiement :

– La fatigue du voyage, Fanny. Je suis moins forte que vous, et quatre jours de mer, c'est une bien longue traversée… Mais parlez-moi de vous, chère, je vous en prie. Ne songez-vous donc point à vous marier ?

Frances baissa les yeux et rougit, non point de cette rougeur banale qu'une question pareille amène, invariablement au front des fillettes, mais comme si la demande de sa compagne eût fait surgir en elle une pensée

pénible. Georgiana ne s'en aperçut point.

– Comment se porte mister Daws ? continua-t-elle. Et la bonne mistress Fenella, écrit-elle toujours ses Mémoires ?

Tout cela fut dit avec beaucoup d'entrain ; mais dans la dernière question il y avait un peu d'ironie.

Lady Montrath était un ravissant bas-bleu de la noblesse ; Fenella était un vilain bas-bleu de la bourgeoisie : si grande que soit la distance entre deux bas-bleus, l'un ne parle jamais de l'autre sans se moquer, et c'est justice.

Frances ne répondit point. Son regard se tourna vers le secrétaire où gisait le vélin accusateur.

Les sourcils délicats de lady Montrath se froncèrent légèrement, comme si cette comparaison muette eût trouvé le défaut de son orgueil.

– Oh ! Fanny ! murmura-t-elle d'un ton moitié rieur, moitié fâché, je n'ai point voulu offenser l'excellente mistress Daws ; mais ne regardez pas ainsi mon secrétaire, j'écris pour moi toute seule et je m'ennuie tant, chère Fanny, dans ce vilain château !

Frances parcourut des yeux les gracieuses élégances du boudoir.

– Je sais ce que vous allez dire, s'écria lady Montrath avec impatience : c'est beau, pittoresque, c'est admirable ! Mon Dieu ! chère, vous avez raison, mais c'est si triste !

Elle prit le bras de Frances et l'entraîna, vers la fenêtre. Frances laissa échapper un cri d'admiration.

– Hélas ! oui, chère, dit Georgiana, c'est superbe ! et je compte bien le mettre dans un de mes livres. Mais que j'aime mieux les avenues sablées de Regent's-Park ! que tout cela est triste ! Voyez ces grandes tours… tout ne vous parle-t-il pas ici de mystères et de crimes ?

Frances se prit à sourire. Une sorte de fatalité l'entourait sans cesse de romans faits chair. La fière lady avait sa part du

travers de la pauvre Fenella.

– Vous vous laissez emporter par votre imagination, Georgy, dit Frances, il n'y a là ni mystères ni crimes. Ce sont de belles ruines, dominant un magnifique paysage, voilà tout. Moi qui ne suis pas poète comme vous, je voudrais passer ma vie en face de ces merveilles.

– Dites-vous vrai ? s'écria Georgiana vivement.

L'expression de son visage venait de changer tout à coup. Elle releva sur Frances ses yeux, où il y avait une véritable joie mêlée à une épouvante naïve.

– Oh ! restez, restez avec moi, Fanny ! reprit-elle, venez habiter le château ! j'en serais bien heureuse ; je vous aime tant ! Et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, si vous saviez comme j'ai peur !

Ces dernières paroles avaient un accent de réalité, peu commun dans la bouche de lady Montrath. Ses traits disaient une souffrance vague, mais sincère. Frances la regardait, étonnée.

– Vous avez peur, Georgy ? dit-elle de quoi ? On parle, il est vrai, des Molly-Maguires ; mais vous avez ici votre mari et une armée de domestiques. Comment d'ailleurs la présence d'une pauvre fille pourrait-elle vous rassurer ?

Lady Montrath prit la main de son amie entre les siennes, qui étaient froides, et la serra convulsivement. Son visage était très pâle et des tressaillements involontaires agitaient tout son corps.

– Frances, dit-elle d'une voix étouffée, ce ne sont pas les Molly-Maguires qui me font peur. Oh ! je suis folle peut-être, mais je suis bien malheureuse.

Deux larmes roulèrent sur sa joue. Frances lui mit un baiser au front et l'attira contre son cœur. Elles s'assirent, parce que lady Montrath ne pouvait plus se soutenir.

– Je vais tout vous dire ! s'écria celle-ci en pleurant. Fanny,

vous êtes ma seule amie, et vous me consolerez.

Il n'y avait plus dans le ton de lady Montrath la moindre affectation. Sa détresse pouvait avoir un motif imaginaire, mais ses larmes coulaient malgré elle, et la terreur qui l'accablait n'était point jouée.

– J'ai peur, murmura-t-elle en parlant avec peine ; oh ! j'ai peur ! Lord George a déjà eu une femme ; cette femme est morte, Fanny morte… Mon Dieu, mon Dieu ! je crois que lord George veut aussi me tuer !

II – BARBE-BLEUE

À cet étrange aveu, Frances regarda son amie comme si elle eût craint de découvrir sur son visage des symptômes de démence. Lady Montrath avait l'œil fixe et grand ouvert ; ses larmes étaient séchées sous sa paupière qui brûlait.

Depuis bien longtemps, Frances était habituée aux bizarres comédies que sa tante jouait à tout propos. Fenella Daws inventait tous les jours des scènes nouvelles, afin de se rendre intéressante ; Frances avait le drame en défiance, et ne croyait pas volontiers à ces mystérieux désespoirs dont la cause se cache, et qui portent avec eux une forte odeur de roman. Toute différence gardée, lady Montrath était suspecte de théâtrales inventions, presque autant que Fenella. Le premier mouvement de Frances fut l'incrédulité.

Mais Georgiana souffrait, il n'y avait point à s'y méprendre ; sa pâleur augmentait à chaque instant, et sa respiration affaiblie semblait prête à manquer tout à fait. Frances avait passé son bras derrière sa taille, et la soutenait doucement.

– C'est bien vrai ! murmura lady Montrath, dont la voix s'étouffait ; il me tuera, Fanny… je sais qu'il me tuera !

Frances demeurait sans parole ; l'étonnement la faisait muette.

– Vous tuer, Georgy ! dit-elle enfin, en appuyant la tête vacillante de la jeune femme contre son épaule, vous a-t-il donc menacée ?

Georgiana fit un signe négatif.

– Vous a-t-il parfois montré de l'aversion ? Avez-vous excité sa colère ?

Lady Montrath secoua la tête encore.

– Qui vous fait donc penser ?… commença Frances.

La jeune femme l'interrompit d'un geste, et parvint à se redresser sur la causeuse.

– Il faut que je vous dise tout, Fanny, murmura-t-elle ; vous ne pourriez jamais deviner… vous me croiriez folle… Laissez-moi respirer. Quand cette idée me vient, je me sens perdre courage. Mourir si jeune !

Lady Montrath joignit les mains et sa tête se renversa sur le dossier de la causeuse. Elle recueillait ses esprits troublés. Frances n'osait plus parler, et la contemplait, inquiète.

Au bout de quelques secondes, lady Montrath rouvrit ses yeux demi clos et rompit le silence.

– C'est une étrange histoire, reprit-elle, et dont j'ai pu seulement saisir çà et là quelques pages détachée. Mais cela me suffit pour comprendre, et je sais le sort qui m'attend. Écoutez-moi, Fanny, et n'allez pas me taxer de folie, car ce que je vais dire sera la cause de ma mort. Lord George était veuf depuis quelques mois à peine, lorsque je l'épousai. Personne à Londres ne connaissait sa première femme. Il ne l'avait présentée nulle part, et tant qu'avait duré son mariage, on l'avait vu menant la vie de garçon.

Lady Montrath, celle qui portait ce nom avant moi, était confinée en ce temps dans Montrath-House, la villa que milord possède au-dessous de Richmond. Le mystère qui entourait cette femme est resté entier pour le monde. Elle n'avait point d'amis, nul ne s'est préoccupé de sa disparition.

J'ai su, moi, par les gens de la maison, que c'était une fille de l'Irlande, enlevée par milord, et qu'il l'avait épousée par force.

Un homme de ce pays l'aimait d'un ardent amour. Il vint du Connaught avec ses frères et donna le choix à lord George entre une réparation immédiate ou la mort.

Lord George choisit le mariage, et j'ai vu la tombe de la pauvre Irlandaise dans le cimetière de Richmond…

Georgiana s'interrompit et mit son front dans ses deux mains.

– C'est une triste histoire, Georgy, dit Frances ; mais je n'y vois rien qui puisse faire soupçonner un crime.

– Son nom est sur le marbre, murmura Georgiana au lieu de répondre. Elle s'appelait Jessy O'Brien. Je prie Dieu bien souvent pour elle, car elle est ma sœur en souffrance, et son sort sera le mien.

– Mais qui vous fait croire ?…

– Attendez, Fanny ; vous ne savez rien encore. Entendîtes-vous parler quelquefois dans Londres d'une créature à qui son luxe audacieux a prêté récemment une sorte de célébrité ?

– Comment la nomme-t-on ? demanda Frances.

– Mistress Wood, répondit lady Montrath. Ce nom a pu être prononcé devant moi, dit la jeune fille ; mais le monde où je vis est bien en dehors de vos brillantes excentricités. Je ne me rappelle rien de ce qui concerne cette femme.

– Londres est bien grand, murmura Georgiana, mais il me semblait que ses trois millions d'habitants devaient connaître mistress Wood. Ce nom tinte sans cesse à mon oreille ; elle est partout, et je ne puis faire un pas sans que son visage redouté vienne me barrer le chemin. On parle d'elle en tous lieux ; ses grossières prodigalités occupent le *high-life* depuis quelques mois ; mille bruits courent sur elle les uns la disent princesse, les autres courtisane. Ce qui est sûr, c'est qu'elle possède des millions. Devinez qui est cette femme, Fanny ?

– Je ne sais.

– Cette femme est l'ancienne servante de la pauvre Irlandaise dont le tombeau est dans le cimetière de Richmond.

Frances fit un geste de surprise.

– Vous allez voir, reprit Georgiana, qui s'animait, et dont la joue pâle se colorait d'un vermillon fiévreux ; vous allez voir, Fanny, si je suis folle et si j'ai raison de compter mes jours. La

première fois que je vis cette femme, ce fut le matin de mon mariage, à la chapelle, tout près de l'autel, si près, qu'elle se trouvait presque entre le ministre et moi.

Je me souviendrai longtemps de sa figure immobile et comme stupéfiée, de ses yeux lourds, qu'on eût dits chargés de sommeil, et de ce méchant sourire qui raillait autour de sa bouche. Son regard se fixait obstinément sur milord, et milord tournait les yeux d'un autre côté.

Je ne savais point en ce temps qui était cette femme, couverte d'or et de soie, dont la parure extravagante semblait une insulte au lieu saint. Ma première pensée fut que c'était une folle qui avait trompé la garde de sa famille.

Mais, à la longue, je dus remarquer le soin que mettait milord à fuir ses regards ; il évitait de tourner les yeux vers moi, parce que tout auprès de moi cette femme se dressait comme une muette menace ; son malaise, évident désormais, augmentait à mesure qu'avançait la cérémonie. Il était pâle et je voyais sa lèvre trembler.

Elle se tenait debout devant l'assistance agenouillée. Elle avait les bras croisés sur sa poitrine comme un homme, et son sourire devenait plus railleur. Involontairement et sans savoir pourquoi, je me sentais prendre d'épouvante.

Au moment où, après la bénédiction nuptiale, nous sortions de la chapelle, cette femme, qui nous avait suivis pas à pas, vint se mettre entre milord et moi.

– Elle est presque aussi jolie que l'autre, George Montrath, dit-elle en me toisant d'un œil hardi. Elle est bien riche… Là-bas, il y a place pour deux !

Je sentis lord George chanceler à mon bras.

– Mary, murmura-t-il, laissez-nous, au nom du ciel !

Elle se mit à sourire avec mépris, et tendit sa main que milord toucha.

– Voilà un beau mariage ! dit-elle. Montrath, je vous fais

mon compliment.

Puis elle se pencha jusqu'à son oreille et murmura quelques mots que je n'entendis point.

– Vous les aurez demain, Mary, répondit lord George, je vous promets que vous les aurez demain.

Elle tourna le dos sans saluer, et se dirigea vers un superbe équipage qui l'attendait à quelques pas. Sa marche était inégale et mal assurée : on eût dit une femme ivre.

– C'est une pauvre folle, me dit milord, qui semblait soulagé d'un grand poids ; je lui donne quelques secours, et…

En ce moment la femme, qui montait sur le marchepied de son équipage, se retourna et lança un dernier regard à milord, qui balbutia et ne put achever. Nous montâmes en voiture.

À ma place, Fanny, qu'eussiez-vous pensé de cela ?…

Frances fut quelque temps avant de répondre : elle réfléchissait.

– C'est étrange, dit-elle enfin, étrange assurément ; cependant je ne puis voir dans cette circonstance un motif suffisant à vos craintes.

Lady Montrath se rapprocha d'elle, comme si l'instinct de sa frayeur eût cherché machinalement protection et appui.

– Mes craintes ! murmura-t-elle ; oh ! Fanny, je ne crains pas, je suis sûre ! Écoutez ! Depuis lors, j'ai revu bien des fois cette Mary Wood, et toujours elle m'a lancé en passant de mystérieuses menaces. Plus d'une fois elle m'a abordée au parc et à l'église pour me parler, en des termes vagues et qui me font frémir, de la première femme de milord. Cette pauvre fille d'Irlande, Fanny ! on l'avait vue la veille se promener dans les jardins de Montrath-house, et le lendemain on scellait le marbre de sa tombe ! Quand les gens de Montrath parlent d'elle, ils pâlissent, et de sourdes rumeurs ont couru jusque dans les salons de notre monde.

Frances écoutait, attentive ; elle faisait effort pour ne point

montrer ses craintes à son amie, mais ce récit commençait à l'impressionner ; elle voyait vaguement, elle aussi, un crime dans le passé, un danger dans l'avenir.

Mais elle s'efforçait de sourire encore, et Georgiana se sentait presque rassurée à ses caressantes tendresses.

– Vous resterez avec moi, Fanny, n'est-ce pas ? dit-elle, vous ne m'abandonnerez pas ? tant que vous serez là, je me croirai protégée.

– Je resterai, chère Georgy ; vos craintes sont exagérées et je n'y vois guère de fondements, mais je resterai, puisque tel est votre désir.

La jeune femme pressa la main de Frances contre son cœur.

– Merci, dit-elle, oh ! merci ! mais n'essayez plus de combattre mes craintes, puisque vous craignez comme moi. Je devine votre bon cœur, Fanny ; vous me comprenez et vous tremblez pour moi au fond de l'âme… et que vous trembleriez davantage, si je pouvais vous dire un à un tous les détails de mes entrevues avec cette femme, les terreurs de milord quand il la voyait s'approcher de moi ! son obéissance d'esclave aux moindres ordres de cette créature, et tous les vagues bruits qui de côté et d'autre sont parvenus jusqu'à mon oreille !

Je ne savais que croire, jusqu'au moment où ma servante m'eut appris que cette mistress Wood avait été autrefois la camériste de Jessy O'Brien.

J'expliquais ainsi les incroyables prodigalités de lord George, car cette femme n'a rien, Fanny, et les millions qu'elle dépense, ce sont mes revenus et ceux de Montrath.

Mais cette révélation fut pour moi le dernier trait de lumière. Je me rappelai tout ce que m'avait dit mistress Wood, et chacune de ses paroles prit une signification redoutable.

Elle était la complice ou la confidente du crime ; elle savait tout ; elle pouvait menacer à coup sûr !

Si vous saviez comme lord George la redoute ! Pour la fuir

il m'a menée en France, tout de suite après notre mariage ; nous devions passer trois mois à Paris. Le lendemain de notre arrivée, nous étions à l'Opéra ; la porte de notre loge s'ouvrit, et Mary Wood vint s'asseoir entre milord et moi.

Quelques heures après, nous étions sur la route de l'Italie. À Naples, où nous débarquâmes, la figure de cette femme arrêta nos premiers pas.

Elle sème l'or partout : l'or ne lui coûte rien. Il n'y a pour elle ni obstacles ni distances. À Rome, à Milan, à Venise, toujours cette femme ! Oh ! Fanny ! j'en étais à avoir pitié des angoisses de milord ! En Suisse, en Allemagne, toujours elle ! toujours, toujours, toujours !

Nous revînmes à Londres, et nous l'y retrouvâmes.

Que de fois j'ai été sur le point de m'enfuir chez mon père et de lui tout révéler ! mais, au moment de porter une accusation si grave, je me suis arrêtée. Que vous dirai-je, Fanny ? Depuis la première heure de notre mariage, lord George me traite avec tendresse et douceur ; tout me dit, il est vrai, que je ne me trompe point en le croyant coupable ; – mais si je me trompais…

– Pauvre Georgy murmura Frances, dont les traits exprimaient un doute douloureux.

– J'ai laissé passer les jours, reprit Georgiana, et le moment est venu où milord m'a ordonné de me préparer à ce voyage d'Irlande. Mes terreurs ont redoublé, car en ce pays perdu nul bras ne viendrait me défendre. Mais mon père n'était pas à Londres : à qui donc me confier ? Ah ! Fanny ! Fanny ! vit-on jamais un sort à la fois plus bizarre et plus terrible !

Depuis quelques instants, l'accent de lady Montrath se modifiait sensiblement. On eût dit que son émotion, vraie d'abord, s'était usée peu à peu, et qu'elle avait besoin d'efforts pour soutenir jusqu'au bout son rôle de victime. Femmes de théâtre et, femmes de plume ont ce commun défaut de *poser* presque malgré elles. Elles arrangent tout ; elles travaillent ce

qui se fait tout seul chez le reste du genre humain, et leur effort malheureux réussit d'ordinaire à mettre une glaciale défiance à la place de l'émotion qui naissait.

Frances avait été saisie tout d'abord énergiquement. Son amitié pour lady Montrath lui avait fait voir le danger pressant. Elle restait sous cette impression, et, malgré l'expérience qu'elle avait gagnée auprès de Fenella Daws, cette autre actrice d'un ordre inférieur, la réaction ne se faisait point en elle. Elle s'efforçait de bonne foi et tâchait de sonder jusqu'au fond le mystère qui entourait son amie.

– Voici bien des aventures romanesques, dit-elle au moment où lady Montrath reprenait haleine, en levant ses yeux bleus vers le ciel. Je conçois vos inquiétudes, chère Georgy, et je les partage presque, tant la conduite de cette femme me semble inexplicable. Mais, au demeurant, tous ces mystères qui nous effraient peuvent avoir pour base les faits les plus ordinaires de la vie. Ma tendresse pour vous m'avait portée à recueillir des informations sur votre mari, et tous mes renseignements s'accordaient pour désigner lord George comme un homme d'honneur et un digne nobleman.

– Je le croyais, moi aussi, je le croyais ! murmura Georgiana.

– Cette femme, reprit Frances, dont la droite raison se révoltait vite contre tout ce qui ressemblait au roman ; cette femme qui vous poursuit à ses heures d'ivresse est peut-être une de ces malheureuses que le gin affole, et dont la démence est cruelle ?

Georgiana fit un geste d'impatience.

Il faut si peu de chose souvent, reprit encore Frances, pour expliquer ce qui effraie de loin.

Georgiana retira sa main que Frances avait tenue jusqu'alors entre les siennes.

– Vous ne voulez pas me comprendre, miss Fanny ! dit-elle en rougissant de dépit. Vous traitez mes craintes comme on

fait des frayeurs insensées d'un enfant. Mon Dieu ! n'ai-je donc plus d'amie ?

Les yeux de lady Montrath se mouillèrent, et Frances se tut, repentante.

– On explique tout, reprit la jeune femme avec amertume, on se rit des terreurs d'une pauvre femme, tant que la catastrophe n'est pas arrivée. Je ne vous demande plus votre pitié, Fanny. Parlons, s'il vous plaît, de choses qui vous intéressent davantage : j'ai eu tort de vous occuper de moi si longtemps.

– Oh ! Georgy, répondit Frances avec reproche, pouvez-vous me parler ainsi ? Je désire ardemment que vos craintes soient mal fondées, et je ne puis m'empêcher de l'espérer encore. Mais il ne s'agit pas de moi, Georgy : dites-moi tout, je vous en conjure.

Lady Montrath garda pendant quelques secondes un silence boudeur, puis elle reprit la parole, parce que, au fond, ses terreurs étaient bien réelles, et qu'elle avait besoin de s'épancher.

– Je fis mes préparatifs de départ, dit-elle ; j'étais triste, et j'avais comme un pressentiment de malheur. Il y a de cela quelques jours seulement. Nous montâmes en voiture, milord et moi, pour nous rendre au paquebot de Cork, qui nous attendait sous London-Bridge. Une autre voiture croisa la nôtre au moment où nous entrions dans le Strand ; j'y reconnus la figure enflammée de mistress Wood, qui se renversait sur les coussins de son équipage.

– Où allez-vous, Montrath ? cria-t-elle en passant.

Milord ne répondit point, et le cocher fouetta les chevaux. Quand nous arrivâmes devant la douane, la voiture de mistress Wood, lancée au galop, dépassa brusquement l'équipage de milord. Elle nous avait suivis depuis le Strand.

Elle mit pied à terre et vint au-devant de nous.

– Eh bien ! Montrath, dit-elle, je suis aise d'être venue ici. Vous vouliez encore me cacher votre piste, et j'aurais été plus de huit jours en quête. L'Irlande est loin. Votre servante, milady ajouta-t-elle en s'adressant à moi ; j'ai connu des gens qu'on a menés là-bas et qui n'en sont point revenus.

Elle me fit un signe de tête, secoua brusquement la main de lord George, et regagna sa voiture en nous disant : Au revoir !

Nous montâmes sur le paquebot. J'étais brisée de terreur et mon cœur défaillait.

Je savais ce que cette créature coûtait à mon mari.

Mes revenus et les siens, formant ensemble une des maisons les plus opulentes des trois royaumes, n'ont pu suffire aux caprices insensés de cette créature, et lord George a dû faire des emprunts considérables. Je savais cela.

Jamais je n'avais osé interroger. Ce jour, enfin, mon épouvante fut plus forte que ma timidité ; je rassemblai mon courage et j'exigeai une explication…

– Eh bien ? dit Frances.

– Lord George fut longtemps avant de me répondre. Sa physionomie froide, mais bienveillante d'ordinaire, s'assombrissait à mesure qu'il réfléchissait.

– Milady, répliqua-t-il enfin, je vous ai dit déjà que cette femme est une pauvre folle ; c'est tout ce que je puis vous apprendre, et je vous prie de ne plus m'interroger à l'avenir.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton dur que milord n'avait jamais pris avec moi.

La traversée se fit. En arrivant en vue de Galway, nous passâmes du paquebot sur un sloop côtier, afin d'entrer sans danger dans le port, parce qu'une de nos roues avait des avaries. Les matelots du sloop firent grande fête à un homme à longs cheveux qui avait été notre compagnon de traversée. Ils lui serraient la main, tour à tour, et leurs yeux devenaient menaçants lorsqu'ils se tournaient vers lord George.

J'entendis deux matelots qui se disaient :

– Voici Mickey revenu tout seul, Jessy est morte.

– Le Saxon l'a tuée !

– Il l'a tuée pour épouser la fille d'un homme riche…

Georgiana se tut, accablée. Frances ne trouvait point de paroles pour combattre des soupçons qui étaient presque une certitude. Tout s'accordait pour confirmer les craintes de la jeune femme, et Frances elle-même essayait en vain de conserver des doutes.

Il y avait là un crime.

– Je resterai, Georgy, dit Frances ; je ne vous quitterai plus. Je ne suis qu'une pauvre fille ; mais s'il y a du danger, nous le partagerons.

– Oh ! merci, chère ! murmura lady Montrath ranimée ; je serai forte auprès de vous. Si vous saviez quelle nuit j'ai passée et comme on souffre quand on est seule ! Jusqu'au jour il y a eu de la lumière chez milord. Ces bois, qui sont déserts et silencieux maintenant, animaient leur solitude. Aux rayons de la lune j'y ai vu des formes indécises qui se glissaient entre les troncs d'arbre.

Lady Montrath se leva et se pencha en dehors de la fenêtre.

– Cette masse sombre, reprit-elle à voix basse, montrant du doigt le château de Diarmid, ce n'est point une illusion, Frances ! À l'heure de minuit, j'ai vu des lueurs rougeâtres serpenter le long des tours noires et monter jusqu'au faîte des ruines. C'était comme le reflet d'un mystérieux incendie. Oh ! j'ai pensé devenir folle ! et, si je restais seule ici, Frances, milord n'aurait pas même la peine de me tuer !

La jeune femme appuyait sa tête pâlie sur l'épaule de sa compagne, qui, plus forte, n'écoutait pas pourtant sans effroi ce récit extraordinaire. Elles demeurèrent toutes les deux silencieuses et perdues dans leurs réflexions.

Les branches du massif voisin s'agitèrent. Georgiana serra

le bras de Frances. Un homme parut entre les branches, et souleva sa casquette de chasse pour adresser aux dames un gracieux salut.

– C'est lui ! murmura Georgiana ; c'est milord !

Frances ouvrit de grands yeux, et considéra cet homme sous l'impression du récit qu'elle venait d'entendre. Elle cherchait dans ses traits immobiles quelque chose de sanguinaire et de cruel. Mais c'était en vain ; la physionomie de lord George lui apparaissait épaisse et débonnaire. Ses doutes lui revinrent : lady Montrath avait pris ses frayeurs tout au fond de son imagination malade.

Il n'y avait rien, rien absolument en cet homme qui pût cadrer avec le portrait de Barbe-Bleue que Georgiana venait de tracer.

Celle-ci pourtant se repliait sur elle-même, comme un oiseau effrayé. Lord George s'avança jusqu'au-dessous de la fenêtre. Il présenta son hommage à miss Roberts et poursuivit :

– Je présume que la fatigue du voyage vous aura procuré une bonne nuit, milady ? Quant à moi, je n'ai fait qu'un somme, je vous jure.

– Il a veillé jusqu'au jour ! murmura Georgiana, de manière à n'être entendue que de Frances.

– Voici une belle matinée, reprit lord George. Ne vous plairait-il point, milady de venir visiter vos domaines ?

– Je suis à vos ordres, milord, répondit Georgiana, qui se mit à trembler.

Puis elle ajouta en s'adressant à Frances :

– Fanny, ne me quittez pas, au nom de Dieu !

III – LE SLOOP

Peu d'instants après, Georgiana, Frances et lord George étaient réunis à l'entrée du parc. Pendant les quelques minutes employées par lady Montrath à échanger sa robe de chambre contre un costume de promenade, Frances avait pu parler et combattre de son mieux les terreurs de la jeune femme. En ces circonstances, toute diversion est heureuse.

Les fantômes qu'on se fait deviennent plus effrayants dans le tête-à-tête. On veut justifier ses craintes et s'excuser d'avoir peur ; on colore, on poétise, on exagère. Si bien que la crainte grandit ; grandit, et qu'on se meurt d'épouvante, pour avoir cherché à se rassurer.

Frances elle-même avait été sérieusement émue par le récit de Georgiana. Quelques circonstances de cette étrange histoire lui avaient donné à penser ; elle avait accepté un instant le crime pour vraisemblable ; elle avait frémi aux menaces de cette femme mystérieuse, dont l'obsession poursuivait son amie. Mais cette émotion, Frances l'avait subie en dépit de sa raison, pour ainsi dire. Elle s'était révoltée plus d'une fois contre la persuasion qui se glissait en elle.

Elle se souvenait. Toute petite, Georgiana faisait déjà des romans. Elle arrangeait les choses de la vie en drames mignons, et savait saupoudrer de mystères les plus vulgaires incidents.

C'était sa vocation que d'embellir ainsi le réel. Il y avait en elle, au plus haut degré, cet élément romanesque qui est une maladie chez les Anglaises. Elle s'entourait à plaisir d'une atmosphère convenue ; elle arrangeait le monde en théâtre, disposant avec une adresse infinie ses décorations, ses trappes et ses doubles fonds. Frances savait cela.

La présence de lord George suffit à lui rouvrir les yeux.

Pourtant elle ne voulut point heurter de front ce qu'elle croyait être la fantaisie de Georgiana ; elle lui dit de bonnes

paroles ; elle lui promit son aide, fidèle et la rassura doucement.

Lady Montrath avait subi elle-même l'effet de la venue de son mari. Cette diversion avait rompu brusquement sa lugubre histoire, et l'avait forcée de congédier ses terreurs, si complaisamment évoquées. En elle, ce qui était vrai faisait une confusion si étroite avec ce qui était joué, qu'elle n'eût point su dire elle-même où finissait la réalité, où commençait la comédie. Elle souffrait.

Elle avait sujet de souffrir, et ses craintes, qui avaient un fondement, s'alliaient à de fantastiques effrois que milady s'était faits à elle-même laborieusement, ingénieusement, et qu'elle ne savait plus reconnaître de ses inquiétudes véritables.

Quand elle avait grand besoin d'être calmée, une voix bienfaisante s'élevait au dedans d'elle et lui disait : « Le mal n'est pas si grand que nous voulons bien le faire ; nous avons un peu chargé tout cela. Nous ne savons point le compte de nos exagérations ; mais il y en a, nous pourrions bien jurer… »

C'était la conscience de lady Montrath qui parlait ainsi, confessant sa faiblesse. Cela lui mettait du baume dans l'âme et la rendait brave outre mesure. Pour quelques heures, elle devenait esprit fort. Elle refusait de voir l'évidence, elle qui, l'instant d'auparavant, ajoutait à l'évidence acceptée tout un supplément de fantasmagorie.

Et, comme il arrive toujours, ces revirements avaient lieu après de fortes crises. Aujourd'hui l'accès avait été violent, la réaction s'opéra vite. Avant d'avoir fini sa toilette, lady Montrath était notablement égayée.

– Chère Fanny, dit-elle, comme si elle eût voulu expliquer cette sérénité soudaine, il faut bien que je cache mes craintes. Le moyen le plus sûr de rendre le danger inévitable, ce serait de montrer de la frayeur.

Frances n'eut garde de contredire un raisonnement si sage. La vue de lord George avait éveillé en elle une pensée qui ne

se rapportait point à son amie. Elle était venue à Montrath dans un but, et ce but, un instant oublié, lui revenait en mémoire.

Lord George était puissant, et Frances voulait sauver ce noble vieillard que les juges de Galway menaçaient de mort, et qui était le père de Morris Mac-Diarmid.

Lord George accueillit les deux dames avec beaucoup de grâce. Il baisa la main de Frances, il baisa la main de Georgiana, et offrit ses deux bras avec une franche bonhomie.

Il avait vraiment une bonne figure avec son costume de chasse sortant des ateliers de Holmes, sa casquette de sportsman et son beau teint britannique, allumé encore par l'air frais du matin.

Frances avait sa simple toilette de chaque jour ; Georgiana portait une robe blanche, et toutes deux étaient coiffées du chapeau de paille, inévitable parure des fronts anglais. Soit effort de volonté, soit disposition naturelle, Georgiana n'avait rien conservé de sa tristesse récente. Ses joues avaient maintenant de délicates couleurs, et sa jolie bouche retrouvait son sourire.

Frances gardait sa beauté sereine. On n'aurait point su dire laquelle des deux était la plus charmante.

On s'enfonça sous les grands ombrages du parc. Milord était affectueux ; Georgiana recevait comme il faut ses avances, et la promenade se poursuivait, égayée par un excellent accord. Frances regrettait presque ses frayeurs, et se promettait de n'être plus reprise à pareille comédie. D'après le récit de Georgiana, elle s'était fait de lord Montrath une idée si fausse que l'immobile figure du nobleman lui sembla désormais pleine de candeur. Elle prenait confiance à tel point que, au bout d'une demi-heure de promenade, elle avait gagné le courage de présenter sa requête en faveur du vieux Miles Mac-Diarmid.

À ce nom, lord George perdit le sourire qui ne l'avait point

quitté depuis le château. Il jeta sur Frances un furtif regard, puis ses yeux se baissèrent.

– On le dit bien coupable, murmura-t-il.

– Il est innocent ! s'écria Frances chaleureusement.

Georgiana, qui n'était point prévenue, regardait son amie avec surprise. Lord George avait eu le temps de se remettre ; son sourire était revenu.

– Assurément, dit-il, miss Roberts est un excellent juge, mais je ne me serais point attendu à recevoir une demande pareille de la part d'une nièce de M. Josuah Daws.

Frances avait les joues couvertes de rougeur, mais son œil ne se baissait point.

– Mon oncle a les devoirs de sa charge, répondit-elle, et je crois que sa charge donne de malheureuses préventions contre tout accusé. Mais j'ai assisté à l'interrogatoire de ce vieillard, milord ; j'ai vu qu'il n'y avait point de preuves, et je viens vous supplier…

– S'il n'y a point de preuves, interrompit Montrath, on ne pourra le condamner.

Frances secoua sa blonde tête d'un air triste.

– Vous savez mieux que moi, milord, murmura-t-elle, que la justice humaine est sujette à se tromper. Mon oncle affirme que ce malheureux vieillard sera mis à mort.

Montrath garda le silence. Ils étaient assis tous les trois sur un banc de gazon, et les deux amies se trouvaient l'une auprès de l'autre. Georgiana, qui s'occupait volontiers d'elle-même, suivait avec distraction cet entretien, qui ne l'intéressait pas personnellement, et n'y prenait aucune part.

Montrath avait les yeux à terre depuis que le nom de Mac-Diarmid avait été prononcé ; il y avait de l'embarras dans son maintien ; il semblait réfléchir, et son visage exprimait de l'indécision.

– Je vous en prie, Georgy, murmura Frances à l'oreille de son amie, venez à mon aide et intercédez comme moi !

– Quel intérêt avez-vous ?… commença lady Montrath également à voix basse.

– Je vous en prie ! interrompit Frances.

Lady Montrath ne put pas hésiter davantage.

– Milord, dit-elle, si je croyais que mon intervention pût avoir quelque influence, je joindrais ma prière à celle de miss Roberts.

Montrath releva sur elle un regard souriant et libre désormais de tout embarras.

– Êtes-vous donc aussi convaincue de l'innocence de l'accusé, milady ? demanda-t-il avec gaieté.

Miss Frances est ma meilleure amie, répondit Georgiana, et ses désirs sont les miens.

Montrath porta la main de sa femme à ses lèvres et se leva.

Je suis trop heureux, dit-il galamment en se tournant vers Frances, de faire quelque chose qui soit agréable à miss Roberts. J'agirai de mon mieux en faveur de ce pauvre homme, qui m'est recommandé par de si charmantes protectrices ; je prends à cet égard un engagement formel.

– Ah ! merci, milord ! s'écria Frances, incapable de contenir l'élan de sa reconnaissance ; que Dieu vous bénisse pour l'espoir que vous me donnez !

Montrath avait sur la lèvre une question, et Georgiana partageait sa curiosité ; mais à cet égard la réserve anglaise fait grande honte à notre indiscrétion. Ils se turent tous les deux ; Montrath s'inclina courtoisement, et Georgiana se contenta d'interroger à la dérobée la physionomie de miss Roberts.

Celle-ci se recueillait en joie ; elle avait promis à Morris de sauver son vieux père, et sa tâche se montrait à elle accomplie

à demi.

Les deux jeunes femmes s'étaient levées à leur tour, et Montrath les guida de nouveau à travers les bosquets du parc, poursuivant la promenade commencée. Au bout d'une centaine de pas, derrière un massif de verdure, impénétrable à l'œil, l'horizon s'élargit tout à coup devant eux, et leur montra la baie de Kilkerran avec ses innombrables îles.

Leurs regards embrassaient toute l'étendue comprise entre l'île Masson et le port de Galway. De toutes parts ils apercevaient les voiles blanches des embarcations qui sillonnaient la baie.

Parmi ces embarcations il y en avait une plus grande et plus voisine, qui semblait se diriger vers Ranach-Head, dont la pointe se cachait derrière les arbres. C'était un sloop sous toutes voiles, dont les mâts pavoisés portaient les couleurs du Rappel. Lord George fronça le sourcil et mit le binocle à l'œil.

Les insolents coquins ! murmura-t-il : je serais tenté de croire, Dieu me pardonne ! que c'est Daniel O'Connell faisant une promenade en mer.

Les deux jeunes femmes dirigèrent en même temps leurs regards curieux vers le sloop, qui poursuivait sa course rapide et se balançait doucement, poussé par la brise molle. Mais la distance était trop grande et l'on n'apercevait encore sur le pont que des formes indistinctes.

– Si vous désirez voir cela de plus près, dit Montrath, nous nous dirigerons vers le cap et nous attendrons le sloop au passage. En même temps milady, ajouta-t-il, vous pourrez admirer les ruines du vieux château de Diarmid, le plus noble joyau de vos domaines.

– Ces ruines qu'on aperçoit de ma fenêtre ? demanda Georgiana, dont la voix trembla légèrement au souvenir de ses frayeurs nocturnes.

– Précisément, répondit le lord ; c'est un antique débris de la puissance de nos prédécesseurs. Et tenez, miss Roberts, ce

vieillard dont vous demandiez la grâce tout à l'heure est le descendant des premiers maîtres de Diarmid. C'était autrefois une famille bien puissante.

– Et n'a-t-elle rien conservé de sa richesse passée ? demanda Frances.

– Une ferme de sept acres sur le versant du Mamturk, répondit le lord.

Cela fut dit d'un ton simple et froid. Montrath faisait sans y penser le résumé de l'histoire des grandes familles irlandaises, Cette décadence si complète d'une race souveraine ne portait pour lui aucun enseignement ; les descendants des rois étaient de pauvres fermiers, et lui, le fils de la conquête, il possédait leurs immenses domaines.

C'était justice sans doute.

Frances se tut ; sa jolie tête pensive s'inclina sur sa poitrine. Elle resta un peu en arrière, suivant à quelques pas de distance Montrath et Georgiana, qui gravissaient, à travers bois, la pente de Ranach. Elle réfléchissait ; sa méditation n'était point hostile à lord George ; elle lui gardait au fond du cœur de la reconnaissance, et s'étonnait d'avoir pu penser un instant qu'un homme si secourable pût avoir un crime sur la conscience.

Le sentier, étroit et montueux, avait fréquemment des coudes brusques. Frances perdait à chaque instant de vue lord George et sa femme, pour qui la promenade devenait un véritable tête-à-tête. Ils causaient de bon accord. Frances se guidait au son de leurs voix amies, et c'était là pour elle une preuve de plus de la folie de Georgiana, qui certes ne pensait guère en ce moment à la scène tragique qu'elle avait déclamée.

À travers le feuillage, on apercevait déjà d'un côté les constructions modernes de Montrath ; de l'autre, la masse noire et dentelée du vieux Diarmid.

– Comme c'est sombre et grand ! dit Georgiana en

ralentissant le pas pour attendre son amie.

On dépassa les derniers arbres, et Frances rejoignit ses hôtes. Les deux jeunes femmes s'arrêtèrent en extase devant les restes imposants du vieux château.

– Venez, mesdames, dit Montrath, nous admirerons tout à l'heure ces belles ruines qui me rendent aux yeux des antiquaires de Londres le plus heureux landlord de l'univers. Si nous tardons, le sloop aura doublé la pointe et nous ne verrons rien.

Il entraîna ses compagnes le long des ruines, et fit le tour de l'enceinte pour gagner l'extrême pointe du cap. En passant au pied de l'une des tours, il s'arrêta pour regarder une sorte de clôture en planches qui semblait destinée à remplacer les battants de la porte détruite.

– On dirait que le château de Diarmid a trouvé un locataire depuis mon dernier voyage ! murmura-t-il.

Il poussa du pied la clôture, qui résista au choc. Puis il passa.

Il venait de heurter, sans le savoir, à la porte du pauvre Pat, qui travaillait en ce moment de son mieux à couper la chaussée de planches, dans le bog de Clare-Galway.

Milord ne savait point, paraîtrait-il, tout ce qui se passait sur son domaine, car il ignorait que le pauvre Pat eût élu domicile dans les ruines de Diarmid.

Il ignorait peut-être aussi l'existence de ce monstre redoutable dont Pat était le gardien, et que les bonnes gens du Connemara l'accusaient, lui Montrath, de nourrir pour la destruction des catholiques.

Quelques pas plus loin, et au moment de tourner les dernières constructions qui lui masquaient encore la mer, Montrath rencontra les débris d'un bûcher où restaient éteints quelques tisons, consumés à demi. Cette fois il ne chercha point le mot de l'énigme, et se souvint tout naturellement de

la lueur rougeâtre qu'il avait aperçue la nuit précédente par la fenêtre de sa chambre, pendant son entrevue avec Crackenwell.

– Assurément, pensa-t-il, c'est une excellente idée ! Je m'emploierai pour le vieillard qui est là-bas dans les prisons de Galway. Si je le sauve, ses fils, qui ont des idées de gentilshommes, me respecteront comme si j'étais un de leurs évêques !

Il tourna le dernier angle des constructions ruinées, et l'immense Océan se déploya sous ses pieds.

Frances et Georgiana laissèrent échapper un cri d'admiration. Elles dominaient la mer de toute la hauteur du cap Ranach. À droite et à gauche leurs regards couraient le long des rivages déchirés du Connaught. Sous leurs pieds, au-dessous, l'escalier de Ranach élevait les sommets prismatiques de ses gigantesques colonnes. Tout en bas, entre deux grèves qui arrondissaient leurs minces rubans d'or, s'étendait le galet noir sur lequel s'ouvrait la galerie du Géant. Au-devant d'elles, la mer sans bornes élevait jusqu'à l'horizon son dos bleuâtre.

Au premier abord on ne voyait que la mer ; les objets plus prochains, aperçus d'une hauteur énorme, disparaissaient presque et ne frappaient point l'œil. Cependant les deux jeunes femmes distinguèrent au-dessous d'elles, à l'endroit où le sable touchait les récifs, un homme qui cheminait lentement : c'était un fermier du pays, vêtu du carrick sombre, et appuyé sur le shillelah.

Lady Montrath, qui avait pris le bras de Frances, sentit le cœur de la jeune fille battre vivement. Elle la regarda, surprise, et vit son œil se diriger, plus brillant, vers le fermier, qui continuait sa route vers la base du cap.

– Le voilà ! le voilà ! dit en ce moment lord George, en montrant du doigt le sloop.

C'était un joli bâtiment, aux formes élégantes et sveltes. Le vent pesait sur sa brigantine inclinée ; il se penchait, fendant

la vague avec grâce, et gouvernait pour doubler le cap. Il était à peine à un tiers de mille du rivage. On apercevait assez distinctement maintenant les matelots qui s'agitaient sur le pont ; et, parmi les matelots, on voyait une femme de grande taille gesticulant et se donnant l'air de commander le navire.

Lord George ne songea point cette fois à maudire les couleurs du Rappel, qui flottaient au mât unique du sloop. Il ne prononça point le nom du Libérateur. Il avait braqué son binocle sur le pont du petit navire, et son regard ne s'en détachait point. Sa gaieté de tout à l'heure avait disparu : il y avait un nuage sur son front.

– Comme il avance ! dit Georgiana dans deux minutes, nous allons pouvoir distinguer les traits de ses passagers.

Lord George ne répondit point ; il avait les dents serrées, et le rouge uniforme de son visage arrivait à une sorte de pâleur.

Frances, elle, ne faisait point attention au sloop ; ses yeux suivaient obstinément le fermier irlandais, qui allait la tête penchée tristement et les bras croisés sur sa poitrine.

À mesure que le sloop s'approchait du rivage, les vagues, plus hautes, soulevaient sa coque légère. On devait croire encore qu'il voulait ranger le cap, car il n'y avait point de havre en ce lieu, et les nombreux écueils rendaient l'atterrissage presque impossible. Cependant sa marche rapide formait angle avec la ligne du rivage. Il tenait obstinément son beaupré sur la pointe même de Ranach. Quelques secondes encore, et tout changement de direction allait devenir impossible.

La femme qui était debout sur le pont avait auprès d'elle quatre laquais en livrée ; elle étendait sa main vers la plage dans une attitude d'impérieux commandement.

– Ils vont toucher ! murmura lord George. Ces mots, prononcés à voix basse, avaient comme un accent d'espoir.

En ce moment le sloop bondissait entre les premiers écueils qui défendaient l'approche de la plage.

De cette première ligne de récifs à ceux qui bordaient la grève, il y avait un large espace où les vagues arrivaient affaiblies. Les voiles du sloop tombèrent à la fois, il jeta l'ancre et mit sa chaloupe à la mer. La femme y descendit avec ses quatre laquais et des rameurs.

Les sourcils de lord George s'étaient froncés violemment ; le sang avait envahi de nouveau sa joue ; son visage exprimait une émotion extraordinaire. Il essuyait son binocle, le plaçait devant son œil et l'essuyait encore. Ses regards étaient comme aveuglés.

– Vous connaissez cet homme ? dit Georgiana à Frances, qui suivait toujours de l'œil la marche lente du fermier irlandais.

– Oui, répondit Frances.

Georgiana allait faire une autre question, mais son attention fut détournée par un blasphème qui s'échappa, retentissant, de la bouche de lord Montrath.

– Ils n'ont pas touché ! s'écria-t-il en serrant les poings avec rage. Damnation sur eux !

La chaloupe était en ce moment au beau milieu des brisants, et disparaissait presque parmi des tourbillons d'écume.

Les deux jeunes femmes qui ne l'avaient point remarquée jusque-là, poussèrent à la fois un cri de terreur.

Le sloop se balançait à l'ancre, gracieux et bercé doucement.

De temps à autre, on voyait la chaloupe reparaître et l'on distinguait au milieu des rameurs, qui faisaient force d'avirons, la femme toujours debout.

À un certain moment une vague énorme déferla sur les brisants avec un bruit terrible. On ne vit plus la chaloupe.

Un soupir souleva la poitrine oppressée de lord George, qui joignit les mains comme pour remercier Dieu, tandis que les

deux jeunes femmes, les bras tendus en avant, demeuraient muettes d'horreur.

Si c'était de la joie qu'éprouvait lord George Montrath, elle fut de courte durée, car l'instant d'après la chaloupe avait franchi la dernière ligne des écueils et touchait le galet.

– Je les croyais perdus ! dit Georgiana qui respira longuement.

Frances était sous le coup d'une sorte de stupeur ; elle n'avait point vu le commencement de la scène, et le choc l'avait frappée d'autant plus rudement qu'il était imprévu.

Lord George restait immobile. Ceux qui le connaissaient depuis des années n'avaient jamais vu pâlir complètement cette face où le sang affluait toujours ; mais on ce moment Montrath était pâle comme un homme mort.

Le regard de Georgiana tomba sur lui par hasard.

– Qu'avez-vous ? murmura-t-elle épouvantée. Montrath ne put pas répondre.

La femme du sloop sautait en ce moment sur le galet, escortée de ses quatre laquais. L'œil du lord était fixé sur elle, stupéfait et comme fasciné.

Georgiana suivit ce regard et devint pâle à son tour.

Le souffle lui manqua.

Elle murmura par deux fois :

– C'est elle, c'est elle !

Elle chancela. Frances la soutint.

Et tandis que la jeune fille, effrayée à son tour s'informait du motif de ce trouble subit, lady Montrath étendait ses bras raidis vers le rivage en répétant :

– C'est elle ! c'est elle ! Mon Dieu, ayez pitié de moi !

IV – LE PAIN D'AVOINE

Montrath, Georgiana et Frances se trouvaient sur l'extrémité la plus haute et en même temps la plus avancée de Ranach-Head. Ils étaient séparés du vide par les restes d'un parapet, de construction plus moderne que le château lui-même, mais qui cependant semblait être vieux de plusieurs siècles.

Lord Montrath se tenait à trois ou quatre pas des deux jeunes femmes. Il était debout, derrière le parapet, immobile et droit comme un bloc de pierre. À sa gauche et si près de lui qu'il pouvait la toucher en étendant la main, la tour occidentale de Diarmid faisait saillie hors du parapet, et laissait pendre au-dessus du précipice une part de sa masse énorme.

Frances soutenait Georgiana.

La jeune femme ne parlait plus. Ses yeux demeuraient fixés avec une sorte d'horreur sur l'endroit de la plage où le canot du sloop avait pris terre.

Le paysan irlandais, qui cheminait naguère au delà des roches défendant l'entrée du galet, à droite de la galerie du Géant, avait vu, lui aussi, le danger de la chaloupe. Il s'était élancé en avant, et dans l'espace de quelques secondes il avait franchi la barrière des écueils en déployant une singulière agilité. Mais, malgré la vitesse de sa course, lorsqu'il arriva sur le galet, le flot apportait au rivage la chaloupe sauvée.

Le paysan s'arrêta aussitôt et regarda le débarquement, appuyé sur son long shillelah.

Il était à peu près au centre du galet, sous la tour occidentale de Diarmid.

Le regard de Frances, qui le cherchait en vain sur la grève à l'endroit on il marchait naguère, le retrouva en ce lieu. – Il y avait longtemps que la jeune fille avait reconnu en lui, malgré

la distance, Morris Mac-Diarmid.

Mais en ce moment son attention tout entière était réclamée par lady Montrath, dont la détresse faisait pitié. Frances avait remarqué le trouble de lord George et comprenait à demi la scène muette qui se passait autour d'elle.

Cependant elle voulait douter encore. Elle voulait chercher à ses apparences une signification qui ne se rapportait point au récit de lady Montrath.

Elle interrogeait tour à tour la figure pétrifiée du lord et les traits bouleversés de la pauvre Georgiana ; puis ses yeux se reportaient vers le rivage. Sur le rivage, la femme du sloop était au milieu de ses quatre laquais en grande livrée. Chacun d'eux, faisant office de femme de chambre, remettait en place quelque partie de sa splendide toilette, dérangée par la bourrasque. Les traits de cette femme étaient beaux, mais alourdis et comme hébétés. Elle pouvait avoir trente ans. Sa taille était grande et hardie en ses proportions. Son costume se composait d'une profusion de soie, de velours, de dentelles et de bijoux, ajustés sans goût et avec une prétention théâtrale.

Pour quiconque n'eût point vu la détresse du lord et de Georgiana, cette scène n'aurait eu rien vraiment que de comique. Il y avait du rire dans ce tableau : quatre grands laquais sur la grève, entourant une femme parée comme pour un bal travesti, et s'occupant gravement à réparer le désordre de sa toilette ; et derrière, sur la chaloupe, les bons matelots du claddagh de Galway, qui regardaient d'un air sérieux et surpris.

La farce anglaise n'est pas faite autrement. À voir cela représenté sur le théâtre de Surrey, John Bull se fût tenu les côtes.

Mais, pour les spectateurs qui regardaient du haut du cap, la farce avait un terrible revers, – parce que cette femme empanachée, couverte d'or, de diamants et de soie, avait nom Mary Wood.

Quand sa toilette fut finie, d'un geste souverain elle écarta ses domestiques, et se tourna vers les matelots qui l'avaient amenée. Du sommet de Ranach on la vit gesticuler une ou deux minutes, sans ouïr le bruit de ses paroles.

Les matelots ôtèrent leurs chapeaux, qu'ils agitèrent au-dessus de leurs têtes. Une acclamation arriva jusqu'au pied des tours de Diarmid.

Puis tout fut confusion dans la chaloupe. Il y eut grande mêlée entre les matelots, parce que Mary Wood, usant de sa magnificence ordinaire, avait jeté deux ou trois poignées de souverains au milieu de l'équipage.

Mistress Wood n'en agissait jamais autrement. Lord George Montrath en savait quelque chose.

Une nouvelle acclamation se fit à bord de la chaloupe, et les matelots agitèrent encore leurs chapeaux de cuir.

Mistress Wood les salua de la main, comme une reine affable remercie ses sujets soumis ; puis elle se mit en marche sur le galet.

Deux de ses grands laquais, qui portaient l'épée au côté, formèrent l'avant-garde. L'arrière-garde se composa des deux autres valets, armés également.

Au milieu, Mary Wood marchait, tête haute et le poing sur la hanche. Son pas chancelait bien un peu, mais moins qu'à l'ordinaire ; ses plumes avaient au-dessus de son chapeau des balancements belliqueux. On eût dit qu'elle allait à quelque expédition guerrière.

Morris Mac-Diarmid se recula jusqu'à la base du cap pour lui livrer passage. Mary Wood l'aperçut et lui jeta deux souverains, que Morris laissa parmi les pierres.

– Un beau garçon ! dit Mary Wood ; il faudra que j'épouse un de ces pauvres diables d'Irlandais, un fier gaillard comme celui-là, par exemple, et je forcerai Montrath à l'adopter pour lui transmettre sa pairie.

Elle se prit à rire tout bas et fit des signes de tête à Morris, qui la regardait étonné.

Elle approchait de la base du cap. Lord George, qui ne l'avait pas perdue de vue un seul instant, et dont le regard semblait fixé invinciblement sur elle, fut obligé, pour la suivre encore, de courber sa taille raidie. Il mit ses deux coudes sur le parapet.

Frances et Georgiana l'imitèrent. Ils étaient là tous les trois comme sur un balcon, et voyaient parfaitement tout ce qui se passait autour d'eux. Ils regardaient et ne se parlaient point.

En ce moment où ils se penchaient au-dessus du parapet pour mieux voir, la scène se compliqua d'une façon étrange et qui demeura pour eux inexplicable.

Mary Wood, ennuyée du silence et de l'immobilité de Morris, tournait ses yeux de côté et d'autre pour chercher le sentier qui conduisait hors de cette plage étroite. Dans cette cervelle usée par l'ivresse, les idées, hormis une seule, ne demeuraient point. Elle était folle aux trois quarts sur toutes choses, et ne gardait de sa raison gaie ce qu'il fallait pour torturer lord George. À cet égard, sa cervelle était parfaitement saine. Elle n'oubliait jamais qu'il lui était permis de tout oser.

Le sentier qui conduisait aux grottes de Muyr venait de frapper son regard. Elle ne songeait plus ni à Morris ni à la barque ; elle dirigea sa marche de ce côté.

Un léger bruit se fit tout auprès de Montrath. Quelque chose frôlait la muraille de la tour occidentale de Diarmid. Lord George regarda vivement de ce côté ; les deux jeunes femmes firent comme lui.

Ils voyaient tous les trois la tour de profil. Rien ne se montra d'abord sur la surface cylindrique de ces gros murs, mais le bruit continuait.

Au bout de quelques secondes, un objet de forme ronde sortit de la tour par une ouverture que le lord et ses

compagnes ne pouvaient point apercevoir. L'objet tomba, glissant d'abord le long de la muraille, puis il rebondit sur le faîte des colonnes basaltiques de l'escalier de Ranach, et roula de pierre en pierre jusqu'au galet. Il vint tomber aux pieds de Mary Wood.

Celle-ci le ramassa. C'était tout simplement un de ces pains d'avoine épais et ronds qui servent à la nourriture des moins pauvres fermiers de l'Irlande.

– Holà ! holà ! dit Mary Wood ; l'Irlande n'a pas si grand'faim qu'on le dit, puisqu'elle jette son pain aux passants. Ces mendiants voudraient-ils me faire l'aumône ?

Elle leva les yeux vers le sommet du cap, mais elle n'aperçut point le lord et les deux dames dont les silhouettes lointaines se perdaient parmi les aspérités du roc. Elle vit seulement les grandes colonnes de Ranach, qui semblaient soutenir la tour noire du vieux château.

Mary Wood eut un sourire. On eût dit qu'elle savait d'où venait ce pain.

– Il paraît qu'on lui en donne de trop ! murmura-t-elle.

Elle porta le gâteau d'avoine à ses narines et le flaira.

– C'est de bon pain, ma foi, reprit-elle.

Elle fit le geste de le jeter ; mais, se ravisant tout à coup, elle se tourna vers Morris arrêté à quelques pas d'elle seulement. Morris ne la regardait plus. Ses yeux se baissaient, pensifs, vers la terre. Il semblait perdu dans une laborieuse méditation.

– Oui, Dieu me damne ! dit Mary Wood, celui-là est un beau garçon ! En attendant que je l'épouse, je vais lui donner ce pain. Holà ! Paddy !

Morris ne bougea point.

– Holà ! Patrick ! reprit mistress Wood : holà ! Owen ! Ils s'appellent tous Owen, Patrick ou Paddy. Holà ! mon garçon ! Tu n'as pas ramassé mon or parce que tu ne sais pas ce que

c'est ; mais tu connais bien le pain, que diable ! mangeur de pommes de terre ! Tiens, avale cela, mon beau Paddy.

Elle lança le pain, qui roula aux pieds de Morris.

Milord et ses compagnes se penchaient sur le parapet tant qu'ils pouvaient, et regardaient avidement cette scène qu'ils ne comprenaient point.

Aux dernières paroles de mistress Wood, Morris s'était tourné lentement vers elle, mais il n'avait point jugé à propos de répondre. En tombant auprès de lui, le pain s'était ouvert en deux, laissant à découvert un paquet de linge où il y avait des caractères tracés. Morris Mac-Diarmid ne voyait point cela. – Mais Mary Wood poussa un cri d'étonnement, et s'élança pour ressaisir sa proie.

Ce fut seulement alors que Mac-Diarmid put reconnaître le contenu du prétendu pain d'avoine. Mary Wood tenait déjà le paquet de linge entre ses mains, et lisait les premières lignes avec un évident contentement.

Elle riait, puis elle lisait une ligne encore, et riait de nouveau de tout son cœur.

– « Morris ! oh ! Morris, à mon secours !… » dit-elle enfin en se pâmant d'aise ; voilà du temps bien employé, ma foi !

Morris avait tressailli en entendant prononcer son nom, et, à la direction des regards de mistress Wood, il devina que ce nom était écrit sur le linge contenu naguère dans le pain d'avoine.

Sa pensée n'alla pas au delà dans ce premier moment ; mais c'en était assez. Il se glissa sans bruit derrière Mary Wood, en affectant assez d'indifférence pour ne point attirer l'attention des valets, qui étaient maintenant à une cinquantaine de pas.

– Comme nous avons la vie dure, nous autres femmes ! disait cependant Mary Wood, qui était en veine de réflexions philosophiques ; et comme nous avons de l'esprit ! En voici

une qui n'avait ni plume, ni encre, ni papier, ni cassette, et qui s'est fait une cassette, des plumes, de l'encre et du papier… avec rien ! Ah ! les femmes ! les femmes ! Je ne sais pas s'il y a au monde une seule chose que les hommes sachent faire mieux que nous ! Boire peut-être ; mais moi je bois autant que deux hommes !

Morris passait en ce moment son regard par-dessus l'épaule de Mary Wood. D'un seul coup d'œil il lut la première ligne tracée sur le linge, et, s'élançant en avant avec un cri de stupéfaction ; il arracha le paquet des mains de l'ancienne servante.

Les quatre valets accoururent aussitôt. Mary Wood était restée un instant ébahie.

– Ah bah ! dit-elle enfin sans se fâcher. Pourquoi veux-tu me voler cela, Paddy… ou Patrick ? Tu vois bien que les morceaux de toile sont trop petits pour qu'on en puisse faire une chemise. Rends-moi cela, mon beau garçon.

– Ce paquet est à moi, répondit Morris ; où l'avez-vous pris ?

Mary Wood leva son bras pour montrer le sommet du cap ; mais elle le baissa aussitôt. Elle s'était ravisée. Son lourd visage prit une expression soudaine d'astuce.

– Ah ! Paddy, répliqua-t-elle, où je l'ai pris ? Cela vient de bien loin, mon beau gaillard bien loin, au delà de la mer… Allons ! rends-le-moi, mon fils, j'y tiens beaucoup.

– Ce paquet est à moi, répéta Morris.

Mary Wood éclata de rire.

– Ces sauvages ont leurs idées ! murmura-t-elle. Voyons, Owen, je vais te donner assez de sous pour emplir ton vieux chapeau sans bords, mon fils. Sois bon enfant et ne me force pas à te faire piquer par les épées de mes valets.

Ceux-ci dégainèrent à cet ordre implicite, et coupèrent la retraite à Morris. L'énigme se compliquait pour Montrath et

les deux jeunes femmes.

C'était plus qu'une énigme pour la pauvre Frances, dont le cœur défaillait à voir ces quatre épées nues menacer la poitrine de Morris. Elle mettait sa jolie tête pâlie en dehors du parapet ; elle regardait et se retenait pour ne point crier au secours.

Les matelots du canot avaient donné déjà quelques coups d'avirons pour regagner leur sloop ; mais, en voyant briller les épées de loin, ils virèrent de bord et firent force de rames vers le rivage.

Morris compta de l'œil ses adversaires et se mit en garde avec son shillelah. En même temps, il glissa dans son sein le paquet de linge contesté.

Mary Wood fronça le sourcil, et son visage bronzé devint rouge.

– Vous jouez gros jeu, Paddy ! murmura-t-elle. Voulez-vous me rendre ce paquet ?

– Non, dit Morris.

– Du diable si je ne suis pas fâchée de faire du mal à un si beau garçon ! grommela l'ancienne servante en toisant Morris de la tête aux pieds d'un œil amateur ; mais il me faut ces chiffons. John et Mick, attaquez-moi ce gaillard-là par devant ; Willie et Richard, prenez-le par derrière, et tâchez de le désarmer sans le tuer.

Les quatre valets s'élancèrent, mais un bond de Morris évita leur attaque, et ils se trouvèrent vis-à-vis les uns des autres, tandis que Mac-Diarmid s'acculait à la base du cap, à quelques pas de là.

– Chargez-le ! s'écria Mary Wood, dont la tête échauffée se montait.

– Prenez garde ! dit Morris tranquillement.

Les quatre valets n'avaient point un énorme désir de tenter l'aventure. Ils s'ébranlèrent néanmoins à la voix de leur

maîtresse et marchèrent au-devant de Morris, serrés les uns contre les autres. Mac-Diarmid leva de nouveau son long bâton. On entendit le bois sonner contre l'acier une demi-douzaine de fois. Deux des valets tombèrent avec une tache sanglante à la tempe. Morris était à vingt-cinq pas déjà, courant vers le rivage.

Frances joignait les mains ; elle souriait, et remerciait Dieu tout bas. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait Morris sortir vainqueur d'une lutte inégale.

Le combat n'avait pas duré plus d'une minute. Les deux valets qui restaient saufs n'auraient point su dire comment Morris avait passé au milieu d'eux. Ils le regardaient s'éloigner, ébahis et penauds.

Les deux autres s'agitaient sur le galet en gémissant sourdement.

– Poursuivez-le ! poursuivez-le ! criait Mary Wood, qui joignait intrépidement l'exemple au précepte.

Mais les pauvres diables de valets n'avaient garde de recommencer la partie. De loin, les matelots du canot applaudissaient et riaient. Mary Wood courait tant qu'elle pouvait sur les traces de Morris. Elle atteignit le rivage au moment où celui-ci, qui ne se pressait point, montait dans la chaloupe.

– Vingt livres, si vous me le rendez garrotté comme il faut ! s'écria-t-elle.

Les matelots lui ôtèrent leur chapeau avec un respect ironique.

– Quarante livres ! s'écria-t-elle encore ; cent livres !

– Poussez ! dit Morris.

Les matelots nagèrent vers le gentil sloop du roi Lew, qui les attendait à deux encâblures du rivage. Mary Wood resta les pieds dans l'eau écumant de colère, blasphémant, gesticulant et criant.

Elle revint enfin vers ses laquais et leva son poing fermé du côté des ruines de Diarmid avec un geste de menace.

Montrath, Georgiana et Frances avaient tout vu ; mais le sens de cette scène, qui, pour eux, avait été muette, leur était de plus en plus inexplicable.

Frances seule ne cherchait point à deviner. Morris était sauvé : elle ne demandait rien de plus.

V – ANCIENNE SERVANTE

Mistress Wood était arrivée à Galway le matin même ; Montrath n'avait gardé que vingt-quatre heures d'avance sur elle. Le soir du jour où elle l'avait rencontré partant pour l'Irlande, elle était prête pour le voyage. Sa maison à Londres, bien que fort considérable, ne lui parut point suffisante pour une expédition de cette importance.

Elle doubla le nombre de ses gens et se trouva à la tête d'une armée de huit laquais, sans compter ses femmes.

Il eût fallu attendre une semaine le départ du paquebot allant à Cork. Mistress Wood, incapable de s'arrêter pour si peu, fréta un steamer tout entier, à condition qu'il appareillerait le lendemain à la marée. Sur ce bâtiment, elle embarqua sa voiture, ses chevaux, ses huit laquais et ses femmes.

Au lever du jour, Mary Wood était montée triomphante sur le pont de son paquebot. Largesse à l'équipage ! C'était, nous l'avons dit, une femme généreuse qui prodiguait volontiers les guinées du malheureux lord George.

Elle s'installa dans sa cabine, luxueusement ornée, avec une ample provision de rhum et de madère. Pendant la traversée, elle ne fut point oisive ; elle visita ses chevaux, regarda ses grands laquais, se promena sur le pont, dîna six heures par jour et but le reste du temps. Les matelots du paquebot déclarèrent après ce voyage qu'ils n'avaient jamais vu lady porter si glorieusement le rhum.

La fortune devait une traversée douce à une créature si méritante. Le voyage fut heureux ; nulle tempête ne vint secouer l'ivresse béate de la bonne Mary, et ces trois jours de mer lui firent à peu près l'effet d'une nuit plus longue, après de plus copieuses libations.

On l'aurait prise fort au dépourvu si on lui eût demandé pourquoi elle poursuivait lord George Montrath. Ce dernier,

en effet, ne lui refusait rien ; il était à genoux devant ses moindres caprices.

Peut-être était-ce une vengeance instinctive exercée sur cet homme qui avait été son maître ; peut-être était-ce un calcul machinal qui consistait à faire incessamment acte de puissance, pour tenir Montrath en bride et rendre toute pensée de révolte impossible.

Et si tel était le but de Mary Wood, sa peine restait en vérité fort inutile, car le pauvre lord ne songeait point à regimber. Il payait, payait sans cesse, demandant grâce parfois, mais ne luttant jamais.

Il avait pour cela des motifs dont on peut exprimer en bien peu de mots la terrible importance.

Mary Wood le tenait pris entre les cornes d'un dilemme qui le serrait comme une main de fer.

Si Jessy O'Brien venait à mourir, lord George était un assassin ; tant que Jessy O'Brien vivait, lord George était bigame.

Il y avait bien à dire que Mary Wood était complice dans les deux cas, et qu'en perdant le lord, elle se perdait elle-même. Mais les objections de cette sorte sont vaines lorsqu'elles s'adressent à de certains personnages.

Jusqu'au moment où le crime accompli avait mis le lord en son pouvoir, celui-ci n'avait point connu Mary sous son véritable aspect. Il avait vu en elle un instrument silencieux et inerte ; il s'était dit : Je l'achèterai avec quelques poignées d'or, et je l'en verrai végéter loin de Londres, dans quelques coin obscur, où elle mourra ivre et muette…

Dans cette persuasion, il s'était livré complètement à elle et l'avait chargée de le débarrasser de Jessy O'Brien, de quelque manière que ce fût, sauf le meurtre.

Car le meurtre faisait peur à lord George, qui aimait à dormir tranquille.

Crackenwell devait être de moitié dans l'office de Mary Wood. C'était un malheureux qui ne demandait qu'à se vendre. Lord George n'avait pris aucune précaution ; tant il comptait sur l'humilité de ses complices. S'il se fût avisé de craindre l'un d'eux, ç'aurait été certainement sur Crackenwell que fussent tombés ses soupçons. C'était là l'erreur. Crackenwell, homme habile, devait user de son pouvoir avec mesure et l'exploiter comme un bon père de famille exploite la forêt qui le fait vivre. Mary Wood, au contraire, était un caractère indomptable, en même temps qu'un esprit grossier. Sa passion favorite brochait sur le tout et devait pousser jusqu'à l'absurde la tyrannie de ses exigences.

Elle commença par obéir. Elle partit une nuit de Londres, emmenant la pauvre Jessy condamnée. Montrath n'eut point de nouvelles de ce voyage, pendant lequel se jouait au cimetière de Richmond une scène impie : la tombe vide de sa jeune femme se ferma. On grava sur le marbre le nom de Jessy O'Brien, et milord attendit.

Des semaines se passèrent. Un beau jour, Mary Wood revint ; elle lui demanda s'il voulait l'épouser.

Montrath, renversé d'abord par cette proposition étrange, se remit bientôt, et crut pouvoir traiter l'ancienne servante du haut de sa grandeur. Mais celle-ci lui ôta pour jamais l'envie de parler en maître.

– Devenir votre femme, Montrath, dit-elle, c'est une idée comme une autre, mais je n'y tiens pas absolument. Peut-être vaut-il mieux même que vous épousiez quelque riche héritière : j'en profiterai.

Montrath lui donna une forte somme et parvint à la congédier. Le même jour, il reçut une lettre de Crackenwell, qui lui demandait modestement l'intendance de ses biens en Irlande. La lettre ne parlait point de la pauvre Jessy O'Brien. Mary Wood, de son côté, avait refusé obstinément de s'expliquer à cet égard.

– Soyez tranquille, Montrath, avait-elle dit, vous

n'entendrez point parler d'elle.

Au jour où se passaient les événements que nous avons racontés dans les précédents chapitres, Montrath n'en savait pas plus long qu'alors. Il y avait menace au-dessus de sa tête, et sur ses yeux un bandeau.

Mary Wood cependant possédait infuse la science de jeter l'or par les fenêtres ; cette science a la réputation d'être commune, ce qui constitue une très grave erreur. Sur dix hommes, il n'en est souvent pas deux qui puissent suffire à la fatigue de dépenser un million annuellement, sans faire une seule chose utile.

Mary, elle, dépensait gaillardement son million. À quoi ? c'est plus que nous ne pourrions dire, et Mary elle-même en savait sur ce sujet moins que nous encore, s'il est possible.

Les guinées coulaient entre ses mains comme un fluide glissant qu'on ne peut point arrêter au passage. Elle affichait un luxe insensé, achetait tout, ne se servait de rien, et dissipait tous les jours de longs rouleaux de souverains, elle qui aurait pu tout aussi bien s'enivrer suffisamment pour quelques schellings.

Ce que lord George lui donnait disparaissait comme par enchantement. Elle y allait de si grand cœur, que milord avait à peine le temps de rassembler les bank-notes qu'elle jetait au vent chaque semaine. On eût dit vraiment qu'elle éprouvait une sorte de méchant plaisir à revenir si souvent à la charge.

Lord George ne refusait jamais.

Son riche mariage le mit à même, pendant quelque temps, de satisfaire à ces rudes exigences, mais il n'est si opulent revenu qui ne s'épuise, et Montrath, depuis quelques mois déjà, en était aux expédients.

Mary Wood, bien entendu, ne s'en inquiétait point. Elle allait toujours le même pas, et faisait même des progrès sensibles dans l'art de prodiguer son or, si aisément conquis. Et, pour que ce flux de guinées n'interrompît jamais son cours,

elle s'était habituée à ne pas perdre de vue lord George un seul instant.

D'autres visitent leurs terres, surveillent leurs fermiers, activent leurs gens d'affaires : Mary Wood, qui n'avait rien de tout cela, courait après George Montrath.

Et chemin faisant, elle mettait le pauvre lord à la torture. C'étaient tantôt des menaces adressées à lui-même, tantôt de mystérieuses et emphatiques paroles, prononcées devant lady Georgiana, qui devenait pâle à son aspect et laissait percer son épouvante.

Ce résultat divertissait fort Mary Wood. Elle n'était pas absolument méchante, ou plutôt sa pensée sommeillait trop souvent pour qu'on pût lui appliquer cette épithète qui suppose la réflexion, mais elle aimait à faire peur. La frayeur qu'elle causait émoustillait son ivresse. C'était là une portion de son bien-être.

Ses autres goûts, à part le rhum, consistaient à se parer follement, à briller comme un soleil, à se couvrir de diamants et à rassembler la foule sur son passage. Peu lui importait que l'on raillât, pourvu qu'on fît du bruit autour d'elle. C'était une véritable folie de servante qui cherchait à se payer en grossiers triomphes des mépris essuyés autrefois.

Il était environ sept heures du matin lorsque son paquebot entra dans le port de Galway. Elle voulut débarquer tout de suite. On mit à terre son équipage avec ses chevaux, et ce fut assise sur les moelleux coussins de sa voiture qu'elle fit son entrée triomphale dans Galway, enfiévré par les élections.

Les rues étaient déjà pleines de peuple. Les jours de fête se lèvent de bonne heure ; tous les public-houses étaient ouverts et le poteen commençait à couler comme il faut. La voiture de Mary Wood allait lentement par les rues encombrées : il y avait deux laquais sur le siège de devant, deux femmes sur le siège de derrière, et les six autres valets escortaient à pied.

Les bonnes gens du Connaught, rassemblés sur le pavé de

Galway, ne savaient point dire quelle était la princesse qui leur faisait l'honneur de les visiter ainsi.

Un nom auguste circulait tout bas de bouche en bouche, et quelques voix s'élevèrent pour crier :

– Longue vie à Sa Majesté !

Mary Wood saluait gracieusement de la main, et distribuait à la foule des couronnes et des schellings. La foule, émerveillée, hurlait d'enthousiastes bénédictions. On ne voyait en l'air que chapeaux lancés vers le ciel, on n'entendait que clameurs joyeuses, sous lesquelles couraient de respectueux chuchotements.

– *Musha !* qu'elle est belle, la reine ! disait Bob la jambe de bois, en pressant sa course inégale.

– Mais où donc est le prince Albert ? demandait la sorcière Dorothée.

– *Arrah !* murmurait John Slig, le tenancier sans bail, en caressant d'un regard envieux la livrée rouge des laquais, voilà six généraux qui ne regardent pas le pauvre monde de travers !

Et Bob le boiteux, John Slig, la sorcière Dorothée et mille autres criaient en chœur :

– Longue vie ! longue vie à sa gracieuse Majesté !

Marie Wood ne se possédait pas de joie. La popularité est douce chose, et les maniaques eux-mêmes savourent l'harmonie des vivats de la foule. – Mary Wood avait épuisé les poches de sa voiture, qui naguère étaient pleines de schellings, et cependant elle n'était point lasse encore de son triomphe. Si son portefeuille n'eût point été parmi ses bagages, elle l'eût assurément jeté à la foule.

Mais les personnages illustres ont plus d'un moyen de se rendre populaires, et, bien que l'argent soit en tous pays le moyen le meilleur, on peut s'en passer quelquefois.

Mary Wood avait avisé à tous les chapeaux des cocardes

vertes et sur toutes les poitrines des rubans de la même couleur. Elle fit signe à l'un de ses laquais, qui s'approcha et reçut un ordre à voix basse.

Le laquais s'éloigna, perçant les rangs de la foule, qui s'ouvrit pour lui livrer passage, comme cela se doit quand la foule est courtoise et qu'il s'agit d'un général. Un instant après, il revint avec un énorme paquet de rubans verts.

Mary Wood prit ce paquet, en fit un nœud large comme les deux mains, et l'attacha au milieu des plumes ébouriffées de son chapeau de paille. Alors ce furent des cris frénétiques et comme Galway n'en avait jamais entendu.

Mille voix s'élevèrent à la fois ; pas un chapeau ne resta sur les têtes ; il est douteux que le Libérateur lui-même, paraissant tout à coup avec sa perruque historique et la fameuse toque de velours vert brodée d'or, eût excité un enthousiasme pareil.

– Oh ! voyez, disait-on, Sa Majesté prend les couleurs du Rappel !

– Jésus ! que Dieu la bénisse !

– Que Dieu lui conserve son bon cœur !

– Par ma foi ! dit le cabaretier O'Neill, souverain maître de l'auberge du *Grand Libérateur,* je n'aurais jamais cru cela ! Ah ! ah ! c'est l'évêque protestant qui va faire une laide grimace !

– Et le doyen John Box ! dit Bob le boiteux.

– Et le vicaire Proot ! s'écria la vieille Dorothée.

– Et le shérif, et le bailli Payne, et le juge Mac-Foote !

– Et Saunder Flipp, le misérable coquin ! ajouta O'Neill en criant plus haut que les autres, et son patron James Sullivan !

La foule accueillit ce dernier nom par des huées formidables. Quelques orangistes honteux, qui se glissaient timidement à travers la cohue, durent se boucher les oreilles.

Mary Wood prenait au sérieux cette fête qu'on lui faisait, et n'eût point cédé, pour tout l'or du monde, la moindre part de

cette ovation inattendue. Elle aimait désormais l'Irlande de tout son cœur, et, tout en saluant de la main à droite et à gauche, elle faisait dessein de s'établir à Galway pour le reste de ses jours.

Une seule chose la chagrinait, c'était de voir tant de gens mal vêtus ; mais, au demeurant, avec quelques milliers de livres on pouvait donner à chacun de ces malheureux un habit complet de gentleman : c'était l'affaire, de lord George Montrath.

Elle n'était pas au bout de son triomphe.

Comme elle entendait prononcer souvent autour d'elle le nom de William Derry, elle se prit à répéter ce nom par hasard. Ceux qui marchaient auprès de la voiture, l'entendirent et redoublèrent tout à coup leurs étourdissantes acclamations.

– Elle a crié pour William Derry, la chère petite reine ! dit-on bientôt de toutes parts ; oh ! le bon cœur ! oh ! le doux amour !

– Elle a crié ! répéta John Slig, je l'ai entendue. Mes chéris, dételons les chevaux et traînons la voiture !

La motion eut un succès de prodige. Malgré les efforts des six généraux, on dételа les chevaux en un clin d'œil, et vingt ou trente garçons de bonne volonté se mirent à traîner la voiture.

Mary Wood ne se possédait plus. Elle s'était levée et se tenait debout, représentant assez bien un triomphateur antique sur son char. Elle gesticulait en poussant des cris perçants ; sa face immobile s'illuminait d'allégresse, et les deux caméristes – des princesses sans doute, – qui étaient assises sur le siège de derrière, s'attendaient à chaque instant à la voir se jeter, tête première, au milieu de la foule.

La procession s'arrêta enfin devant le principal hôtel de Galway, qui était situé au centre de la ville. Mary Wood descendit de son équipage et parvint jusqu'au parloir, portée

sur les bras de ses sujets fidèles. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, écrasée de fatigue et de joie. Le maître de l'hôtel fit fermer les portes, mais on entendit longtemps encore les cris de la foule au dehors.

C'en était fait, mistress Wood était repealer enragée. Elle but en déjeunant du madère, du sherry et du rhum, à la confusion éternelle des suppôts de l'orangisme.

Pendant qu'elle déjeunait, un de ses généraux gagna le port, afin de retenir une barque pour traverser la baie.

Le sloop du roi Lew était la plus jolie embarcation de Galway ; de plus, il était pavoisé du haut en bas aux couleurs du Rappel : le valet de Mary Wood ne pouvait faire un choix meilleur, et ce n'était pas trop d'un sloop pour une femme de cette importance.

Elle eût préféré peut-être arriver au château de Montrath dans son magnifique équipage ; mais la route de Galway au cap Ranach est presque partout impraticable aux voitures.

Au bout de deux heures de repos, mistress Wood sortit de son hôtellerie et remonta dans son équipage, dont les chevaux portaient maintenant de belles cocardes vertes. La foule se porta encore sur son passage, mais on ne la prenait plus pour la reine. Pendant ces deux heures, des bruits nouveaux avaient circulé de cabaret en cabaret. Mille versions s'étaient croisées, dont la plus vraisemblable portait que la noble étrangère était la jeune épouse de Daniel O'Connell, marié tout récemment et en secret à une bonne fille de Kilkenny.

Ce n'étaient plus les mêmes acclamations bruyantes, mais une sorte de respect attendri.

– Que la Vierge et les saints la protègent ! disait-on. Le vieux Dan s'y connaît, le cher cœur ! il a bien choisi, sur ma foi ! Quelle belle femme !

– Il va venir ! il va venir bientôt ! et, avant midi, nous les verrons bras dessus, bras dessous, les deux chéris, se promener à pied, comme de pauvres gens, par la ville.

Mary Wood se renversait, affaissée, dans son équipage. Ces bruits parvenaient à son oreille comme un murmure confus. Elle était dans ce moment de béatitude lourde qui suit la première excitation de l'ivresse.

Il eût fallu, pour l'éveiller, le triomphant tonnerre qui avait salué son arrivée.

Le roi Lew et ses matelots n'étaient pas tout à fait aussi crédules que les pauvres gens des campagnes répandus ce matin sur le pavé de Galway. Mary Wood leur apparut ce qu'elle était en effet : une créature ivre ; mais elle avait des plumes à son chapeau de paille d'Italie, des diamants et du velours.

On l'accueillit à bord du sloop avec de grands respects, et l'on ne se moqua d'elle que tout bas.

Elle avait pris avec elle quatre de ses valets seulement. Les autres, sur son ordre, étaient restés à Galway avec ses femmes. De vagues idées de crainte venaient parfois à Mary Wood, aux heures bien rares où elle était saine d'esprit. Elle songeait en ces moments que lord George Montrath avait un bien grand intérêt à se défaire d'elle.

Cela était vrai. Et dans ce pays lointain, les occasions pouvaient se présenter assez favorables pour vaincre l'apathie de Montrath.

Considéré sous ce rapport, le luxe de domestiques affiché par mistress Wood avait bien son utilité ; il en était de même du bruit qu'elle faisait de son fastueux étalage.

Comment faire disparaître en effet, si bonne envie qu'on en puisse avoir, une femme dont l'arrivée a soulevé une émeute, et qui laisse derrière elle un bataillon de domestiques pour la réclamer au besoin ?

Qu'elle eût ou non fait ce calcul, Mary Wood se trouvait armée en guerre ; et il est probable qu'elle n'était point sans avoir songé à la nécessité où elle pourrait être de se défendre, puisque les quatre laquais embarqués sur le sloop portaient

des épées par-dessus leur pacifique uniforme.

Après la grande bataille livrée par eux et perdue contre Morris Mac-Diarmid, Mary Wood se laissa emporter à une colère folle.

Elle revint vers eux et les frappa. Elle vomit contre les pauvres diables étendus sur le galet toute la série de ces blasphèmes savants que compose le peuple de Londres. Puis elle leur ordonna brutalement de se relever, et prit les devants par le sentier qui conduisait aux grottes de Muyr.

Par tout pays, le valet chérit l'insulte qu'on lui paie. On gagnait beaucoup d'argent chez Mary Wood : les deux laquais blessés se relevèrent de leur mieux, et marchèrent sur ses traces.

Le lord et les deux jeunes femmes avaient repris la route de Montrath, et pas une seule parole n'avait été échangée entre eux en chemin.

Ils se trouvaient réunis dans le salon de réception, vaste pièce meublée avec plus de richesse que de goût, mais dont l'aspect réveillait une idée de noble grandeur.

Georgiana et Frances s'étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre. Montrath se promenait en long et en large. Il semblait éviter les regards de sa femme, et ses yeux se dirigeaient à chaque instant vers la porte d'entrée.

Il redoutait l'arrivée attendue de quelqu'un, et il cherchait à peine à dissimuler cette crainte.

De temps en temps, lorsqu'il passait auprès des deux jeunes femmes, son pas se ralentissait involontairement, on voyait qu'il avait envie de parler, mais il n'osait pas.

La présence de Georgiana et de Frances le contrariait évidemment. Il eût voulu se débarrasser d'elles à tout prix, car, dans la crise qu'il prévoyait, l'œil ouvert de deux témoins devait mettre le comble à sa détresse. Deux ou trois fois sa

bouche s'ouvrit pour prononcer une prière et manifester l'envie qu'il avait d'être seul. Mais il se retint toujours, et garda le silence jusqu'au bout.

Chaque fois qu'il tournait le dos, dans sa promenade circonscrite, l'œil de Georgiana se levait sur lui et le suivait, anxieux. Puis elle adressait un regard d'intelligence à Frances, qui se sentait monter au cœur des terreurs vagues.

On entendit la grille tourner sur ses gonds rouillés, un bruit de pas retentit dans la cour.

Montrath passait en ce moment juste en face de Georgiana. Il s'arrêta court et prêta l'oreille, puis son regard se leva sur sa femme et lui adressa une muette prière.

Georgiana ne voulut pas comprendre, et ramena ses longs cils sur sa joue pâlie.

Elle avait peur, mais elle désirait ardemment savoir. La présence de Frances lui donnait le courage de combattre son épouvante.

Montrath, depuis le premier moment où il avait aperçu Mary Wood sur le pont du paquebot, gardait une apparence d'abattement complet. Il semblait n'avoir plus ni force ni vouloir, et s'inclinait, écrasé, sous la fatalité de son châtiment.

Il n'insista point auprès de Georgiana. Il poursuivit sa promenade.

Un des valets du château ouvrit la porte et annonça mistress Mary Wood. Frances ouvrit de grands yeux ; Georgiana, tremblante et prête à défaillir, mit son flacon de sels sous ses narines.

Lord George resta cloué sur la planche où son pied s'appuyait au moment où le nom de Mary Wood avait été prononcé.

On entendit la voix de celle-ci dans l'antichambre.

– Faites-vous soigner, disait-elle à ses laquais blessés ; vous êtes ici comme chez moi, et tout doit y être à votre service.

Montrath est mon meilleur ami.

Elle entra en achevant ces dernières paroles.

– Un fauteuil, milord ! poursuivit-elle ; je suis rompue de fatigue ; il vient de m'arriver une aventure au bas de la montagne, qui intéresse de bien près Votre Seigneurie… mais je ne vous en dirai pas un mot, parce que vous devineriez des choses qu'il ne me plaît pas de vous faire savoir. Faites-moi donner à rafraîchir, je vous prie.

Elle se jeta sur le fauteuil que lord George lui avait approché docilement.

– Ah ! ah ! reprit-elle en apercevant Georgiana et Frances, je vous salue, milady. Vous n'avez plus vos fraîches couleurs d'autrefois, savez-vous ! Mais quelle est cette jolie miss ? Est-ce que milord songe à un troisième mariage ?…

Cette dernière question fut murmurée d'une voix presque inintelligible.

Georgiana tressaillit sur son siège et serra convulsivement le bras de Frances, qui se sentit frémir.

Lord George demeurait immobile et comme pétrifié devant Mary Wood. Celle-ci le regardait en face avec un sourire content.

VI – L'IVRESSE

Le silence régnait dans le salon. Mary Wood tenait ses grands yeux mornes fixés sur le lord.

Elle ne menaçait ni ne raillait. Un tiers, pénétrant dans le salon à l'improviste, eût été frappé par le contraste qui existait entre le calme effronté de l'ancienne servante et l'effroi peint sur tous les autres visages.

Un valet entra qui apportait sur un plateau un flacon de rhum et des verres. Lord George savait ce que mistress Wood entendait par le mot « rafraîchissement. »

Celle-ci prit un verre et le tendit au valet qui l'emplit.

– À votre santé, milady ! dit-elle en s'inclinant gravement.

Elle but, et tendit de nouveau son verre ; le domestique l'emplit une seconde fois.

– À votre santé, miss ! reprit-elle en adressant un salut à miss Frances.

Elle vida son verre d'un trait, et le domestique le remplit encore.

– Montrath, à votre santé ! poursuivit-elle ; nous sommes de vieux amis, et je suis sûre que vous avez du plaisir à me revoir.

Une troisième fois le verre toucha sa lèvre, et se renversa vide. Sa joue s'anima, et son œil eut un éclair.

– Encore un coup, vieux Nick ! dit-elle au domestique. Je boirai à votre santé comme à celle des autres, mon camarade. Qui sait si vous ne serez pas quelque jour un homme d'importance ? Les valets de Montrath sont sujets à devenir maîtres.

Elle but, replaça le verre sur le plateau, et ajouta en se renversant sur son fauteuil :

– Allez au diable ! Nick, vieux fou que vous êtes !

Le valet sortit précipitamment, non sans jeter à la dérobée un regard vers son maître, qui détournait les yeux.

Quand il eut regagné l'office, il raconta ce qu'il avait vu.

Chacun glosa, mais tout bas, parce que les grands laquais de l'ancienne camériste étaient là qui écoutaient.

La fugitive rougeur que le rhum avait apportée à la joue de Mary Wood n'avait fait que passer. L'éclair allumé dans son œil s'était éteint au bout de quelques secondes ; elle était redevenue froide et morne.

Ses riches atours étaient dans le désarroi le plus absolu. Le vent de mer, la bourrasque essuyée et la fameuse course sur le galet, à la poursuite de Mac-Diarmid, avaient brisé ses plumes, fripé ses rubans, taché son velours.

Ses traits, qui étaient dessinés régulièrement et qui, de loin, gardaient une apparence de beauté, se montraient, vus de près, grossiers et surtout ravagés. L'ivrognerie avait imprimé profondément son stigmate sur ce visage brutal. On eût dit qu'il n'y avait point d'âme derrière ces traits, tant leur ensemble peignait la stupéfaction pesante et l'inerte abrutissement.

Pendant quelques secondes elle resta renversée sur son fauteuil, savourant la chaleur que l'alcool développait au dedans d'elle. Au bout de ce temps, elle se redressa lentement et mit son regard sur Georgiana.

– L'autre doit être encore plus pâle que cela maintenant ! murmura-t-elle d'une voix sourde et de manière à être entendue de lord George tout seul. À quoi pense-t-on quand on ne voit plus les vivants ?

Elle eut un sourire et reprit tout haut :

– À bas les orangistes, de par le nom de Dieu ! Je suis la reine des bonnes gens de Galway, savez-vous, petite femme ? Ils se sont attelés à ma voiture et l'ont traînée comme des chevaux ! Ah ! ah ! c'est que je suis une femme riche, milady :

j'ai quatre laquais ici, à Montrath, et quatre laquais à Galway. Qui donc serait assez fou pour tenter de m'assassiner ?

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard.

Montrath, en qui une réaction se faisait, haussa les épaules avec colère.

– Asseyez-vous là auprès de moi, Montrath, dit Mary Wood, et ne haussez point les épaules, car je ne veux pas me fâcher contre vous aujourd'hui. Asseyez-vous !

Lord George essaya de sourire, avança un fauteuil et s'assit.

– Où est Robert Crackenwell ? demanda Mary Wood.

Et, sans attendre la réponse, elle ajouta :

– Sur ma foi, ce Paddy que j'ai rencontré là-bas sur le rivage, est bien le plus beau garçon du monde ! Vous donneriez beaucoup pour savoir la fin de cette histoire, Montrath. Figurez-vous que le coquin a fêlé le crâne de deux de mes gens et m'a volé mon paquet de linge… un paquet dont vous donneriez tout de suite mille guinées, milord ?

Montrath, tout en gardant avec effort son air d'indifférence, écoutait attentivement. Quelques mots prononcés déjà sur ce sujet par l'ancienne camériste avaient éveillé très vivement sa curiosité.

– J'ai vu quelque chose de ce combat dont vous parlez, Mary, dit-il. Ces dames et moi, nous étions accoudés sur le parapet, au pied des tours de Diarmid.

Mary le regarda, inquiète, puis elle se prit à sourire innocemment.

– Folle que je suis ! murmura-t-elle ; la montagne est trop haute pour que du sommet à la base vous ayez pu lire par-dessus mon épaule, milord, comme ce beau garçon de Paddy. Ah ! ah ! vraiment, ajouta-t-elle, milady était là ? et la jolie miss aussi ? Ma foi ! vous avez dû vous amuser tous les trois, car John et William sont tombés sur le galet comme deux brutes qu'ils sont, et leurs épées ne pesaient pas une plume

contre le bon bâton du Paddy !

– Mais pourquoi ce combat ? demanda Montrath timidement.

Frances et Georgiana tendirent l'oreille.

Mary regarda le lord en dessous, et secoua lentement sa tête empanachée.

– Si je vous disais cela, murmura-t-elle, vous en sauriez presque aussi long que moi, milord… et c'est bien assez déjà que le Paddy m'ait surpris la moitié de notre secret !

Montrath ouvrit son œil avide.

– Notre secret ! répéta-t-il, un homme a pu découvrir ?…

– Et un bel homme, je vous en donne ma parole ! grand, bien fait, œil vif, longs cheveux…

– Mais que sait-il ? et de qui parlez-vous ?

– Il sait ce que vous avez envie de savoir, Montrath. Il est… ma foi je n'en sais trop rien ; je l'appelle Paddy, parce que, sur trois mangeurs de pommes de terre, il y en a deux qui se nomment ainsi. Mais j'ai des raisons pour croire que son vrai nom… attendez ! quel nom y avait-il sur ces chiffons de toile ? Morris, je crois.

– Morris ! s'écria le lord en tressaillant.

– Oui… je crois bien que c'était Morris… mais cela m'est égal.

– Et il sait quelque chose de… ?

Milord n'acheva pas. Son regard glissa de côté jusqu'aux deux dames, dont les figures attentives semblaient guetter ses paroles au passage.

Frances surtout se penchait en avant et le dévorait des yeux. Elle semblait plus impatiente que Georgiana elle-même.

En elle, désormais, il y avait deux intérêts éveillés, et celui de ces intérêts qui se rapportait à Morris Mac-Diarmid n'était

pas le moins puissant.

Elle n'avait plus, à vrai dire, ce qu'il fallait de liberté d'esprit pour juger selon le vrai la position de Georgiana. L'idée de Morris l'absorbait. Ce qu'elle épiait avec ardeur, c'étaient les paroles qui avaient trait à Morris. Elle devinait un danger nouveau, suspendu au-dessus de la tête de Mac-Diarmid. Toute autre crainte disparaissait devant celle-là.

Cependant ces événements rapides et mystérieux qui s'étaient succédé autour d'elle depuis quelques heures, avaient nécessairement modifié son opinion sur lord George Montrath. Elle voyait maintenant ce qu'il y avait de fondé dans les craintes de Georgiana. Un crime était au fond de la conscience du lord, et le pouvoir inouï de cette bizarre créature, Mary Wood, ne pouvait évidemment avoir une autre origine.

Mais ce crime, au lieu de concentrer ses inquiétudes sur son amie, ramenait impérieusement sa pensée vers Morris.

Morris aussi était en face du lord ! Son nom dans la bouche de Montrath avait un accent ennemi.

Il résultait d'ailleurs des paroles échangées entre Mary Wood et le lord que celui-ci avait des motifs tout récents de craindre Morris Mac-Diarmid. Et c'est chose mortelle que d'inspirer des craintes à qui ne recule point devant l'assassinat !

Frances écoutait. Elle cherchait à surprendre la pensée du lord, pour le combattre. À quelque prix que ce fût, elle voulait défendre Morris : – car, à mesure que la position de Mac-Diarmid devenait plus critique, Frances se sentait l'aimer davantage. Il y avait dans son cœur un trésor de dévouement.

Le regard de Montrath n'avait fait que glisser sur les deux jeunes femmes ; mais il avait remarqué leur attention, et son malaise s'en était augmenté. Entre Mary Wood, qu'il savait disposée à ne rien ménager, et ces regards qui l'épiaient ardemment, il subissait une véritable torture.

– Voyez, Fanny, murmura lady Montrath à l'oreille de sa

compagne, comme il souffre et quel est sur lui le pouvoir de cette femme !

Frances ne répondit point et fit un geste qui demandait le silence, parce qu'on venait encore de prononcer le nom de Morris.

– Ce Morris, avait dit Montrath en baissant la voix jusqu'au murmure, vous a enlevé un objet au bas de la montagne. J'ai vu cela. Au nom du ciel, Mary, en quoi cet objet peut-il tenir à nos secrets, et que dois-je craindre ?

Mary bâilla.

– Parlez plus haut, dit-elle. Ces jolies dames tendent le cou tant qu'elles peuvent, et ont peine à vous entendre.

Montrath se leva, pourpre de colère ; sa bouche s'ouvrit tandis qu'il jetait à sa femme un regard irrité. Une parole brutale était sur sa lèvre ; mais il se retint par un effort violent, et marcha vers les deux dames en essayant de sourire.

Il prit la main de Georgiana et la baisa.

– Milady, lui dit-il avec douceur, je vous rejoindrai tout à l'heure dans votre appartement. Cette malheureuse ajouta-t-il en se penchant rapidement à l'oreille de la jeune femme, cette malheureuse a des secrets qu'elle ne peut point révéler devant une étrangère : – son regard désignait Frances, qui se leva aussitôt. À bientôt, milady ! Veuillez faire agréer mes excuses à miss Roberts.

Georgiana quitta son siège sans mot dire et gagna la porte. Mary Wood éleva la voix, comme si elle eût voulu donner au lord un démenti exprès.

– Eh bien ! eh bien ! dit-elle, ces chères belles nous quittent ? Tant pis, ma foi ! car je m'ennuie quand je finis seule avec vous, Montrath.

Les deux jeunes femmes franchirent le seuil, et la porte retomba sur elles.

Montrath cacha son visage entre ses mains. Il n'avait plus

rien qui le forçât à se contraindre ; sa poitrine rendit un gémissement sourd.

– J'en mourrai ! dit-il. Mary ! Mary ! vous me tuez !

– Que disais-je ? s'écria Mary. Il n'y a pas d'homme aussi ennuyeux que vous dans le tête-à-tête, Montrath. Que diable ! je n'ai encore rien dit à cette petite femme, et vous devriez m'en savoir gré !

– Vous appelez cela ne rien dire ? répliqua piteusement le pauvre lord, mais vos demi-mots valent une révélation tout entière !

– Alors, j'étais bien bonne de me gêner ! dit mistress Wood tranquillement ; je parlerai plus clairement une autre fois.

– Non, Mary ! non ! ayez pitié de moi ! Que vous ai-je fait ?

– Je n'en sais rien, mais qu'importe cela, milord ? Votre cheval ne vous a rien fait non plus, pourtant vous ne vous gênez point pour le frapper à coups de cravache. Chacun a ses petits caprices.

La lèvre de Montrath saigna entre ses dents convulsivement rapprochées. Il se prit à arpenter la chambre à grands pas.

Mary le laissa faire, pendant quelques secondes, puis elle frappa du pied avec impatience.

– Allons, Montrath ! allons ! du ton d'un pédagogue qui morigène un enfant turbulent ; venez vous asseoir auprès de moi, et faisons nos petits comptes !

Montrath obéit aussitôt.

– Vous ne voulez pas me dire ce que je dois craindre de ce Morris ? demanda-t-il.

– Le Paddy comment diable voulez-vous que je sache cela ?

– C'est que ce Morris, reprit Montrath, était le fiancé de Jessy O'Brien.

– Ah ! bah ! fit l'ancienne servante, dont l'œil alourdi exprima une manière d'intérêt, le pauvre bon garçon ! eh

bien ! alors, gare à vous, Montrath !

– Au nom du ciel ! dites-moi…

– Volontiers, je vais vous dire qu'il me faut mille livres à l'instant même, je suis à sec.

La figure de milord ne bougea pas. Elle ne pouvait aller plus loin dans l'expression de la détresse, mais ses deux mains, croisées sous sa veste de chasse, étreignirent sa poitrine.

– Sur mon honneur, Mary, répliqua-t-il, sur mon honneur de gentilhomme ! je vous ai tout donné ; je n'ai plus rien.

– Peuh ! fit l'ancienne camériste ; vous m'avez dit cela bien des fois, Montrath, et nous avons toujours fini par trouver quelque chose. Comment, diable, milord, ajouta-t-elle tout à coup en fronçant le sourcil, vous me faites faire des voyages et vous ne voulez pas les payer ! Vous partiez pour l'Irlande : ne fallait-il pas bien que je vous suivisse, afin de voir un peu ce que deviennent nos domaines ? Ne fallait-il pas bien fréter un paquebot pour moi toute seule, augmenter ma maison, jeter de l'or à ces bonnes gens de Galway, qui m'ont prise pour la reine ? car ils m'ont prise pour la reine, Montrath poursuivit-elle en se rengorgeant, je vous le jure sur l'honneur ! de l'honneur, moi aussi ! Qui n'en a pas ? Ils criaient : Longue vie à Sa Majesté ! Ah ! ah ! ah ! ah ! J'aurais voulu avoir la valeur de votre domaine en bank-notes pour le jeter à ces bonnes gens qui me prenaient pour la reine ! Vous ne croiriez pas cela, vous, Montrath, qui êtes un pince-mailles : rien que pour venir de Galway ici, il m'en a coûté cent guinées !

– Cent guinées ! répéta le pauvre lord.

– Cent guinées, oui vraiment ! et encore je n'ai pris qu'un sloop avec douze hommes d'équipage. S'il y avait eu dans le port un brick tout prêt, j'aurais préféré cela. J'aurais mieux aimé encore un trois-mâts, et si j'avais pu mettre la main sur un vaisseau de guerre…

– C'est de la folie furieuse ! dit Montrath.

Mary haussa les épaules.

– Faites apporter du rhum, dit-elle ; et, cette fois, qu'on ne remporte pas le flacon.

Lord George sonna. Le valet revint avec son plateau, qu'il déposa sur un guéridon, près de Mary Wood.

– À la bonne heure ! dit-elle en se versant un grand verre : nous allons pouvoir causer raisonnablement. Montrath, je bois à la santé de vos deux femmes.

VII – LE CŒUR DE MORRIS

Lord George se tourna vivement vers la porte, pour voir si le valet qui avait apporté le plateau avait pu entendre ce toast accusateur.

– À la santé de vos deux femmes ! répéta Mary Wood ; elles sont charmantes toutes les deux, savez-vous ? voulez-vous point me faire raison, milord ?

– Parlez plus bas, de grâce !… commença Montrath.

– Laissez donc ! nous sommes ici chez nous, Votre Seigneurie et moi. Qui donc trouverait à redire à nos paroles ? Où est Robert Crackenwell ?

– À Galway, répondit Montrath.

– Ah ! ah ! c'est un coquin qui ne manque pas d'esprit ; je ne serais pas fâchée de le revoir. À présent que j'ai bu à vos deux femmes, milord…

– Je vous en supplie, plus bas !

– Moi, je vous supplie de me laisser faire à ma guise ! À présent que j'ai bu à vos deux femmes à la fois, je vais boire à chacune d'elles en particulier. Prenez un verre, milord, et faites-moi raison. À la santé de Jessy O'Brien !

Montrath ne cherchait point à dissimuler son agitation croissante ; il traversa la chambre d'un pas rapide, et ouvrit brusquement la porte principale, afin de jeter un coup d'œil dans la chambre voisine. Il n'y avait personne dans cette chambre.

Montrath, rassuré de ce côté, revint sur ses pas et ouvrit de même la porte par où les deux jeunes femmes étaient sorties. Là encore il ne vit personne, mais un léger bruit se fit entendre, et il lui sembla voir remuer la draperie de la portière qui lui faisait face.

Derrière cette draperie il y avait un corridor qui menait

aux appartements de Georgiana. Montrath s'élança et jeta le rideau de côté avec violence : le corridor était silencieux et vide.

– Allons, Montrath, allons ! disait de loin Mary Wood, voilà qui est agir un peu trop sans cérémonie ; vous me laissez seule pour courir après des fantômes. Je crois bien que je finirai par vous rendre fou. Voyons, revenez avec moi, et trinquons à la santé de notre pauvre Jessy O'Brien.

Ce nom parvint jusqu'aux oreilles du lord, qui avait fait deux ou trois pas dans la galerie ; il se retourna vivement et revint dans le salon, en ayant soin de fermer toutes les portes derrière lui.

– C'est là un jeu terrible, Mary ! dit-il avec cette voix étouffée des gens que tient la peur ; vous pouvez y perdre presque autant que moi !

– Bah ! fit l'ancienne servante en remplissant son verre pour la troisième fois ; je n'ai peur de rien, vous savez, Montrath… et puis, pourquoi ne pas boire à la santé de ceux qui se portent bien ?

– Avez-vous donc des nouvelles ?

– De Jessy ? j'en ai reçu aujourd'hui même.

– Où est-elle ?

– Milord, dit Mary gravement, il ne faut point être si curieux. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle n'a point envie de mourir de sitôt, et que, du fond de son tombeau, elle pourra bien nous enterrer tous tant que nous sommes.

– Mais pourquoi me cachez-vous sa retraite, Mary ?

– C'est une idée qui me vint tout de suite. La pauvre fille était si douce ! je me dis : Milord pourrait bien quelque jour l'enfermer ailleurs ; alors, moi, je n'aurais plus mon gage. J'aurais beau dire : Milord est bigame, milord est assassin…

– Plus bas ! au nom de Dieu, plus bas !

– Il n'y a là pour nous entendre, milord, dit Mary dont la voix prit pour un instant une mordante amertume, que les vieux portraits de vos ancêtres, et le diable sait si vos ancêtres valaient mieux que vous ! Pour en revenir, une fois que vous auriez envoyé mon ancienne maîtresse en France, en Amérique, n'importe où, je crois que je serais mal venue à venir vous demander deux mille livres sterling tous les quinze jours… et j'ai besoin de cela pour vivre, Montrath.

Mary éleva son verre de rhum et regarda le jour au travers.

– Si vous m'aviez épousée, milord, reprit-elle d'un air distrait, c'eût été pour vous un bien bon mariage ! Qu'a pu vous apporter en dot lady Georgiana quelque vingt mille livres de revenu ? Je vous coûte le double. En devenant mon mari, vous eussiez gagné cent pour cent.

Montrath ne répondait point. Il demeurait silencieux et soumis devant les grossières railleries de cette femme, comme il était resté vaincu en face de ses menaces. Il y avait dans sa posture et dans la piteuse expression de sa physionomie une sorte de comique plaintif. À le voir ainsi battu sans pitié, le rire fût venu jusqu'aux lèvres, mais il s'y serait glacé, parce que, derrière cette situation grotesque, il y avait tout un lugubre drame.

Mary Wood était en goût de parler.

– Cent pour cent et rien à craindre ! Ma foi, Montrath ! vous devez être aux regrets. Mais je ne suis point jalouse de lady Georgiana, vraiment ! la preuve, c'est que je bois à sa chère santé. Saluez au moins, Montrath, puisque votre verre reste vide !

Lord George s'inclina machinalement.

– À quelle heure allez-vous me donner mes mille livres ? demanda mistress Wood.

– Écoutez-moi, Mary, répondit le lord ; vous savez bien que je ne puis pas vous refuser…

– C'est juste. Après ?

– Vous savez bien que j'obéis scrupuleusement à vos moindres caprices…

– Vous faites sagement. Ensuite ?

– Vous devez croire à ma parole, lorsque je vous affirme que je ne possède pas la somme dont vous avez besoin.

– Il faut vous la procurer, dit Mary Wood en étouffant un bâillement.

Quand Mary Wood bâillait, c'était signe de tempête.

– J'y ferai mes efforts, s'empressa de dire Montrath ; je vous jure que je n'épargnerai rien !

– Tout cela m'est égal, interrompit l'ancienne camériste ; ce que je vous demande, c'est l'heure à laquelle je puis compter sur mes mille livres.

Montrath faisait d'héroïques efforts pour ne point se jeter sur cette femme et l'étrangler. Son visage, d'ordinaire si froid, disait énergiquement sa colère contenue, et mistress Wood, qui le regardait en face, n'était pas sans distinguer parfaitement les symptômes de cette rage rentrée.

Mais c'était une femme intrépide : rien n'était capable de l'effrayer.

– Si vous pouviez me tuer, murmura-t-elle tranquillement, ce serait là un fameux coup, milord ! Je ne sais trop si j'aurais à m'en plaindre, et si le rhum lui-même vaut le sommeil qui dure toujours. Ce que je sais bien, c'est que ma mort vous laisserait un fier héritage ! Ah ! ah ! s'écria-t-elle en changeant de ton tout à coup, vous deviendriez le maître de vous-même, car Robert Crackenwell vous laisse à peu près tranquille, à ce que je vois. Vous auriez, comme autrefois, de quoi courir, de quoi parier, de quoi jouer : tout ce qu'il faut ! tout ce que je vous prends ! Mais vous ne me tuerez jamais, Montrath, parce que votre argent me sert à prendre mes précautions. Je fais du bruit ; on me regarde. Je suis connue comme Fanny Elssler ou

comme Grisi. On se dirait : Qu'est-elle devenue ? Et justement je me suis arrangée de manière à laisser derrière moi, çà et là, une douzaine de personnes qui répondraient : Lord George Montrath l'a tuée.

Le lord haussa les épaules d'un air contraint.

– Qui songe à cette folie ? murmura-t-il.

– C'est moi, quelquefois, Montrath, et vous, très souvent. Ne vous défendez pas ; cela m'est indifférent, et vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je suis tranquille de ce côté. Mais vous ne m'avez pas dit encore à quelle heure je toucherai mes mille livres.

Lord George fit un geste de dépit désespéré.

– Je ne les ai pas, murmura-t-il ; je vous dis que je ne les ai pas ! Vous fouilleriez tous les recoins du château sans trouver la moitié de cette somme !

– Il faut chercher hors du château, répliqua froidement Mary Wood.

– Mes ressources sont épuisées.

L'ancienne servante frappa du pied avec impatience.

– Voilà déjà deux fois que vous me faites de ces difficultés misérables ! dit-elle ; Montrath, je n'aime pas cela ! Puisque vous ne voulez pas fixer le moment, je m'en chargerai moi-même. Il faut quatre heures environ pour aller à Galway et en revenir ; j'attendrai que vous ayez envoyé mettre en gage les diamants de milady.

Deux gouttes de sueur perlèrent aux tempes de lord George, dont le rouge visage devint tout blême, tant fut violent l'effort qu'il fit pour se contenir.

Mary Wood ne parut point y prendre garde.

– À votre santé, Montrath, dit-elle en poursuivant ses libations. Voilà une affaire entendue. Aujourd'hui je dînerai avec vous, et je coucherai probablement au château. Je puis

me permettre cela : j'ai laissé à Galway assez de gens pour dormir chez vous sur mes deux oreilles. Les jours suivants j'irai et je viendrai. Nous agirons ensemble comme de vieux amis qui ne se veulent point gêner. À présent, je ne vous retiens plus ; allez arranger cette bagatelle des diamants, et faites en sorte que votre messager soit de retour à l'heure dite.

Lord George sortit, la tête basse, sans prononcer une parole.

Mary Wood roula le guéridon qui supportait sa provision de rhum auprès d'un sofa, et s'y étendit paisiblement.

Morris Mac-Diarmid, en quittant la prison de son père, avait pris la route de Kilkerran, qu'il avait déjà traversée en sens inverse le matin de ce même jour, à la suite de l'assemblée des Molly-Maguires dans la galerie du Géant.

Son intention était de rôder autour du château de Montrath et d'y pénétrer au besoin, pour s'aboucher avec un des valets de lord George, qu'il avait connu autrefois fermier dans le pays, et dont il espérait tirer des renseignements sur la fin de la pauvre Jessy.

Tout en cheminant, les événements qui venaient de se passer dans l'enceinte de la prison de Galway, occupaient involontairement sa rêverie. Il revoyait la douce figure de cette belle jeune fille qui s'était jetée au-devant du coutelas de maître Allan, le geôlier, pour défendre sa vie, à lui, Morris.

Il ne la connaissait point. Pourquoi cet intérêt qui était assurément plus que de la pitié. Elle avait dit en parlant du vieux Miles Mac-Diarmid : Il est innocent, nous le sauverons ! Il eût voulu la remercier.

Mais cette reconnaissance qu'il éprouvait pour elle n'était en rien de l'amour.

Ce n'était point une rivale pour la mémoire de la pauvre Jessy, et le cœur de Morris était tout entier à son souvenir.

Mais il souriait à l'image évoquée de Frances, dont il ne savait point le nom ; il joignait ses mains sur son dur shillelah.

Il était bien loin en ce moment de ces laborieuses méditations où son patriotisme l'entraînait naguère. Son cœur était trop plein ; les affections intimes en chassaient victorieusement les préoccupations politiques. Son but, si ardemment suivi jusque-là, au milieu d'infatigables labeurs, disparaissait à son regard. La patrie se voilait devant les affections de la famille violemment réveillées.

Il ne pouvait penser qu'à son père et à Jessy. Et encore à cette blonde enfant qui lui avait promis le salut de son père.

Il y avait bien longtemps que Morris n'avait fermé l'œil, et ses jambes fatiguées demandaient du repos ; mais il ne voulait point dormir avant d'avoir éclairé le mystère qui entourait la fin précoce de Jessy O'Brien. Il voulait interroger et savoir.

En sortant de Galway, il entra dans la première ferme venue, et y reçut l'indigente hospitalité de la campagne irlandaise ; quelques pommes de terre apaisèrent sa faim ; un verre d'usquebaugh galvanisa sa lassitude. Il reprit son chemin le long de la côte. En route il aperçut, lui aussi, le sloop du roi Lew qui gouvernait vers la pointe du Ranach. Mais sa pensée était ailleurs ; il franchit les monts de Kilkerran, côtoya les clôtures du grand parc de Montrath, et gagna la route qui passait sous le château, cette même route que l'Héritière avait suivie dans les ténèbres pour aller des Mamturks à la galerie du Géant.

De la route au château, il n'y avait qu'une courte avenue, dont la pente rapide gravissait en ligne droite le flanc de la montagne.

Morris fit quelques pas dans cette direction, puis il s'arrêta, irrésolu. Dans ce château était l'homme qui avait enlevé autrefois Jessy O'Brien aux doux bonheurs de sa jeunesse, qui l'avait épousée par contrainte, et qui l'avait tuée !

Cet homme, Morris ne voulait point le mettre à mort, mais

il allait le rencontrer peut-être et se trouver face à face avec lui.

Morris s'interrogea. Il se demanda si sa main ne se lèverait pas malgré lui, et s'il aurait la force de ne point frapper.

La veille il aurait pu répondre de lui-même, mais le retour de Mickey avait réveillé le souvenir de l'injure. Mickey avait parlé d'un crime, et Morris n'avait plus en ce moment, pour combattre l'idée de la vengeance, cette robuste volonté que les événements de la nuit avaient abattue.

Il était homme en ce moment ; il ne se souvenait que de Jessy assassinée. Il s'arrêta, indécis, entre sa colère et cette voix de la prudence qu'il écoutait depuis si longtemps.

Son œil était sombre et ses sourcils froncés. Son regard se fixait sur le château de Montrath, comme s'il eût voulu en renverser les solides murailles. Ses doigts se crispaient autour du bois de son shillelah.

Un instant, la colère l'emporta, et au lieu de suivre l'avenue, il s'élança dans le taillis qui la bordait, en secouant sa longue chevelure.

Mais quelques secondes après, on aurait pu le voir revenir sur ses pas et reprendre, pensif ; la route qui conduisait à la grève.

Il semblait s'éloigner du château à regret ; il allait, tête baissée, et perdu dans ses réflexions.

Ce fut à ce moment que Frances et lady Georgiana le découvrirent au pied des tours de Diarmid. Le sloop du roi Lew arrivait de l'autre côté de la pointe ; Morris ne pouvait encore l'apercevoir.

Il ne voyait point non plus les deux dames et le lord contempler la scène du haut de leur immense balcon.

Il marchait toujours, suivant les sinuosités de la grève, vers la base du cap. De but, il n'en avait point, et c'était le hasard qui le conduisait sur cette route.

Car son véritable but était le château de Montrath, et, depuis qu'il l'avait dépassé sans y entrer, sa course allait à l'aventure.

À l'instant où il s'engageait dans les rochers qui séparaient la grève du galet, le sloop du roi Lew jetait l'ancre hardiment au milieu des écueils.

L'attention de Morris fut éveillée, et lorsque la chaloupe, tourmentée par le ressac, menaça de sombrer à quelques brasses du rivage, Morris s'élança pour porter secours.

Nous savons que les bons matelots du roi Lew n'avaient pas besoin de son aide. Morris, intrigué d'abord par l'extravagant aspect de Mary Wood, était revenu bien vite à ses pensées, dont rien n'était capable de le distraire longtemps.

Il n'avait point vu tomber ce pain que Mary Wood avait ramassé sur le galet, et, lorsque l'ancienne servante le lui lança en manière d'aumône, il n'y fit qu'une médiocre attention. Il fallut son nom prononcé pour le mettre en éveil, et son nom fut prononcé par ce que Mary Wood, en son accès de joyeuse humeur, lisait à haute voix la première ligne du manuscrit de Jessy, ce cri de détresse de la pauvre fille enterrée vivante :

« Morris oh ! Morris ! à mon secours !… »

Mac-Diarmid, après s'être emparé du paquet de linge, ne se rendait nul compte de la manière dont ce paquet était parvenu entre les mains de la femme inconnue.

– Cela vient de bien loin, lui avait-elle dit, avec ce prodigieux esprit de ruse et d'à propos que rencontrent parfois les maniaques.

Serré de près, il n'avait pu interroger davantage, et il s'était donné tout entier à la défense de sa chère proie.

C'était l'écriture de Jessy ! en tête il avait lu son nom, tracé par la main de Jessy !

Dès ce premier moment, un espoir vague lui emplit le

cœur. Jessy vivait-elle encore ?

Dès qu'il fut dans la barque, il tira de son sein sa conquête précieuse et la pressa contre son cœur. Puis il se prit à lire avidement.

Jessy vivait ! Ce qu'il lisait, c'était sa plainte ! Elle lui demandait aide et secours. Où était-elle ?

– Morris, mon garçon, lui demandèrent les matelots, pourquoi diable vous êtes-vous battu avec les laquais de cette folle ?

Morris ne répondait point.

– Venez-vous avec nous à Galway ? dirent encore les matelots.

– Non, répliqua Morris.

– Où voulez-vous que nous vous mettions ?

– À terre, le plus près possible du château de Montrath.

– Nous n'avons qu'à retourner sur nos pas, dirent les mariniers, mais gare aux laquais de la folle !

Les rameurs nagèrent de nouveau vers le rivage. Mary Wood et ses laquais avaient dépassé déjà le sommet du Ranach ; il n'y avait plus personne pour voir ce qui se passait sur la plage.

Morris sauta hors de la chaloupe, franchit le galet en quelques bonds et disparut dans la fissure qui servait d'entrée à la galerie du Géant.

– Jésus ! disaient les matelots du roi Lew en le voyant courir ; voici Mac-Diarmid devenu fou !

Mac-Diarmid s'était accroupi derrière les lèvres de la fissure, le dos tourné au jour. – Et il lisait. Son cœur se fendait. De grosses larmes roulaient sur sa joue.

Il y avait en lui une joie qui allait jusqu'au délire et aussi un poignant désespoir.

De temps en temps ses pleurs l'aveuglaient : il ne pouvait plus lire.

Alors il joignait ses mains, et son âme s'élevait vers Dieu.

Jessy ! Jessy ! Jessy ! Il avait ce nom plein le cœur.

Tout son être s'élançait vers la prison inconnue où Jessy pleurait et se mourait.

– Plus d'autre tâche ! il fallait sauver Jessy ! Qu'importait la bataille commencée ?

Morris n'avait à donner qu'une vie ! Oh ! sa vie ! sa vie ! toute à Jessy !

VIII – BEAU RÊVE

La galerie du Géant était silencieuse et solitaire autant que nous l'avons vue bruyante et remplie, dans la nuit de l'assemblée des Molly-Maguires. Morris était accroupi tout près de l'entrée, afin d'avoir du jour. Il s'adossait à la paroi oblique de l'étroit passage ; sa tête restait tournée vers l'intérieur de la caverne.

Il dévorait avidement chaque page du manuscrit, s'arrêtant parfois pour baiser l'écriture aimée ou pour essuyer ses yeux que les pleurs aveuglaient.

– C'est bien vrai ! murmurait-il ; c'est moi ! c'est moi tout seul qui lui ai fait ce malheur ! Mon père et mes frères l'auraient sauvée ; mais moi… oh ! que maudit soit mon orgueil ! Devais-je croire que Dieu eût permis la chute de cet ange ? devais-je me la représenter jamais autrement que pure et sans tache. Je l'ai jetée dans cette tombe où elle m'appelle en vain : c'est par moi qu'elle souffre, par moi seul ! Oh ! Seigneur Dieu ! écoutez ma prière, et permettez-moi de la sauver !

Il tournait la page. Le parfum de résignation qui embaumait chaque ligne du récit de la pauvre fille amollissait le cœur de Morris. Son âme s'affaissait, énervée par la douleur ; ce n'était plus ce rude courage bravant tout, et sachant se raidir contre toute plainte qui n'était pas celle de l'Irlande.

Le souvenir de la patrie elle-même se voilait devant l'image de la jeune fille. Il tressaillait à son cri d'agonie. Tout le reste était oublié ; il avait plus rien en lui qui ne fût affection.

Pauvre enfant ! que sa plainte était douce ! comme elle ignorait le reproche et que de bel amour il y avait dans son martyre ! Le nom de Morris était à chaque ligne. Du fond de sa misère, si sa prière s'élevait vers Dieu, c'était pour Morris autant que pour elle ! Et comme elle souffrait pourtant ! que

son agonie était lente et cruelle !

Morris lut le récit de son enlèvement sur le lac Corrib ; il lut avec des tressaillements de colère le récit de l'orgie dans le château de Montrath.

Puis vint le voyage de Londres. Il vit Jessy derrière une fenêtre, à la villa de Richmond, épiant son arrivée et remerciant Dieu qui lui envoyait le salut.

Hélas ! remerciant Dieu trop tôt ! car cette main qui devait la protéger l'avait poussée tout au fond de l'abîme !

– Je l'ai trahie, disait Morris ; je l'ai livrée malgré mon père, malgré mes frères qui savaient l'aimer mieux que moi !

La servante saxonne qui semblait placée auprès de Jessy pour railler sa captivité, mettait du froid dans les veines de Morris ; ce nom de Mary Wood éveillait, en lui comme un pressentiment sinistre.

Il l'abhorrait d'instinct et il la redoutait avant même d'avoir lu la partie du récit qui montrait cette Mary Wood accompagnant Jessy dans son mystérieux voyage, et l'abandonnant au fond de la prison qui devait lui servir de tombeau.

Rien ne lui disait cependant qu'il venait de voir cette Mary Wood, et que les quatre épées qui tout à l'heure avaient menacé ensemble sa poitrine, étaient sorties du fourreau sur l'ordre de la servante saxonne.

Dans la prison, Jessy restait seule. La Saxonne remontait vers le jour, et il se faisait du côté de la porte un bruit qui retentissait jusqu'au fond du cœur de Morris : le bruit des pierres qu'on scellait pour élever un mur et fermer cette tombe ! Cette tombe ! où était-elle ? Jessy parlait de Londres. Dans Londres si vaste, où tant de mystères se cachent, comment : la retrouver ? Et puis, elle n'était pas sûre d'être à Londres ; il y avait en ce long voyage des heures passées on voiture et la mer traversée. C'était le monde, en quelque sorte, qu'il fallait explorer. Et pendant cela Jessy attendait ; Jessy

mourante, qui l'appelait et qui tâchait d'espérer encore !

Morris reprenait le manuscrit d'une main tremblante ; il y avait bien des pages encore, et peut-être contenaient-elles une indication, un signe qui pût servir de premier jalon à sa recherche.

Il lisait, mais l'ignorance de Jessy restait toujours la même. Elle était séparée des vivants : qui donc eût pu lui dire le lieu de sa retraite ?

Hélas ! hélas ! il y avait des jours que ces lignes étaient tracées ! Jessy, pauvre martyre, que de souffrances depuis lors !

Morris acheva la partie du manuscrit que nous connaissons sans avoir rien appris de ce qu'il désirait si ardemment savoir.

Le manuscrit continuait encore quelques pages, et l'écriture en était visiblement changée ; les caractères devenaient mal assurés : la main de Jessy avait tremblé en les traçant.

« Deux semaines se sont écoulées, disait-elle, depuis que je n'ai causé avec vous, Morris. J'étais trop faible ; la fièvre me retenait clouée sur ma couche ; j'aurais bien voulu vous écrire, car cela me soulage et me fait du bien, mais je ne pouvais plus.

« C'est bien long, deux semaines ! quinze grands jours ! Il me souvient qu'une fois, au temps où j'étais heureuse, je fus obligée de garder le lit un mois à la ferme de notre père.

« Ô Morris ! quel doux mal que celui qui attire autour de notre couche tous ceux que nous aimons !

« Nuit et jour il y avait quelqu'un auprès de moi pour s'enquérir de ma souffrance, et m'encourager et me consoler. La noble Héritière s'asseyait au pied de mon lit ; elle me servait, moi, pauvre fille, comme si j'eusse été son égale. Que Dieu la bénisse ! Je n'ai jamais oublié son digne cœur, et quand je vais aller vers Dieu, je lui parlerai d'Ellen. Notre père

venait aussi bien souvent. Qu'il est bon, Morris et qu'il y avait pour nous tous de tendresse en son âme ! Dites-lui que je l'aime et que je pense à lui toujours !

« Aucun de nos frères ne se dispensait de visiter la pauvre malade. Mickey, dont l'amitié ne m'a point oubliée, j'en suis sûre ; Natty, Sam, Larry, les compagnons de mon enfance, si complaisants à mes jeux, si doux à mes caprices ; Dan, notre joyeux Owen, et Jermyn, qui venait mettre sa blonde tête d'enfant sur mon oreiller, et qui pleurait à me voir souffrir.

« Et vous, Morris, et vous ! Les autres allaient et venaient ; ils étaient mes amis, vous étiez mon fiancé. Comme vous m'aimiez ! Les veilles avaient pâli votre noble visage. Vous étiez là, épiant mon désir, interprétant ma plainte. Quand je m'endormais, mes yeux, en se fermant, voyaient votre affectueux sourire ; quand je me réveillais, mon premier regard vous retrouvait souriant et faisant effort pour me cacher votre inquiétude. J'étais bien heureuse au milieu de ma peine, et, lorsque vint la convalescence, j'avais presque regret à me guérir.

« Quelle différence, mon Dieu ! entre les jours d'alors et ceux d'aujourd'hui ! Ici la maladie est bien cruelle. Je suis seule, nulle main secourable ne vient adoucir mon mal, nulle voix amie ne console ma souffrance. Les longues nuits de fièvre m'apportent leurs terreurs. J'entends des bruits qui me glacent, et des voix effrayantes parlent de mort autour de moi, dans les ténèbres.

« Personne ne retournait ma couche, durcie sous le poids de mon corps. Ma lèvre était ardente ; la soif desséchait mon palais ; il y a loin de mon lit au vase qui contient l'eau que l'on me donne à boire. Je ne pouvais le saisir…

« Cela vous paraîtra une bien petite souffrance, au milieu de mon martyre, Morris, mais j'aurais donné le reste de mes jours pour une goutte de cette eau que je voyais si près de moi ?

« Ah ! la soif ! quand la fièvre met du feu dans la poitrine !

Il me semblait parfois que vous alliez venir pour me donner un peu de cette eau. Je vous appelais, je vous disais d'avoir pitié de moi qui mourais de soif et qui étais trop faible pour me traîner jusqu'à cette eau !… »

La respiration de Morris sifflait dans sa poitrine oppressée. Ce mal affreux que dépeignait la pauvre Jessy, Morris le sentait au décuple. Sa lèvre était aride et sa langue desséchée n'humectait plus son palais en feu.

« Je croyais bien que j'allais mourir, reprenait Jessy, et je priais Dieu de tout mon cœur qu'il vous fît heureux, Morris, sur la terre et dans le ciel. Je me sentais plus faible d'heure en heure ; il me semblait que mon esprit s'égarait en ce trouble qui précède, dit-on, la dernière heure.

« La vie est pour moi un fardeau bien pesant, mais je n'avais point de joie à sentir la mort s'approcher. Pour mourir heureuse, Morris, il me faudrait vous revoir.

« Vous revoir, ne fût-ce qu'un instant ! Oh ! que Dieu me prenne après ce bonheur, et je bénirai sa clémence.

« C'était une sorte de sommeil apathique, un engourdissement suprême ; je ne souffrais plus guère ; j'avais oublié jusqu'à ma soif. Je crois que je suis restée la moitié d'un jour ainsi. Le soir une chaleur courut par mes veines ; mon sang se reprit à couler, brûlant ; la fièvre me ressaisit.

« Mais j'étais si faible ! ce choc soudain acheva de m'abattre ; mes yeux se fermèrent et je m'endormis.

« Quelle nuit, Morris ! et quel rêve ! Je n'espère plus que Dieu me donne le bonheur ici-bas, mais, quoi qu'il arrive, jamais je n'éprouverai de joie plus grande ni plus complète.

« Mon rêve commença par reproduire la triste réalité.

« J'étais couchée sur mon lit, et mon œil regardait cette eau tant convoitée. Il se fit un bruit dans la partie de ma prison la plus éloignée de moi ; au même lieu où j'avais entendu, le jour de mon arrivée, cet autre bruit sourd et

sinistre annonçant qu'un mur s'élevait entre moi et la vie.

« C'étaient des sons réguliers et qui devenaient plus forts à chaque instant.

« – On va venir, me disais-je ; le mur qui ferme ma tombe va céder sous ces coups de marteau… et que vais-je faire pour me défendre, moi qui ne puis quitter ma couche ?

« Je pensais à lord George Montrath, et je priais la Vierge Marie de m'appeler au ciel, avant que cet homme parvînt jusqu'a moi. Les coups redoublaient. En même temps une voix se faisait entendre derrière la muraille qui déjà chancelait.

« J'écoutais, tremblante d'espoir, car cette voix, je croyais la reconnaître pour la vôtre. Mais vous savez comme sont les rêves, Morris ; les choses fuient et se transforment au gré de mystérieux caprices. Cette voix changea : c'était celle de Mary Wood, la servante saxonne.

« Mon cœur se glaça ; je me bouchai les oreilles pour ne plus entendre. J'avais beau faire, j'entendais toujours et les coups qui retentissaient sur la pierre, et la voix de Mary Wood qui ne cessait de me menacer. Tout à coup, la muraille céda, et la prison s'emplit d'une vive lumière, qui éblouit mes yeux habitués aux ténèbres. Mary Wood s'élança vers mon lit ; elle avait un couteau à la main et chancelait en marchant, comme une femme ivre.

« Vous étiez derrière elle, Morris, et vous vous hâtiez vers mon lit pour me défendre, mais quelque chose arrêtait vos pas. Vous alliez bien lentement, et le couteau de Mary Wood menaçait déjà ma poitrine que vous n'étiez pas encore arrivé au milieu de la chambre.

« Mes yeux ne se fermèrent point devant le couteau levé, et ma main toucha mes lèvres pour vous envoyer un baiser d'adieu.

« Mary Wood riait et raillait votre lenteur. Au moment où la pointe de son couteau effleurait ma poitrine à la place du cœur, une forme blanche que je n'avais point aperçue

jusqu'alors se mit entre elle et moi.

« C'était une belle jeune fille, au sourire sérieux et recueilli ; son front pur avait une couronne de cheveux blonds qui retombaient en grappes le long de ses joues, et montraient çà et là ces reflets perlés que j'ai souvent admirés chez les femmes de Londres.

« Elle me regardait d'un air où il y avait de la tendresse et de la mélancolie.

« – Je viens vous sauver, me dit-elle, parce qu'il vous aime.

« Mary Wood agitait ses bras et cherchait à m'atteindre, mais la jeune fille lui mit sa main blanche sur l'épaule, et la repoussa si loin que je ne la vis plus.

« – Levez-vous, me dit-elle.

« Je me levai, sans garder souvenir de ma récente maladie. J'étais forte, et je n'avais plus peur.

« Elle vous dit d'approcher, Morris, et vous obéîtes.

« Elle avait, pris ma main ; vous lui donnâtes la vôtre ; elle les joignit toutes deux en levant son doux regard vers le ciel avec une expression de tristesse.

« J'étais heureuse plus qu'on ne peut l'être sur cette terre ; vous aussi, Morris. J'aurais voulu consoler ce bon ange, qui semblait souffrir auprès de notre bonheur.

« Mais tout changea, autour de nous. La jeune fille n'était plus là. Au lieu de ma prison, c'étaient les murs amis de la ferme de notre père.

« La table était préparée. Il y avait dessus, outre les pommes de terre, de la viande comme au saint jour de Noël. C'était une grande fête.

« Notre père Miles occupait la place d'honneur ; à sa droite était la noble Ellen ; j'allai me placer à sa gauche comme d'habitude. Nos frères s'asseyaient, autour de la table, et tout le reste de la salle était rempli de voisins et d'amis qui

parlaient de danse et d'épousailles.

« Le gai soleil de mai entrait par les fenêtres ouvertes, et il y avait si longtemps que je n'avais vu le soleil ! J'étais parée comme pour une danse, et sur ma tête il y avait des fleurs.

« Vous aviez, vous aussi, Morris, vos plus beaux habits et des fleurs à votre boutonnière.

« Tout à coup je compris que c'était notre mariage ! Chacun nous souriait et nous souhaitait du bonheur. Des chants partout, de douces causeries, et des présents d'amis. Seulement, quelque part dans l'ombre, je voyais la figure de cette belle jeune fille qui m'avait sauvé la vie. Elle se voilait derrière ses longs cheveux blonds dénoués. Elle était bien triste.

« J'aurais voulu la consoler, Morris, mais tant de joie me rendait folle : je ne pouvais songer qu'à vous.

« Hélas ! hélas ! je m'éveillai, Morris ! mes yeux s'ouvrirent ; il n'y avait plus là ni rayon de soleil, ni sourires, ni fleurs ! Le sombre crépuscule qui me tient lieu de jour commençait à poindre à travers la meurtrière.

« Je revis les murs noirs de ma prison. Hélas ! nulle main n'avait levé la pierre de ma tombe. Mais tant de joie m'avait en quelque sorte ranimée. Je me sentais revivre davantage ; j'eus la force de quitter ma couche et de me traîner jusqu'au vase rempli d'eau-. J'y trempai ma lèvre.

« Depuis ce moment ma fièvre s'est calmée peu à peu. Je suis bien faible encore ; mais je puis vous écrire. Que me faut-il de plus ? Je vis pour vous aimer, Morris, et pour espérer de vous revoir.

« Je ne croyais pas craindre la mort, mon Dieu ! mais cette mort qui me menace est si lente et si cruelle !

« Morris, voici deux jours qu'on ne m'a point jeté mon pain… »

L'œil de Mac-Diarmid s'arrêta, fixe et tendu sur cette dernière ligne. Le souffle s'arrêta dans sa forte poitrine.

Il n'osait plus aller au delà.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il en pressant son front à deux mains ; c'est trop souffrir ! Pitié !

« … Je ne souffre pas encore de la faim, reprenait Jessy, mais je n'ai plus qu'un pain, et ce pain m'est nécessaire pour servir d'enveloppe à ma longue lettre.

« Il est temps de la clore, Dieu veuille qu'elle tombe entre vos mains !

« Je regrette ce pain, car c'est un jour de vie, et qui sait si, durant ce jour, vous ne seriez point venu enfin à mon aide ? Mais ce paquet de linge, tombant au dehors se perdrait ; l'humidité en effacerait l'écriture. Il y a bien longtemps que j'ai pensé à creuser un pain pour y introduire cette lettre et la lancer ensuite par la meurtrière, à la garde de Dieu.

« À Londres, il y a, dit-on, de la misère comme chez nous, et beaucoup de gens qui ont faim. Ils ramasseront ce pain, et peut-être son contenu vous parviendra-t-il.

« Je vais attendre quelques heures encore, puis je vous dirai mon dernier adieu. »

Il y avait au-dessous un espace blanc, et comme une trace de larme.

Au-dessous encore il y avait :

« Adieu, Morris ! la faim est venue. Si je gardais ce pain plus longtemps, je ne pourrais résister, et je le mangerais.

« Adieu, Morris ! »

Mac-Diarmid demeura quelques instants comme frappé de stupeur. Puis il se leva et bondit hors de la fissure. Il traversa le galet en courant. Des paroles sans suite tombaient de ses lèvres, et il faisait des gestes insensés.

C’est que sa tête se perdait, et qu’il se sentait devenir fou.

Combien y avait-il de jours que ces dernières paroles étaient tracées ?

Au moment où elle écrivait ces lignes, Jessy se mourait, – se mourait de faim ! Était-elle morte ? N’avait-il retrouvé ce semblant d’espoir que pour s’enfoncer plus profondément en sa détresse ?

– Loin, bien loin ! avait dit la femme inconnue ; le pain venait de bien loin ! Disait-elle vrai ? était-il temps encore de secourir la pauvre victime ? et s’il en était temps, où aller ? que faire ?

Morris courait au hasard et sans savoir. Il avait franchi le galet, les rochers et une partie de la grève. L’idée que cette femme était au château de Montrath traversa son esprit troublé ; il s’élança vers le château. Mais il s’arrêta bientôt, parce qu’il sentait qu’il était le seul espoir de la pauvre Jessy. Après lui, nulle chance de salut ne restait. Or, au château de Montrath, la retraite devait être moins facile que sur la grève, et les épées sauraient bien trouver là le chemin de son cœur.

Il prit sa course vers la ferme des Mamturks, afin de partager son secret avec ses frères.

– Ils l’aiment bien ! se disait-il en marchant à grands pas. Quand je leur aurai dit ce que je sais, je pourrai risquer ma vie et entrer au château de Montrath, car il y aura derrière moi de bons cœurs pour achever ma tâche.

Il arriva sur le versant de la montagne, harassé de fatigue et baigné de sueur. Le jour avançait ; la porte de la ferme était grande ouverte.

Morris entra. Il appela ses frères. La petite Peggy accourut à sa voix, tremblante et toute pâle.

– Oh ! Mac-Diarmid, dit-elle, n’êtes-vous pas à vous battre ? il n’y a personne ici. Owen et Kate sont partis depuis bien longtemps : la pauvre Kate pleurait et Owen était bien

triste. On est venu chercher Dan et Mickey pour aller se battre là-bas dans le bog de Clare-Galway, où les habits rouges sont en train de tuer les Irlandais. Vous ne trouveriez personne de ce côté du lac. Mac-Diarmid, on se bat depuis ce matin. Tout le monde est parti, les hommes et les femmes !

Morris demeurait debout et immobile au seuil de la salle commune. Les paroles de l'enfant glissaient comme de vains sons sur son oreille fermée. Quand elle eut fini de parler, il promena son regard autour de lui avec égarement.

– Personne ! murmura-t-il. Morte de faim ! morte de faim !

IX – LA CROIX DE SAINT-PATRICK

Owen Mac-Diarmid dormait dans un des petits bâtiments accolés à la ferme du Mamturk. Il était étendu sur le lit occupé par le vieux Miles avant sa captivité. La première moitié du jour allait finir.

C'était l'heure, à peu près, où les dragons de la Reine tombaient dans le piège tendu par les Molly-Maguires.

Owen avait un sommeil pénible et agité. Son visage, si joyeux d'ordinaire, et dont tous les traits semblaient faits pour exprimer la gaieté, avait dans son repos une apparence de tristesse soucieuse.

Kate Neale n'était point couchée sur le lit auprès de lui, comme d'habitude. Elle était assise sur une escabelle, et sa tête seule, lourde et abattue, s'appuyait à la couverture. Un désespoir morne pesait sur elle. Son jeune visage avait perdu jusqu'à sa douceur, car ses sourcils se fronçaient avec menace, et sa lèvre contractée murmurait de tragiques paroles.

Parfois, de loin en loin, une larme venait encore et tremblait au seuil de sa paupière, mais elle se desséchait bien vite : sa paupière brûlait. Quelques minutes passèrent. Owen s'agitait toujours en son sommeil, et sa plainte semblait ne point arriver jusqu'à l'oreille de Kate.

– Je ne puis plus rester ici, murmura-t-elle d'une voix brisée ; il faut que je parte ! Je suis la fille de Luke Neale. Luke Neale est mort assassiné… Owen ! mon mari… Je crois qu'il m'aime encore… mais là, – là, devant mes yeux je vois toujours le corps pâle de mon père !

Elle s'arrêta et se dressa toute droite sur sa chaise. Ses cheveux, ramenés en avant, inondèrent sa joue.

– Il m'aime encore, reprit-elle, le sais-je ?

Sa prunelle glissa entre ses longs cils et se fixa un instant sur Owen.

– Il dort, dit-elle : qu'il est beau ! Seigneur, Seigneur ! Oh ! j'avais tout oublié !… j'avais oublié trop vite, mon Dieu ! et il ne m'était pas permis d'être heureuse !

– N'avancez pas ! dit Owen en ce moment avec cet accent précipité que donnent les rêves, ne la tuez pas ! je l'aime !

– Est-ce de moi qu'il parle ? murmura la jeune femme avec un amer sourire.

Son regard se fixait sur Owen, qui restait bouche béante et respirait avec effort. Elle se leva et vint se mettre debout à la tête du lit. Ses bras se croisèrent sur sa poitrine. Son œil avait perdu ses rayons. Un découragement froid était sur son visage.

– Qu'il m'aime ou non, dit-elle, où prendre désormais un motif d'espérer ? Il faut que je m'éloigne, s'il m'a laissée pour obéir au signal de ce feu mystérieux qui brûlait sous les tours de Diarmid. Oh ! mon père ! mon père !

Elle prit à deux mains son cœur endolori, et leva ses yeux secs vers le ciel.

– Je n'ai pas de forces, dit Owen dans son rêve ; je ne peux pas la soulever, – et ils vont venir !

Kate ne comprenait point, parce qu'elle était évanouie au moment où Owen l'avait emportée dans ses bras, hors de l'atteinte des Molly-Maguires.

Elle cherchait à deviner.

La pensée qu'Owen, affilié aux sociétés secrètes, avait pu tremper dans l'assassinat de son père, aurait brisé sans retour le bonheur de sa vie.

– Sauvée ! s'écria tout à coup Owen, qui se souleva tout droit pour retomber aussitôt sur l'oreiller en poussant un long soupir.

Kate le contemplait, inquiète, attendant une autre parole. Un monde de pensées s'agitait dans le cerveau de la pauvre jeune femme.

Le sommeil d'Owen était désormais paisible et muet.

Kate demeura encore quelques secondes attentive. Puis ses yeux se mouillèrent.

– C'est moi, dit-elle, je crois que c'est moi ! J'étais auprès de lui cette nuit quand je me suis éveillée.

Elle se pencha doucement, et posa un baiser sur le front d'Owen endormi. Puis elle se mit à genoux et pria Dieu pour lui. Puis encore elle jeta sur ses épaules l'étoffe lourde et à peine séchée de sa mante rouge.

Son pas chancelant se dirigea vers la porte. Avant d'arriver au seuil, elle se tourna bien des fois pour regarder Owen. Son cœur se fendait.

Tout auprès de la porte, elle s'arrêta, composant avec elle-même et se disant :

– Je puis bien attendre encore un peu. Quand il sera tout près de s'éveiller, je m'en irai.

Owen fit un mouvement qui semblait annoncer la fin de son sommeil. Elle rassembla son courage et franchit le seuil. La porte retomba sur elle avec un bruit qui retentit jusqu'au fond de son âme. C'était la dernière fois qu'elle l'entendait.

Mickey et Sam dormaient encore, couchés sur la paille commune. Kate traversa la salle des repas sans être aperçue.

Au dehors, elle prit sa course vers le sommet de la montagne.

Le soleil de juin versait à flots sa radieuse chaleur. Tout était gai, calme, souriant. La nature était en fête. Kate cheminait péniblement ; des sanglots soulevaient sa poitrine ; elle ne pleurait point, parce que ses yeux taris n'avaient plus de larmes. Où allait elle ? Elle ne savait. Elle voulait s'enfuir loin, bien loin de son bonheur perdu !

Au moment où elle était partie, Owen arrivait à cette période du sommeil où le moindre son fait ouvrir les yeux. Le bruit de la porte qui retombait suffit à l'éveiller. Il se dressa

sur son séant, et regarda tout autour de la chambre.

– Kate, dit-il, où êtes-vous ?

La pauvre Kate, n'avait garde de répondre. Elle dépassait en ce moment les derniers arbres du petit bois de chênes verts qui entourait la ferme de Mac-Diarmid. À mesure que Kate s'éloignait de la maison, sa force semblait revenir, sa taille s'était redressée, sa volonté s'affermissait, et son pas se hâtait, plus assuré.

Owen s'étonna que son appel fût demeuré sans réponse. D'ordinaire, au premier son de sa voix, il voyait accourir Kate si joyeuse ! Le beau sourire de la jeune femme éclairait tous les jours son réveil. Mais il n'eut, dans ce premier moment, aucune inquiétude. Le souvenir des événements de la nuit restait confus en lui ; sa mémoire sommeillait encore ; il avait seulement sur le cœur ce poids vague dont la sourde gêne engage à ne point fouiller ses souvenirs.

Il appela une seconde fois, et le silence continua. Il était tout habillé sur son lit. Il se leva.

Aucun des vêtements de Kate n'était à sa place habituelle. Owen remarqua surtout l'absence de la mante rouge, que la jeune femme prenait seulement lorsqu'elle allait au loin. Il ressentit à ce moment le premier aiguillon de la crainte.

– Pauvre Kate ! murmura-t-il ; que lui dire ? comment lui rendre son bonheur ?

Son regard se dirigea vers la porte de la salle commune ; il était impatient de voir Kate, et en même temps il redoutait sa présence. Il vit la salle vide et ses deux frères endormis ; la porte du dehors était ouverte.

– Kate est sortie sans moi, se dit Owen tristement ; elle est allée s'asseoir sous les arbres du bosquet.

Il poussa un gros soupir. D'ordinaire, les sentiers de la montagne ne les voyaient jamais l'un sans l'autre.

Il sortit et fit quelques pas au dehors. Son regard, où

l'angoisse se peignait déjà, s'élança, perçant et avide, vers le sommet de la montagne. Une exclamation de plaisir s'échappa de ses lèvres, et son front se dérida. À perte de vue et tout au haut du sentier qui gravissait le mont, il venait de voir un point rouge se glisser entre les roches blanchies. À cette distance, l'œil d'un mari pouvait seul distinguer et reconnaître. Owen aimait Kate.

Il bondit en avant, souple et agile. La route que la jeune femme avait mis une demi-heure à parcourir, il la franchit en quelques minutes.

Au sommet de ce premier pic de la chaîne des Mamturks, se trouve un petit lac de forme ronde, où prend sa source le torrent de la Deele, qui va se jeter dans le lac Mask.

Sur les bords dépouillés de cette espèce d'entonnoir, dont la sonde, dit-on, n'a jamais trouvé de fond, s'élève une vieille croix clonmacnoise, dont les dentelles de pierre ont bravé l'effort du temps. Sur sa base carrée, où trois étages de niches contiennent de nombreuses figures de saints, se pose un trèfle à jour dont le centre évidé représente cette figure héraldique que le blason nomme une croix patée.

Comme tous les monuments de ce genre, cette croix est en vénération profonde dans le pays. On y vient en pèlerinage de Tuam, de Galway ; de Loughrea et jusque de Roscommon. Au commencement de l'hiver, une grande foule entoure chaque année son piédestal moussu ; des offrandes sont suspendues parmi le lierre antique qui court en longs festons autour de ses bras sculptés.

Le respect qu'elle inspire est si grand, que la piété publique n'a jamais osé toucher à la pierre sainte, et l'a laissée s'incliner d'année en année au-dessus du petit lac.

Aux yeux de l'étranger, la croix, qui est dédiée à saint Patrick, paraît menacer ruine ; mais les bonnes gens du Connaught n'ont à cet égard aucune inquiétude, parce que le bras du saint est robuste, et que jamais il ne laissera tomber sa croix.

Quand Owen arriva au sommet de la montagne, il vit Kate agenouillée au pied de la croix de Saint-Patrick.

La jeune femme avait les deux mains appuyées sur la pierre, et sa tête s'inclinait sur ses mains.

Owen s'arrêta court et s'assit derrière une roche, à cinquante pas du lac. Il n'osait point troubler la prière de Kate.

La prière de Kate dura longtemps ; elle restait toujours immobile, la tête sur la pierre. Après un quart d'heure d'attente, Owen crut voir de loin l'étoffe de sa mante s'agiter et tressaillir.

En même temps, un bruit étouffé de sanglots parvint jusqu'à lui. Kate s'affaissa sur elle-même et joignit ses mains sur ses genoux. Bien qu'on ne vît point son visage, le désespoir se lisait dans cette attitude lassée.

La pauvre Kate semblait ne plus pouvoir porter le fardeau de sa peine.

Owen avait les larmes aux yeux ; incapable de se contenir davantage, il allait s'élancer vers elle, lorsque la jeune femme se releva et tourna la tête du côté de sa cachette. Elle était pâle comme Owen ne l'avait jamais vue, même en ces jours mauvais qui suivirent la mort de Luke Neale. Un feu sombre brûlait dans son œil.

Elle s'avança, les bras croisés sur sa poitrine, jusqu'au bord de l'eau.

Sa tête se pencha sur le précipice, comme si une force invisible l'y eût attirée. Un instant Owen la vit en équilibre au-dessus de l'abîme. Il poussa un grand cri et prit son élan.

Kate se retourna : elle le reconnut et tomba sur ses genoux.

Owen, en arrivant près d'elle, se laissa choir à ses côtés ; il était sans force, son émotion l'écrasait.

– Ô Kate murmura-t-il, que vous ai-je fait ?

La jeune femme tourna sur lui des yeux égarés ; elle avait

toujours sur le visage ce même masque de morne désespoir. Elle ne répondit point.

Owen prit ses mains froides et les serra contre son cœur.

– Vous vouliez vous tuer ! dit-il.

Ces paroles semblaient déchirer sa lèvre au passage.

– Je voulais me tuer, répondit Kate froidement.

– Et pourquoi ? s'écria Owen, pourquoi ?

– Parce que je souffre trop.

Owen voulut répliquer, mais sa voix s'arrêta, dans sa gorge. Il resta un instant sans parler ni se mouvoir. Puis il se mit à genoux et implora sa femme d'un regard muet.

Kate restait glacée.

Owen attira sa tête sur son sein. Kate le laissa faire, mais son visage garda son immobilité froide. Owen se tordait les bras et regardait le lac d'un œil de convoitise.

– Oh ! Kate ! Kate ! je souffre plus que vous ! dit-il.

La jeune femme fit un mouvement faible ; sa paupière battit et ses lèvres remuèrent.

– On ne peut pas souffrir plus que moi, murmura-t-elle.

Un incarnat fugitif vint à sa joue ; sa respiration siffla plus oppressée et sa poitrine se souleva. Puis tout à coup ses sanglots éclatèrent et son visage fut inondé de larmes. Elle jeta ses bras autour du cou d'Owen et se serra contre lui avec un élan d'irrésistible tendresse.

Owen pleurait aussi et lui rendait caresse pour caresse.

– Vous m'aimez ! vous m'aimez ! dit-elle, dès qu'elle put parler. Je le sais, je le crois…

– M'avez-vous donc soupçonné, Kate ?

– Oui… et que j'ai souffert ! Dites-le-moi bien, Owen. N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous m'aimez ?

– Je vous aime, Kate, de toutes mes forces, de toute mon âme !…

– Merci ! Encore, Owen ! encore ! j'ai tant souffert !

Mais tout à coup Kate se renversa en arrière et pâlit. Son œil se fixa sur l'œil d'Owen, qui se baissa.

– Si vous m'aimez, dit-elle, où étiez-vous cette nuit ?

Le sourire d'Owen se glaça, et toute sa joie s'enfuit.

– Où étiez-vous ? répéta-t-elle.

Owen ne pouvait pas répondre ; mais il était Irlandais, et quel Irlandais fit jamais à son imagination un appel inutile ? Son front s'éclaira d'espoir.

– Vous gardez le silence ? dit Kate. Ce n'est pas à moi, en effet, que vous pouvez révéler ce terrible mystère. Je suis la fille de Luke Neale, Owen… de Luke Neale, que les Molly-Maguires ont assassiné !

Owen se taisait encore. Il réfléchissait.

– Vous gardez le silence ? reprit Kate ; vous ne voulez pas me dire que le feu de Ranach-Head vous a guidé cette nuit vers la galerie du Géant.

– Je ne puis vous dire cela, en effet, Kate, répliqua Owen doucement, car je mentirais.

La jeune femme le regarda d'un air soupçonneux et à la fois désireux de croire.

– Oh ! que ne m'avez-vous demandé plus tôt le motif de mon absence, chère ! reprit Owen ; que de larmes épargnées ! que de folles terreurs évitées !

Kate n'osait point encore se réjouir, mais l'espoir éclairait son visage.

– Parlez ! parlez ! murmura-t-elle.

Owen l'attira de nouveau contre son cœur.

– N'avez-vous point entendu parler des élections de

Galway ? poursuivit-il en empruntant à son ardent désir de persuader un véritable accent de franchise.

– Si, répliqua la jeune femme impatiente.

– Et ne savez-vous point, demanda encore Owen, combien Miles notre père est dévoué à la cause de Daniel O'Connell ?

– Si, répéta Kate, qui se sentait déjà sourire au fond du cœur, et qui ne demandait qu'à être convaincue.

– Eh bien chère, reprit Owen en rougissant imperceptiblement, nous avons eu un *meeting* de nuit de l'autre côté du cap Ranach, sous le parc de Montrath.

– Est-ce bien vrai ? s'écria la jeune femme.

Owen voyait sa victoire.

– C'est bien vrai, répondit-il en s'animant. Oh ! chère ! le beau *meeting !* Comme ils ont fait de grands discours ! comme ils ont dit de belles choses sur William Derry, le bon garçon, qui est le protégé d'O'Connell !

Kate se laissa glisser le long du corps d'Owen et se mit à genoux ; elle joignit les mains, et son regard s'élança vers le ciel avec reconnaissance. Owen parlait encore, mais elle n'écoutait plus. Elle croyait et son âme était pleine de bonheur.

Au bout de quelques secondes pourtant l'expression de ses traits changea ; il n'y avait plus de soupçon dans son regard, mais bien une résolution sérieuse et intrépide.

– Je vous demande pardon, Owen, dit-elle, et je vous remercie, car je méritais de bien cruels reproches. Vous avez eu pitié de moi.

La joie d'Owen lui sauvait le remords de sa supercherie.

– Maintenant un mot encore, reprit Kate, dont la voix se faisait de plus en plus ferme et sérieuse. Nos frères étaient-ils tous avec vous au *meeting* du Rappel ?

– Tous ! répondit Owen sans hésiter.

– Aucun d'eux ne fait partie des sociétés secrètes ?

– Aucun !

– Vous me l'affirmez ?

– Sur mon honneur ! s'écria Owen, qui s'échauffait, les fils du vieux Miles sont comme leur père.

Kate passa son bras sous le sien ; ils descendirent tous deux la montagne, à pas lents. Owen exhalait sa joie en bruyantes paroles ; mais Kate demeurait silencieuse et recueillie. Un sourire étrange jouait autour de sa lèvre légèrement contractée.

Et, tandis qu'Owen lui parlait de joyeuses bagatelles, Kate remerciait Dieu au fond du cœur et se disait :

– Mon père ! mon père ! vous serez enfin vengé !

Car elle connaissait la retraite des Molly-Maguires, et Owen venait de lui affirmer sous serment que ni lui ni aucun de ses frères n'était affilié aux ribbonmen.

Elle ajoutait foi aux paroles d'Owen.

Sa résolution était prise.

X – LA LOGE SUPÉRIEURE

Galway présentait l'aspect d'une ville prise d'assaut. Ce n'était partout que tumulte, qu'ivresse et que luttes à travers les rues. Les repealers étaient maîtres de la cité. Ils avaient gagné tant et tant de courage au fond des cruches de poteen, qu'ils s'étaient aperçus enfin du petit nombre de leurs adversaires. Ils avaient compris que leur multitude pouvait attaquer à coup sûr une poignée d'orangistes enragés, mal soutenus par les protestants timides, par les modérés, par les indécis, par toute cette cohorte irrésolue enfin qui forme la majorité des élections tories en Irlande.

Les repealers avaient battu les orangistes et couvert de boue James Sullivan, le saint devant le Seigneur ; ils avaient brisé les *hustings,* insulté les magistrats et porté leur candidat en triomphe.

Mais, comme ils étaient ivres outre mesure, ils ne s'étaient point arrêtés à temps dans leur victoire. Ils avaient mis en fuite les scrutateurs du scrutin, et au lieu d'une élection gagnée, ce n'avait été qu'une bataille à coups de poing.

En Angleterre, et surtout en Irlande, il faut assurément bien des choses pour annuler une élection. Les trois quarts du temps le scrutin est une immense orgie, dont la comédie anglaise a vingt fois retracé les repoussantes extravagances ; mais tout en buvant on vote d'ordinaire ; tout en se battant on fait œuvre d'électeur. Ici on avait bu, on s'était battu, mais on n'avait point voté.

L'émeute avait envahi les hustings dès l'ouverture du scrutin. C'est à peine si on avait laissé le cher William Derry prononcer un tout petit bout de *speech.* Quant à James Sullivan, il n'avait pas encore ouvert la bouche qu'il était déjà dans le ruisseau.

Et pendant toutes ces scènes de tumulte, la force armée était restée invisible. Quelques agents de police seulement

s'étaient montrés çà et là, tout exprès pour recevoir d'énormes coups de bâton sur le dos.

Après ce fait de rébellion si rare en Angleterre le sous-shérif, escorté de quatre constables, était bien venu lire d'une voix tremblante le fameux *riot act* (loi contre les rassemblements) ; mais il n'y avait derrière lui pour faire feu sur la foule qu'une douzaine de dragons amenés à Galway par le colonel Brazer.

Les dragons, les constables et le sous-shérif durent se retirer plus vite qu'ils n'étaient venus.

Quant aux défenseurs naturels de l'ordre dans le comté de Galway, quant aux troupes commandées par le major Percy Mortimer, on ne les vit nulle part. Les orangistes avaient compté d'abord sur leur secours, car ils savaient que Mortimer était toujours à son poste ; mais aujourd'hui Mortimer ne venait point, et les partisans du Rappel, parmi lesquels des bruits vagues avaient circulé dès le matin au sujet de l'attaque dans le bog, ne s'en montraient que plus hardis à la besogne.

Les membres les plus importants du parti orangiste s'étaient retirés prudemment de la lutte aussitôt que l'absence du major et de ses dragons avait été constatée. Le colonel Brazer avait tempêté contre Mortimer, l'accusant de trahison, et jurant qu'il le ferait passer devant un conseil.

La bataille s'était continuée entre les deux partis ; puis on avait recommencé à boire pour retrouver la force de se battre encore.

Il était trois heures de l'après-midi environ. Le tumulte s'était éloigné peu à peu du centre de la ville, pour se rapprocher des faubourgs où foisonnaient les tavernes. Les maisons notoirement connues pour être habitées par des orangistes, et qui, jusqu'à cette heure, avaient tenu leurs portes soigneusement closes et barricadées, commencèrent à s'ouvrir. Des domestiques avancèrent dans la rue leurs faces effrayées, puis ils rentrèrent pour faire sans doute leur rapport à leurs maîtres.

Ceux-ci se montrèrent à leur tour, enveloppés de carricks pour se donner une tournure moins suspecte et ressembler un peu à des campagnards catholiques.

Ils regardèrent à droite et à gauche, timidement, puis ils prirent leur course en se dirigeant tous vers Lynch's-Castle. Ils avaient tort de craindre en ce moment. C'était comme un instant d'accalmie au milieu de la tempête. Pour la cinquième ou sixième fois depuis la veille, le bruit que Daniel O'Connell était arrivé venait de circuler dans la ville. On ne songeait qu'à boire et à fêter dignement l'entrée du Libérateur.

Parmi les personnages qui se dirigeaient ainsi vers le Lynch's-Castle, nous eussions reconnu l'austère Josuah Daws et le bon juge Mac-Foote. Ce dernier avait accablé Fenella de délicatesses et de galanteries. Il lui avait dit, le malheureux, qu'elle était belle, tant il est vrai que l'ambition peut porter l'homme aux plus surprenants excès ! en outre, il avait exécuté sa promesse, et mistress Daws était installée depuis quelques heures dans l'appartement vacant du surveillant des prisons. Pour une femme considérable dans Poultry comme était Fenella Daws, cet asile était vraiment plus convenable qu'une simple chambre d'auberge. Elle avait vue d'un côté sur la prison, ce qui devait lui permettre d'observer les mœurs des captifs, et d'enrichir son immense portefeuille de considérations très importantes. De l'autre côté, ses fenêtres donnaient sur la rue, et sa maison avait une porte de sortie qui communiquait sans entrave avec le dehors. De sorte que Fenella Daws jouissait de tous les agréments de la prison sans en connaître les ennuis ; et tout cela gratis, ce qui est une considération.

Une liaison formée sous de si heureux auspices devait marcher très vite. Josuah Daws, malgré son austère importance, avait laissé voir qu'il était touché des soins obligeants de Mac-Foote. Les deux dignes gentlemen faisaient maintenant une paire d'amis. Ils allaient bras dessus bras dessous par les rues où circulaient des groupes bruyants. Daws, sous son carrick d'emprunt, affectait du calme et de la

hauteur ; Mac-Foote baissait les yeux d'un air contrit ou souriait doucement aux passants, suivant les circonstances.

Parfois le hasard rassemblait les groupes dispersés. Il se formait instantanément une cohue compacte. La foule déguenillée s'agitait en poussant des clameurs folles. Au coin des rues, les enfants dansaient, les femmes ivres chantaient, les garçons continuaient les joies de la journée en s'allongeant de bons coups de shillelah. Et parmi tous les cris confus, parmi toutes les paroles bruyamment échangées, un nom dominait, prononcé la fois par les hommes, par les enfants et par les femmes :

– Daniel O'Connell ! Daniel O'Connell !

Il était arrivé ; on l'avait vu passer, accompagné de son état-major fidèle. Il venait pour soutenir William Derry, son protégé. C'était le cas de boire davantage et de crier jusqu'à faire saigner les poumons.

Le juge Mac-Foote et Josuah Daws continuaient leur route en gardant la meilleure apparence possible. Sur leur passage, les mendiants tendaient la main, moitié riant, moitié menaçant. Les vieilles femmes, sans respect pour leur caractère, venaient les regarder sous le nez, et enfin la foule des catholiques les saluait au passage par des acclamations au moins équivoques.

– Cher monsieur, disait Josuah Daws, si j'avais seulement ici une centaine de nos policemen de Londres, toute cette canaille se tairait, ou elle verrait beau jeu !

– Londres est un paradis, monsieur et cher confrère, répondait Mac-Foote. Nous sommes de pauvres sauvages, et nos institutions sont à l'état d'enfance. Laissez mourir le vieil O'Connell, et vous verrez que peu à peu cela prendra une autre tournure !

La cohue, de loin et de près, répétait avec ses mille voix mugissantes :

– O'Connell ! O'Connell ! O'Connell !

Après un demi-quart d'heure de marche, nos deux amis s'arrêtèrent devant une maison de médiocre apparence, située tout auprès du Lynch's-Castle. Cette maison avait pour entrée une allée étroite et obscure. Mac-Foote et Daws s'y engagèrent.

– Mon cher collègue, dit le juge, le message du digne colonel Brazer, qui nous convoque en ces circonstances difficile, est assurément fort pressant ; mais je doute néanmoins que nos frères puissent omettre le cérémonial en usage pour l'entrée d'un membre étranger. Je vous avertis que cela fait toujours un certain effet ; moi-même, je ne vous le cache pas, je ressentis une émotion pénible lorsque je fus soumis aux épreuves pour la première fois.

– Vous eûtes peur ? dit Daws.

– Oh ! Monsieur ! je vous prie de croire… je fus seulement ébranlé légèrement. Ces tentures noires, ces têtes de morts, ces personnages sombres, couverts de longs habits de deuil ; ces bruits étranges, dont la source ne m'était point connue ; tout cela me porta sur les nerfs… mais peur ! fi donc !

Arrivés au bout de l'allée, au lieu d'entrer tout droit, ou de monter l'escalier, comme cela se fait d'ordinaire, le juge et son compagnon descendirent les degrés de la cave.

Au bout de quelques marches, une porte se présenta ; Mac-Foote y frappa trois coups discrets ; la porte s'ouvrit. Derrière ses battants se tenaient deux nègres de grande taille qui portaient à la main des flambeaux et des épées nues.

Mac-Foote prononça quelques paroles mystérieuses, qui avaient un fort parfum de cabale ; les nègres s'inclinèrent respectueusement et relevèrent leurs glaives.

– Passez, mon digne confrère, dit le juge, et surtout ne vous effrayez point.

En parlant, il avait franchi la pièce où se tenaient les deux nègres, et qui était une sorte d'antichambre souterraine.

Dès que les deux amis eurent passé le seuil de la chambre voisine, la porte se referma derrière eux avec un fracas réellement diabolique.

– Où sommes-nous ? demanda Josuah Daws qui avait une légère inquiétude dans la voix. Le juge eut un petit rire contraint.

– N'ayez pas peur, répliqua-t-il tout bas, les monstres que nous allons voir ne sont terribles que pour les traîtres papistes.

Daws toussa et tâcha de se guider dans les ténèbres.

Un craquement se fit autour de la chambre : on eût dit que les murailles brisées allaient cesser de soutenir la voûte. En même temps une lueur circulaire apparut, indécise d'abord, puis rouge, puis blanchâtre. Sur ce fond éclatant, des ombres grises se dessinèrent : c'étaient des masses confuses qui ne représentaient aucun objet distinct ; mais elles approchaient doucement, doucement, et leur marche muette convergeait vers un centre commun qui était le point où se tenaient Mac-Foote et le sous-intendant de police.

En approchant, les formes se dessinaient plus nettement ; elles prenaient des apparences humaines ; vous eussiez dit un cercle de personnages vêtus de blanc, qui allait se rétrécissant toujours et toujours se resserrant. C'étaient bien des hommes ; on distinguait leurs longs vêtements gris, qui drapaient leurs plis affaissés et ressemblaient à des suaires.

Mais la lueur s'éteignit. Quand elle reparut, après quelques secondes, sa teinte verdâtre emplissait la chambre de reflets livides. Ces personnages étranges, alignés en cercle, étaient maintenant immobiles ; ils n'avaient plus leurs longs manteaux, et la lumière verte éclairait les ossements à jour de leurs poitrines. C'était un cordon de squelettes. Chacun d'eux avançait sa main décharnée dans une attitude menaçante, et leurs yeux vides semblaient fixés sur les deux amis.

– Que signifie cette momerie ? demanda brusquement Daws.

Mac-Foote ne répondit point.

Le sous-intendant de police voulut lui saisir la main : il la trouva froide et tremblante.

Une voix tomba de la voûte.

– Que ceux dont le cœur n'est pas pur, dit-elle, rebroussent chemin et retournent parmi les profanes ; que ceux dont le cœur n'est pas à l'abri de la crainte s'en aillent chercher la lumière du jour et se réfugient parmi les faibles !

Les murailles craquèrent, les squelettes s'éloignèrent lentement, lentement. Leurs formes devinrent confuses, puis on ne distingua plus rien qu'un cercle faiblement lumineux. Puis les ténèbres revinrent plus profondes.

– Mon digne monsieur, murmura Mac-Foote dont les dents claquaient, je ne puis pas habituer à cela ! Ces diables de squelettes sont horribles à voir. J'ai vu construire la mécanique, et j'y ai même contribué de mes deniers ; mais c'est plus fort que moi. J'ai absolument besoin d'un verre de genièvre chaque fois que j'ai passé par cette maudite salle.

– C'est fort bien exécuté, répliqua sèchement Josuah Daws ; mais veuillez me présenter à ces messieurs.

Mac-Foote poussa un gros soupir.

– Cher et honorable collègue, murmura-t-il, nous ne sommes pas au bout !

Comme il achevait ces paroles, les murailles craquèrent ; une lumière éblouissante envahit la salle ; des flammes s'élançaient de toutes parts : c'était un affreux incendie. Daws se faisait petit au centre de la pièce, cherchant à éviter les rouges langues de feu qui se croisaient devant lui, derrière lui, à sa droite, à sa gauche et au-dessus de sa tête.

Mac-Foote essuyait son front qui ruisselait de sueur.

– Le feu purifie, dit la voix de la voûte. Chrétiens, songez à Dieu !

– Va-t-on nous assassiner ? s'écria Daws dans un mouvement de terreur involontaire.

– Mon digne ami, répliqua Mac-Foote, prenez patience, nous n'avons plus que quatre épreuves.

Les murailles craquèrent. Un sifflement aigu se fit entendre. Les flammes rouges allèrent où étaient allés les squelettes verdâtres.

– Il faut supporter tout cela, cher et honorable collègue, reprit Mac-Foote, pour être jugé digne d'entrer dans la loge supérieure des orangistes de Galway. Quand on a passé par là, voyez-vous, on est naturellement capable de tout ! Rien n'effraie ; on braverait le malin esprit en personne ! Ah ! ah ! ça nous a coûté bon à établir, mais c'est joli. Qu'en dites-vous, cher et honorable collègue ?

Daws ne savait trop si c'était de la part du juge simplicité ou moquerie. Il faisait noir comme dans un four : impossible d'observer les physionomies. Daws grommela une réponse amphibologique et fit appel à son système nerveux pour soutenir vaillamment les autres épreuves promises.

– Vous sentez bien, poursuivait Mac-Foote bonnement, que les néophytes ne sont point prévenus et n'ont point comme vous, cher et honorable collègue, un ami intrépide pour les accompagner. On les fait voyager pendant quelques heures en voiture avec un bandeau sur les yeux. Quand leur bandeau tombe, les deux nègres sont devant eux avec leurs torches flamboyantes et leurs glaives nus. Les pauvres diables se croient aux portes de l'enfer positivement.

La voix du juge faiblit : les murailles avaient craqué.

Ce furent des sifflements épouvantables, des plaintes, des sanglots, mêlés à des hurlements de bêtes féroces. Des points sanglants apparurent çà et là dans la nuit. Ces points approchaient et brillaient davantage. C'était comme des charbons ardents. Et la salle s'éclairait peu à peu d'un jour douteux, faux, mobile, tout plein d'illusions et de reflets

menteurs. L'œil distinguait vaguement des choses effrayantes ; ces prétendus charbons ardents étaient les flamboyantes prunelles de toute une armée de monstres.

Il y avait des tigres, des lions, des loups, des panthères et parmi eux des cadavres mutilés et sanglants, qui venaient d'assouvir sans doute le terrible appétit des monstres. Le sol était jonché de reptiles hideusement entortillés : des serpents, des vipères, des couleuvres agiles et des dragons, montrant dans l'ombre les écailles miroitantes de leurs cuirasses.

– N'ayez pas peur ; dit Mac-Foote, dont les dents claquaient ; mais voyez ce diable de serpent… comme il approche !

Mac-Foote, tout brave qu'il était, se recula d'instinct en saisissant le bras du sous-intendant de police.

La voix de la voûte dit :

– Ainsi sont les soutiens de la vraie foi au milieu des monstres papistes qui naissent dans les cavernes de Rome la damnée, et qui emplissent le monde. Chrétiens, aiguisez vos glaives et apprenez à frapper.

– Ceci vaut mieux, murmura Daws.

Un dernier hurlement se fit, affreux, épouvantable et attaquant l'oreille comme un million de traits de scie. Le lion rugit, le loup hurla, l'once frémit, le sanglier renâcla, le tigre prolongea ses rauquements qui font trembler, les chats sauvages miaulèrent, les taureaux mugirent, les hyènes glapirent ; sous la voûte, les chauves-souris grincèrent ; d'énormes oiseaux à tête humaine firent entendre des cris inconnus ; sur le sol, les serpents sifflèrent et agitèrent leurs crécelles. Il y avait des hennissements, des aboiements ; des coassements, des croassements, des huées ; la création tout entière hurlait sous ces voûtes magiques.

Puis tout se tut. – Les murailles craquèrent ; – l'obscurité se fit. Mac-Foote tira son mouchoir pour essuyer son front, qui était baigné de sueur. Daws éprouvait une sorte de malaise où

il y avait plus d'irritation que de crainte.

– Ne peut-on nous faire grâce du reste ? demanda-t-il avec une impatience très marquée.

Le pauvre Mac-Foote essaya de rire.

– Ah ! ah ! cher et honorable collègue, tout cela vous fait de l'effet ! Je vous avais prévenu… jugez donc ce que doivent endurer à cette place ces pauvres garçons de néophytes qui ne s'attendent à rien. Il y en a qui font des maladies atroces : c'est très ingénieux.

– Très ingénieux, répéta Daws.

– Nous avons fait venir de Londres, tout exprès pour cela, le fameux physicien aéronaute, Robertson, un vrai sorcier, monsieur. Il nous a pris fort cher ; mais, en définitive, tous ces monstres, toutes ces flammes ne nous reviennent pas à plus d'une guinée la pièce, et c'est solidement établi ! Très honorable collègue, il faut bien faire quelques sacrifices pour la vraie foi.

– D'accord, répliqua Daws, mais il y a sacrifices et sacrifices.

Mac-Foote ne comprit point.

Les terribles murailles craquèrent. Mais cette fois, rien ne parut, seulement le sol manqua tout à coup sous les pieds de nos deux amis, qui furent précipités d'une hauteur considérable.

C'était *l'épreuve de l'air*.

Daws n'aurait point su se rendre un compte exact de la sensation qu'il éprouva. Ses membres ne reçurent aucun choc appréciable, et pourtant, après cette chute, il se trouva sur la pointe aiguë d'un rocher entouré de tous côtés par le vide.

L'intrépide Mac-Foote était toujours auprès de lui, pâle, mais gardant assez bien son équilibre. Leur situation était assurément effrayante. Le moindre faux mouvement pouvait les lancer dans un abîme sans fond.

– Ne craignez rien, mon estimable collègue, dit le juge, qui tremblait de tous ses membres. Tout cela n'est qu'illusion et fantasmagorie. Nous n'avons point changé de place et nos pieds sont toujours sur le même plancher solide… Mais tout cela est si parfaitement imité !

Le sous-intendant de la police haussa les épaules : il était à bout de patience. La voix de la voûte mugit quelques paroles emphatiques. Les murailles craquèrent et l'on dut passer à d'autres exercices.

Ces momeries sont bien vieilles, presque aussi vieilles que le Monde. Depuis les prêtres égyptiens, elles ont effrayé les imaginations faibles et subjugué l'ignorance durant quarante siècles. La Pythie leur empruntait une bonne part de son prestige sous les voûtes païennes de Delphes. Elles aidaient merveilleusement à la prospérité de tous les établissements d'oracles, et nous les retrouvons, au Bas-Empire, jusque dans le palais des Césars dégénérés. Plus tard elles mirent un peu de drame dans les monotones ténèbres des sociétés secrètes, qui tinrent toujours le poignard d'une main quelque peu tremblante. Puis, de loges en ventes, ce fut une complète dégringolade. Elles tombèrent des grands souterrains de l'Allemagne féodale dans quelques caves de boutiquiers, où des bonnes gens s'en amusent encore, quand ils sont las de se disputer de la *consommation* au piquet.

Il y a loin de la copie puérile et bourgeoise au redoutable original, loin de ces spectres en carton aux mortelles épreuves de l'antre de Trophonius et des cavernes de Memphis. Les prêtres de Thèbes la Superbe et les magiciens qui menaient les grands mystères aux temps des Pharaons verraient de mauvais œil sans doute ces pauvres parodies, et leur baguette infernale ferait surgir peut-être de véritables monstres qui dévoreraient tout le personnel de la représentation, initiés et machinistes.

On ne fit grâce au sous-intendant de police ni de l'épreuve de l'eau, ni de l'épreuve du feu. Les murailles craquèrent encore trois ou quatre fois ; la voix de la voûte prononça une

couple d'absurdes sentences, – puis une main mystérieuse saisit Daws dans l'ombre et l'entraîna rapidement.

– Ouf ! fit le pauvre Mac-Foote.

Après ces épreuves formidables, ces flammes, ces monstres, ces poignards, le moins qu'on pouvait attendre, c'était une réunion de moines espagnols, de francs-juges allemands, de bravi vénitiens ou de traîtres du mélodrame français.

Daws monta trois ou quatre marches ; une porte s'ouvrit, et il se trouva dans une chambre confortablement meublée, où quelques douzaines de braves gens prenaient paisiblement le thé.

Il n'y avait rien de menaçant dans cette tranquille assemblée, à l'exception d'un portrait représentant un grand Écossais à jambes nues, qui tenait d'une main une momie égyptienne, de l'autre un gigantesque coutelas. Ce portrait était celui de feu Dugald-Campbell, en son vivant marchand de gilets de coton, inventeur de la franc-maçonnerie orangiste et fondateur de la loge supérieure de Galway.

Josuah Daws eut une entrée solennelle. Tous les membres se levèrent à la fois. Il y eut d'énormes saluts échangés et un nombre considérable de textes bibliques cités à tort ou à propos. Pour la forme, le président de l'assemblée, qui était un médecin roux du nom de Fitz-Roy, avertit l'étranger que la divulgation des secrets de la compagnie était punie de mort. Daws se le tint pour dit, et l'assemblée garda son sérieux. Il y avait là une grande partie des personnages que nous avons vus dans le parloir réservé de Saunder Flipp, à l'auberge du *Roi Malcolm ;* mais ici tous ces braves gentlemen étaient à peu près à jeun et gardaient une contenance en rapport avec la gravité de leur délibération.

C'étaient là les chefs du grand parti orangiste.

Nous mentionnerons d'abord le lieutenant colonel Brazer, soldat de fortune, brave comme son épée et stupide comme son cheval ; le gros procureur O'Kir avec sa Bible sous le bras ;

le bailli Payne et le sous-bailli Munro, deux personnages qui étaient l'un à l'autre dans les proportions du geôlier Allan et du porte-clefs Nicholas ; – l'intendant Crackenwell, dont le regard froid et sceptique semblait railler l'importance bouffie de ses collègues ; – deux ecclésiastiques, John Box, doyen de Saint-Pierre, et le vicaire Peter Proot : ces deux révérends étaient de douces gens un peu égoïstes, un peu avares et très orgueilleux, qui jouissaient d'une grande estime dans le monde protestant de Galway. Il y avait le bon avocat Tom Picklock, l'architecte Shaker, le chirurgien Algernon Knife, le banquier Bullion et l'alderman Frown. Et bien d'autres, des marchands, des agents de propriétaires absents, des hommes d'affaires, des professeurs et des oisifs. Tous ces membres du club orangiste de Galway, ou plutôt de la *loge supérieure,* comme ils aimaient à l'appeler, avaient des physionomies bonnes à décrire ; malheureusement ils étaient trop, et nous reculerons devant l'embarras de choisir.

Après le premier feu des saluts, le révérend John Box se fit présenter à Josuah Daws.

– Je pense qu'il serait urgent, dit-il en se tournant vers l'assemblée, de demander tout d'abord au gentleman comment il entend la question du baptême, controversée entre le révérend Peter Proot et moi.

Peter Proot s'élança hors des rangs, comme un coursier qui sent l'odeur de la poudre. De même que son rival, il avait sous le bras une énorme Bible, dont la tranche portait les marques d'un long et fréquent usage.

– Demandez ! demandez, monsieur Box dit-il. Aujourd'hui comme toujours je suis prêt à soutenir ma thèse !

Il ouvrit sa grande Bible et en fit voler les pages, à l'aide de son pouce, passé sur sa langue préalablement, avec une effrayante prestesse. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vif, brun et taillé en soldat. Le doyen de Saint-Pierre, plus âgé de dix ans à peu près, avait une figure quasi vénérable. Son pouce, non moins habile que celui du vicaire,

toucha sa langue, et tourna les feuillets de sa Bible avec une égale rapidité. Ces deux révérends étaient là-dessus d'une force incontestable. Déjà ils se mesuraient avec des yeux d'athlètes qui vont entamer un acharné combat, lorsque la grosse voix de Braser réclama énergiquement bataille ajournée.

Les deux révérends fermèrent leurs Bibles, et regagnèrent leurs places d'un air désappointé.

– Messieurs, dit le colonel, j'ai usé de mon droit d'ancien membre de la loge supérieure, et je vous ai fait convoquer pour avoir votre avis sur une question de haute importance.

– Pas plus importante que le baptême peut-être ! grommela John Box.

– Écoutez ! écoutez !

– Percy Mortimer, reprit Braser, nous a laissés aujourd'hui dans un cruel embarras !

– Le misérable modéré ! dit le bailli Payne.

– Le traître !

– Le nécessitaire !

– Écoutez ! écoutez !

– Il mérite bien une punition, n'est-ce pas ? poursuivit le colonel en adoucissant sa grosse voix jusqu'à la rendre insinuante.

– Oh ! certes ! une punition grave ! répondit-on de toutes parts.

– Eh bien ! messieurs, reprit le lieutenant-colonel qui renfla sa voix, le châtiment est tout trouvé. Je viens de recevoir la nouvelle d'un engagement entre les dragons et les ribbonmen. Le major a pris la fuite devant l'ennemi : nous pouvons le perdre.

La loge supérieure se frotta les mains à l'unanimité.

– Il a fui, répéta Brazer, fui comme un lâche coquin qu'il

est, et, vis-à-vis de tout autre, je n'hésiterais pas à appliquer de mon chef la loi militaire. Mais il a su capter de hautes protections ; il me faut votre aide morale, messieurs et honorables collègues.

Le club promit son aide morale.

– Maintenant, dit John Box, je présume que le révérend Peter Proot et moi nous pourrons…

– Quelle est la peine de l'officier qui a fui devant l'ennemi ? demanda le médecin Fitz-Roy.

– La mort, répliqua Brazer.

– Mais s'il ne revient pas ?

– Au bout de quarante-huit heures il sera considéré comme ayant déserté. La désertion met hors la loi. Tout fidèle sujet de sa très gracieuse Majesté aura le droit de le tuer comme un chien.

Il y eut dans la loge un murmure content.

– Voilà qui est très bien ! dit le procureur O'Kir ; puissent ainsi tous les ennemis de la foi pure tomber dans le piège !

– J'ai toujours pensé, reprit Mac-Foote, qui n'était pas fâché de se poser en membre influent vis-à-vis de Josuah Daws, j'ai toujours pensé que ce diable d'homme s'entendait parfaitement avec les ribbonmen. Ses blessures, voyez-vous, me paraissent un jeu jouées. On ne le tuait jamais, en définitive !

– Je souhaite que Dieu lui pardonne, nasilla le vicaire Peter Proot, mais les hommes ne lui doivent point de pitié !

Brazer écoutait cela d'un air singulièrement satisfait. Il était jaloux de Mortimer, et, s'il est une passion implacable, c'est la jalousie de la vieillesse vaincue.

– Bien ! bien ! bien ! dit-il par trois fois, je me charge désormais de tout, et j'ose vous promettre que justice sera faite.

– À présent, murmura John Box, il faudrait, je pense, tirer au clair la question du baptême, et savoir…

– Plus tard ! plus tard ! s'écria-t-on.

– Mon opinion est qu'il faut profiter de notre réunion, dit le président Fitz-Roy, pour aviser au moyen de réparer notre échec d'aujourd'hui. James Sullivan, messieurs, en définitive, est-il bien le candidat qu'il nous faut ?

– Non, non, non ! répondit l'assemblée en chœur.

Sur ce point, il n'y eut qu'un avis.

Le comté de Galway demandait à être représenté d'une façon glorieuse, et chacun s'accordait à convenir que Sullivan était au plus une médiocrité. Mais qui mettre à sa place ? Ici vingt opinions surgirent.

Le bon avocat Picklock insinua qu'un membre du barreau offrirait naturellement plus de garanties du côté de l'éloquence.

Le procureur O'Kir déclara que la connaissance des affaires était le principal mérite d'un député.

Le docteur Fitz-Roy donna à entendre que l'exercice de la profession médicale impliquait une profonde science du cœur humain. Et quoi de plus nécessaire à un législateur que la connaissance des hommes ?

Knife, le chirurgien, qui n'était pas à cela près d'un calembour, prétendit que sa spécialité lui permettrait à tout le moins de tailler dans le vif et de trancher les questions nettement : ce qui fut trouvé médiocre.

L'architecte, le professeur, le bailli, le banquier, les marchands et tous ceux qui pouvaient prétendre à quelque influence suivirent rondement cet exemple et se mirent en avant. Quand on compta les suffrages, chacun de ces gentlemen eut sa voix ; quelques-uns allèrent jusqu'à deux voix ; l'alderman Frown eut trois voix, à cause de sa charge. C'était là une position brûlante ; la loge supérieure bavardait

sur un volcan. Il fallait en effet s'expliquer, et toutes ces prétentions personnelles, se heurtant de front, devaient amener une rude mêlée.

La fougueuse opposition des deux révérends écarta tout d'abord le banquier Bullion, parce qu'il était soupçonné de puséisme.

Le banquier Bullion mit son veto à l'élection du procureur O'Kir, parce que cet homme de loi était notoirement anabaptiste.

Algernon Knife, le chirurgien, était dissident, l'avocat faisait partie des non-conformistes, le sous-bailli Munro était quelque peu presbytérien, le bailli Payne frayait avec des quakers.

Puis venaient de ces sectes sans nom que l'absence d'unité multiplie et qui arrivent de plain-pied au grotesque. Le père du professeur Hull avait été durant soixante ans un membre fidèle de l'Église établie, puis, un beau jour, il avait lu sa Bible de travers. De ce moment, il accomplit son petit schisme ; son fils, le professeur Hull, était hulliste.

Il y avait des brownistes, ainsi nommés de Brown, meunier du comté de Clare, qui fonda, vers le commencement de notre siècle, cette secte importante. Il y avait les berristes, partisans du bachelier Berry, qui se faisait fort de rebâtir les doctrines d'Arius.

Chacun avait sa petite croyance, sa secte close, qui ne ressemblait point à la secte de son voisin, et où il était chez lui comme derrière son mur. Dans cette assemblée qui, au premier abord, avait une physionomie tout anglicane, on n'eût trouvé réellement que deux anglicans purs, qui étaient grassement payés pour cela : John Box, doyen de Saint-Pierre, et le vicaire Peter Proot.

Encore les deux révérends étaient-ils en grave dissidence sur plus d'un point important ; John Box voulait, entre autres choses, que le baptême fût donné exclusivement à l'aide d'eau

de puits ou de fontaine, et Peter Proot soutenait que l'eau de mer était le liquide le plus propre à conférer ce sacrement.

Un jour on avait cru à la possibilité de la paix entre les deux dignes clergymen. Box faisait une concession. Il proposait de se réunir à l'avis de Peter Proot si ce dernier voulait faire distiller son eau de mer. Mais le vicaire avait pour lui des textes accablants, il dut être inflexible.

Pendant une demi-heure, l'assemblée orangiste fut livrée à la confusion des langues. Tout le monde parlait à la fois et parlait pour soi : personne ne voulait écouter ni entendre. Enfin tous les membres de la loge supérieure s'étant exclus mutuellement et fraternellement, la paix fut faite.

Méthodistes, anabaptistes, presbytériens, dissidents, non-conformistes, puséistes, quakers, brownistes, berristes et hullistes décidèrent qu'ils n'étaient bons à rien et réunirent de nouveau leurs voix sur James Sullivan. Mais avec cette restriction que Sullivan devrait s'engager par acte authentique à voter dans le sens des opinions de la loge supérieure. Or Dieu sait si c'était là une œuvre facile ! Si absurde que soit une opinion, il est possible de s'y conformer ; mais la loge supérieure avait autant d'opinions absurdes que de membres.

– Il faut le faire signer, dit le procureur O'Kir, signer bel et bien !

– Et corroborer sa signature, ajouta le révérend John Box, par un bon serment sur la Bible !

– On ne doit pas abuser des serments ! fit observer le révérend Peter Proot.

Ceci était un des mille *casus belli* qui tombaient entre les deux clergymen chaque journée.

Mais la voix générale se mit au-devant de leur courroux.

– Il signera, criait-on ; il signera et il jurera ! et il déposera une bonne somme qui sera, sa caution !

On battit des mains à cette dernière idée.

– Il promettra, dit le bailli Payne, de provoquer la mise en accusation de Robert Peel, dès la prochaine session.

– C'est peut-être bien fort, objecta Crackenwell, qui n'avait point parlé jusque-là.

– C'est à peine assez fort ! riposta aigrement l'avocat Picklock. Robert Peel a parlé dernièrement du barreau dans des termes que je ne veux pas qualifier… c'est un abominable traître !

– C'est l'ennemi mortel de la suprématie protestante, dit John Box d'une voix creuse. Il est vendu à Satan !

– Que n'a-t-il pas fait dans cette année maudite, reprit le hulliste Hull. Il a soufflé à la Chambre des lords cet arrêt infernal qui a remis O'Connell en liberté !

– Il a proposé le bill de Maynooth ! gronda le révérend Proot.

– Il a proposé le bill des collèges ! appuya le révérend Box.

– Il nous a renvoyé Mortimer avec le grade de major !

– Pour nous humilier et se moquer de nous !

– Il s'est fait l'allié des whigs !

– L'allié des whigs et des papistes !

– Wellington et lui partagent avec O'Connell la rente du Repeal !

Il y eut un tonnerre de bravos à ces dernières paroles.

Puis le révérend Box poursuivit :

– Sullivan signera l'engagement d'exiger le rétablissement des dîmes ecclésiastiques.

– Et le rappel de l'émancipation catholique, ajouta Peter Proot.

– Ceci est la moindre chose, opina l'assemblée tout d'une voix.

– Au cas où Mortimer parerait la botte que nous allons lui

porter, dit Brazer, Sullivan devra s'engager à le faire destituer ignominieusement.

– Et de le dénoncer au gouvernement de la Reine !

– Et de le faire pendre !

On en arrivait là toujours.

L'assemblée, de plus en plus échauffée, trouvait sans cesse des clauses nouvelles à joindre au cahier des charges du malheureux candidat James Sullivan. Elle demandait la tête d'O'Connell, la tête des principaux partisans du Repeal ; la tête de Percy Mortimer, la tête des ministres de la Reine et une quantité d'autres têtes. Tout cela en buvant du thé que versaient de vieilles servantes à la mine discrète et respectable. Ils parlaient de sang et de gibet tout bonnement et à petites gorgées ; ils enterraient les personnages les plus illustres du royaume avec la même innocence qu'ils eussent mise à faire leur partie quotidienne de whist ou de *backgammon*.

La chambre où ils se trouvaient était à quelques pieds au-dessous du sol de la rue ; les fenêtres en étaient fermées hermétiquement, et des lampes y brûlaient pour suppléer à la lumière du jour.

Il y avait dans le choix de ce local une affectation de mystère qui cadrait parfaitement avec les momeries de la salle des épreuves. Mais tout Galway savait que les orangistes s'assemblaient en ce lieu ; leur secret était, dans toute la rigueur du terme, le secret de la comédie.

Or, Galway, ce jour-là, était ivre et en train de s'amuser. Au moment où la réunion orangiste arrivait à son plus haut point d'intérêt ; au moment où l'on tuait O'Connell, Robert Peel et bien d'autres, de rudes coups retentirent contre les volets qui fermaient les fenêtres. Un silence profond se fit dans la salle.

Josuah Daws, que cette farce avait d'abord diverti, se prit à regretter sa curiosité. Il regarda autour de lui et vit tous ces

honnêtes visages de bourgeois devenir affreusement pâles. Mac-Foote tremblait tant qu'il pouvait, les deux révérends étaient jaunes de frayeur.

Les autres s'interrogeaient de l'œil, guettant une parole rassurante, et n'obtenant qu'un silence épouvanté.

Les coups redoublaient au dehors ; à leur fracas se mêlaient de confuses clameurs.

Il y avait évidemment une foule rassemblée devant la maison.

– Si nous nous en allions ? dit le juge Mac-Foote.

– Il n'y a qu'une issue, répondit le bailli Payne.

Toutes les têtes se courbèrent. Les volets de bois craquaient. On pouvait suivre aisément les progrès de leur destruction, et le moment approchait où ils allaient tomber, brisés, au dedans de la salle souterraine.

Le colonel Brazer se leva et remit sur la table sa tasse de thé commencée.

– C'est un siège ! murmura-t-il, un siège en règle. Avons-nous des armes ici ?

– Nous avons les poignards des épreuves, répliqua Munro d'un ton plaintif, nous avons des piques égyptiennes et des épées de bois.

Un long gémissement suivit cette réponse. Josuah Daws commença à trembler pour sa vie.

– Il faut au moins faire bonne contenance, reprit le vieux soldat ; ces coquins de papistes auront autant de peur que vous, et il ne s'agit souvent que de montrer des armes pour n'avoir pas besoin d'en faire usage. À défaut de pistolets et de fusils, messieurs, je vous invite à faire comme moi et à prendre ce que nous trouverons.

Personne n'eut le cœur de répondre. Brazer saisit une lampe et se fit suivre par les deux vieilles servantes, plus

mortes que vives. Il se rendit dans la salle des épreuves. La lumière de la lampe éclaira un pêle-mêle de cordages et de poulies, de vieux tableaux, des miroirs et un amas poudreux de décorations théâtrales. C'était l'attirail complet servant à produire ces illusions d'optique qui procuraient de si profondes émotions au pauvre juge Mac-Foote. Brazer prit sans choisir des coutelas de fer-blanc, des piques dorées et des épées de bois, puis il revint dans la salle des séances. Les malheureux orangistes étaient aux abois, les volets ne tenaient plus, et à travers les ais à demi brisés on entendait les sauvages clameurs de la foule.

Et la foule criait :

– À mort ! à mort !

Mes deux révérends avaient ouvert leur Bible et récitaient des textes au hasard.

Parmi les autres membres de l'assemblée, les uns se tordaient les mains en criant au secours, les autres s'étaient jetés à genoux et donnaient leurs âmes à Dieu.

Brazer leur fit un petit discours militaire et parvint à les relever un peu. Il distribua tant bien que mal ses armes de parade, et réussit à ranger ses soldats en ligne au-devant des fenêtres. Ils n'étaient pas absolument disposés à vendre chèrement leur vie, mais ils avaient désormais une velléité de faire bonne contenance, afin d'essayer au moins d'effrayer l'ennemi.

Le juge Mac-Foote tremblait au premier rang. Il avait une grande pique égyptienne dont le bois peint était tout couvert d'hiéroglyphes. O'Kir brandissait un poignard de fer-blanc épouvantable à regarder ; Munro, Payne, le professeur hulliste, le médecin et le banquier avaient de grandes et belles épées de bois étamé.

Tout cela présentait un aspect singulièrement belliqueux.

– Éteignez les lampes ! dit Brazer.

Les vieilles femmes soufflèrent les lumières et s'enfuirent en hurlant.

L'instant fatal approchait. Les volets, mis en pièces, tombèrent à l'intérieur avec fracas. Tous les membres de la loge supérieure de Galway fermèrent à la fois les yeux et attendirent la mort. La foule vociférait d'affreuses menaces, mais personne n'entrait dans la salle basse. Les malheureux orangistes, qui n'osaient point ouvrir les yeux, s'étonnaient de cet instant de répit ; ils n'entendaient point le son des souliers de bois sur le plancher de la salle, et nul assiégeant n'avait encore fait irruption dans le lieu sacré de leurs assemblées.

Mais en ce moment un bruit inexplicable se fit, et les orangistes sentirent à leurs pieds une subite fraîcheur.

Les plus hardis ouvrirent les yeux. Ils virent devant les soupiraux des figures grimaçantes qui se démenaient en clamant. La sensation de froid gagnait, gagnait et montait le long de leurs jambes. Le bruit inexplicable continuait de se faire entendre et les pauvres orangistes, se croyant le jouet d'une illusion, voyaient comme une brillante cascade écumer et se précipiter par leurs fenêtres forcée.

– Ils veulent nous noyer ! s'écria Brazer.

Un immense éclat de rire répondit du dehors à cette exclamation, et la cascade redoubla de vigueur.

En même temps des jets de pompe, raides et admirablement dirigés, pénétrèrent dans la salle souterraine. Avant que les orangistes eussent pu se reconnaître, ils eurent de l'eau jusqu'à l'estomac.

Alors ce fut une déroute plaintive ; les malheureux s'élancèrent tous à la fois vers la porte de la salle des épreuves que Brazer avait eu la précaution de barricader, pour se mettre à l'abri au moins de ce côté.

Au dehors, la foule riait, se pâmait et poussait d'impitoyables huées.

Une chaîne qui rejoignait le puits voisin alimentait la cascade sans cesse. Les pompes, servies par le roi Lew et ses redoutables matelots, jouaient sans relâche, et dans la salle l'eau montait, montait toujours. Les plus petits perdaient plante ; le juge Mac-Foote se mit à nager ; les deux révérends barbotaient à l'envi, sans plus se soucier de disputer sur l'eau de mer et l'eau de puits.

C'était la plus belle et la plus complète épreuve qui eût jamais eu lieu pour les initiés de la loge supérieure. Quand la porte s'ouvrit enfin, il n'y avait pas un adepte qui ne fût à la nage.

L'eau s'écoula par cette large voie, la foule des malheureux orangistes s'échappa de même, pataugeant, se poussant et blasphémant comme si elle n'eût point été composée de saints devant le Seigneur. Il y avait dans le cœur de tous une sourde colère. Brazer écumait et grinçait des dents.

Tandis qu'il rentrait dans sa maison, poursuivi toujours par les huées de la foule, il se disait :

– Que Dieu me damne ! ce misérable Percy paiera pour tout cela !

XI – LE CORRIB

Nous revenons dans le bog de Clare-Galway, au moment où l'arrivée de l'Héritière troubla inopinément la vengeance des Molly-Maguires.

Ceux-ci ne prenaient plus désormais la peine de se cacher ; ils étaient rassemblés en foule, hommes, femmes et enfants sur le bord fangeux du Doon, qui leur présentait en cet endroit un obstacle infranchissable. Les dragons continuaient à se débattre dans la vase ; les uns parvenaient à se reprendre aux débris de la chaussée, les autres mouraient. La plupart des chevaux avaient déjà, disparu.

Personne, parmi les ribbonmen, n'avait reconnu Ellen Mac-Diarmid.

Jermyn lui-même, en abaissant son arme, ne soupçonnait point que la mante rouge recouvrît sa noble cousine. Mais au moment où son fusil partait, un souffle de vent où la rapidité croissante du galop des poneys souleva le capuchon de l'Héritière. Jermyn aperçut son visage, et la vit en même temps chanceler. Il sentit la mort entrer dans son cœur, car il pensa l'avoir blessée.

Et tandis que les Molly-Maguires poussaient des cris de sauvage triomphe, il laissa échapper son arme et tomba comme foudroyé.

Son coup avait porté, mais ce n'était pas Ellen qui avait été frappée.

Au moment où Jermyn avait tiré, les deux fugitifs se présentaient de profil et galopaient serrés l'un contre l'autre. Le major restait seulement un peu en arrière. La balle du mousquet de Jermyn l'atteignit à celui de ses bras qui était blessé déjà ; la douleur en fut plus vive, et il chancela sur son cheval.

Ellen, qui le vit pâlir, se pencha et le soutint de sa main

étendue ; elle sentit la taille du major qui s'affaissait ; elle vit ses yeux se fermer.

Ils étaient à l'endroit le plus découvert du bog, et la moindre halte les eût mis aux mains des Molly-Maguires en fureur. Depuis quelques secondes, en effet, leur course avait hésité, parce que Mortimer voulait revenir vers ses soldats en péril.

Il suivait Ellen, mais avec répugnance, et son dessein formel était de regagner la chaussée de planches, dès qu'il l'aurait mise hors de la portée des balles.

Mais cette nouvelle blessure qui venait le frapper, convalescent à peine et affaibli par tant d'autres blessures plus anciennes, l'avait abattu complètement et tout de suite. Ses yeux se voilèrent : il ne vit plus rien.

Le cœur de l'Héritière se serra, mais elle ne s'arrêta point, parce que les Molly-Maguires rechargeaient leurs armes et que le major restait à portée de mousquet du cours du Doon.

Au contraire, elle pressa la course des deux chevaux avec une ardeur croissante et mit ses deux bras à soutenir le major, se confiant, pour la direction à suivre, sur l'instinct fidèle des deux poneys.

Ceux-ci, prenant un élan nouveau, bondirent, effleurant à peine de leurs sabots légers le gazon spongieux du bog ; ils allaient comme le veut, toujours côte à côte, et mesurant avec une précision admirable la vitesse égale de leur course.

Ceux des dragons qui étaient parvenus à s'accrocher aux assises de la chaussée regardaient cette fuite avec un désespoir mêlé de rancune.

Ils étaient restés au fond du précipice : l'un d'entre eux se sauvait sans s'occuper de leur misère ! Celui-là était le chef, et il avait pour devoir rigoureux de rester au milieu du péril. Et il fuyait ! Et sa fuite se dirigeait, non point du côté de Tuam, où restaient en garnison leurs camarades qui eussent pu apporter du secours, non point du côté de Galway, où l'on aurait pu

trouver de l'aide, mais vers les lacs ! Il fuyait, en un mot, pour fuir, et non pour aller chercher un remède à la terrible agonie de ses soldats !

Le cornette Dixon s'est sauvé, disaient les malheureux, mais c'est un brave cœur ! il est allé du côté de Tuam, et si un secours nous vient, c'est à lui que nous le devrons.

– Courage, monsieur Brown, disaient les autres, encore un effort et vous sortirez de ce trou maudit ! Ah ! nous sommes heureux de vous voir hors de peine, vous, et nous savons bien que si votre cheval peut vous porter jusqu'à Galway, nous aurons de l'aide avant ce soir.

L'enseigne Brown avait tenu la tête de la cavalcade depuis le commencement du voyage, et il était le plus avancé de toute la troupe. Son cheval, qui était excellent et moins lourd que ceux des simples soldats, ne s'était abattu qu'après de nombreux efforts et touchait presque l'endroit où avait cessé l'œuvre des ribbonmen.

Une distance de quelques pieds le séparait seulement de la chaussée de planches qui restait intacte. Cette distance avait été franchie peu à peu avec des efforts incroyables. Au moment où les Molly-Maguires, tournant le dos à cette partie de la chaussée, s'occupaient exclusivement de la fuite du major, l'enseigne Brown parvint à s'accrocher des deux mains au terrain solide. Il grimpa sur les planches sans abandonner la bride de son cheval, et, s'attelant ensuite à cette bride, il aida sa monture à le suivre.

– Oh ! monsieur Brown, dirent les malheureux dragons, que Dieu vous protège et souvenez-vous de nous !

Brown était déjà en selle ; il piqua son cheval, qui secoua ses flancs chargés de boue et partit au galop.

Les dragons ne lui envoyèrent que des bénédictions, car ils espéraient en lui.

Quant au major, c'est à peine si les Molly-Maguires eux-mêmes étaient animés contre lui de sentiments plus hostiles.

Et Dieu sait pourtant que les Molly-Maguires avaient la rage au cœur, et qu'ils auraient donné tout le reste de leur vengeance pour cette proie qui leur échappait !

Les poneys cependant avaient couru vaillamment. On n'apercevait plus les deux fugitifs que comme un point rouge dans la direction du Corrib : ils disparurent tout à fait derrière les arbres qui s'étendent comme un cordon vert entre le bog et le lac.

Ellen s'arrêta ; sans descendre de cheval, elle déchira la manche de l'uniforme du major, et serra son mouchoir de toile sur la plaie. Le sang de Percy coulait abondamment.

Mais les Molly-Maguires avaient pu voir l'endroit où les deux fugitifs avaient quitté le marais. Plusieurs d'entre eux avaient déjà quitté le gros de la foule, et l'Héritière s'attendait à être poursuivie. Il n'était pas encore temps de s'arrêter.

Les poneys, dont les flancs fumaient, reprirent leur course parallèle. Mortimer poussa un gémissement faible en se sentant secouer de nouveau ; mais son regard était comme mort ; et dès lors il ne se rendait point compte de ce qui se passait autour de lui.

L'Héritière ne s'arrêta qu'au bord du lac ; elle rendit la liberté à ses petits chevaux, qui se couchèrent, haletants, dans l'herbe fraîche. Mortimer ne pouvait point se soutenir sur ses jambes ; si Ellen eût lâché prise un seul instant, il serait tombé à la renverse ; mais avec l'aide de la jeune fille, il restait debout.

Il y avait une barque attachée dans les roseaux, la même barque qui avait servi naguère à Ellen pour traverser le Corrib : car c'était la deuxième fois que l'Héritière faisait aujourd'hui cette longue route. Elle parvint à coucher Mortimer au fond de la barque, et saisit les avirons.

Le bateau se prit à fendre l'eau rapidement. Ellen savait manier la rame depuis son enfance, et souvent elle avait lutté de vitesse, en se jouant, avec les pêcheurs du Corrib.

Tant que la barque resta en vue sur la surface unie du lac, la jeune fille n'eut garde de ralentir son mouvement ; son beau visage, animé par la fatigue, se couvrait d'une rougeur épaisse, et son front se mouillait de sueur, mais elle ramait toujours, et son ardeur semblait renaître sans cesse à la vue de Mortimer, qui s'étendait, immobile et pâle, sur les planches du bateau.

Enfin la barque entra dans le petit archipel d'îlots verdoyants qui se groupent au centre du lac. Il y eut bientôt une île, puis deux, puis trois, entre Ellen et le rivage qu'elle venait de quitter. À supposer que les Molly-Maguires eussent atteint le rivage du Corrib et que leur regard hostile épiât la barque, ils devaient la perdre de vue bientôt au milieu de ce dédale où elle était engagée.

Les efforts d'Ellen sa ralentirent. Elle était à une cinquantaine de brasses de la plus grande des îles du Corrib qui porte, à demi cachées derrière un exubérant rideau de verdure, les ruines de l'abbaye de Ballilough.

Ces ruines sont vertes comme les beaux arbres qui les entourent. La mousse et le lierre ont fait un vêtement épais à ces gothiques arceaux. De vieux troncs de chèvrefeuille jettent chaque année leurs tiges frêles d'une ogive à l'autre et pendent en guirlandes, remplaçant la voûte tombée. C'est comme un immense berceau. On ne voit plus les broderies de pierres et ces délicates sculptures que l'art du quatorzième siècle jetait à profusion le long des murailles saintes. Tout a disparu sous le vert tapis, qui est vieux comme les ruines elles-mêmes et que les siècles ont tissé lentement.

L'île entière est comme la vieille abbaye : le sol y disparaît partout sous le luxe d'une végétation opulente. Elle ressemble à un bouquet de verdure, disposé avec art, et gracieusement arrondi, qui surgirait sur l'eau bleue du Corrib.

Tout autour de ses bords, des aulnes et de grands saules s'élancent pour retomber en arcades et baigner leurs basses branches dans le lac. Entre l'endroit où elles plongent et la terre, il y a comme une voûte continue, tantôt large, tantôt

étroite, mais capable, la plupart du temps, de tenir une barque à l'abri.

Ce fut à cette île qu'Ellen aborda. Elle écarta les branches des saules, et son bateau se glissa derrière les longs rameaux, qui se refermèrent sur lui. Du dehors, il était désormais impossible de l'apercevoir.

Ellen jeta les rames et se mit à genoux auprès de Mortimer. Jusqu'à cette heure, elle avait conservé la force infatigable que les riches natures gardent dans le danger ; mais le danger faisait trêve ; Ellen sentit un vent de faiblesse souffler sur son âme et l'amollir.

Elle était seule en face de Mortimer, non évanoui, mais plongé dans cet engourdissement qui suit certaines blessures. Elle n'avait de secours à espérer de personne ; tout ce qui l'entourait lui était ennemi. Il fallait panser Mortimer, il fallait le sauver.

Ellen n'avait point pour cela les connaissances nécessaires ; parfois, après les fêtes batailleuses du Connaught, quelqu'un des Mac-Diarmid rentrait à la ferme avec une fêlure au crâne, avec un bras meurtri ou la poitrine déchirée. Ellen avait coutume de panser toute seule ces blessures. Mais il s'agissait ici d'un coup de feu : quel chemin avait suivi la balle ? était-elle sortie, ou se logeait-elle dans les chairs du major ? Ellen osait à peine toucher son bras malade, et ses doigts hésitaient à dénouer le mouchoir appliqué sur la blessure.

Pour cette œuvre dont dépendait le salut du major, il fallait plus de courage à la noble fille que pour braver les balles des Molly-Maguires. Un instant, elle demeura sans force agenouillée auprès du blessé ; elle contemplait son visage livide, et comptait machinalement les pulsations presque imperceptibles de sa veine.

Les yeux du major étaient fermés ; ses traits, décolorés et comme privés de vie, gardaient, une sorte de sérénité.

Ellen perdait tout ce qui lui restait de courage. Elle ne

pleurait point : elle souffrait trop pour avoir des larmes.

Quelques minutes se passèrent, durant lesquelles son inaction forcée mit le comble à son désespoir. En même temps une idée cruelle et qui n'avait point trait au danger immédiat du major vint à traverser son esprit. Elle savait ce qu'avait d'inflexible et de rigide la discipline militaire des Saxons ; elle savait en outre combien de haines jalouses et envenimées s'ameutaient autour de l'homme fort qui prétend mettre la justice entre les rancunes aveugles des partis.

Elle se souvenait de l'énergique vouloir de Mortimer, dont le premier mouvement avait été de retourner vers la chaussée de planches lorsqu'il était sorti du Doon.

Là était sans doute son devoir, et l'Héritière, au lieu de cela, l'avait entraîné, laissant derrière lui ses soldats à l'agonie. Certes, il ne lui avait point été possible d'en agir autrement ; mais pour les malheureux qui se mouraient au milieu des bogs, cette fuite involontaire du major devait se présenter sous un autre aspect.

Le vaillant cœur de l'Héritière ne pouvait rester longtemps engourdi. Elle se retrouva tout à coup dans sa vigueur accoutumée, et le besoin d'agir la réveilla.

Elle se pencha au-dessus du blessé ; ses mains délicates dénouèrent le linge avec des précautions infinies.

Elle ne pâlit point à la vue du sang qui coulait abondamment de la blessure. Il y avait dans ses yeux le courageux amour d'une mère.

Elle lava la plaie avec l'eau du lac, puis elle retourna le bras pour chercher la balle. Une autre ouverture qu'elle n'avait point aperçue jusque-là lui dit que le plomb avait trouvé une issue.

Elle adressa un sourire au ciel, et sa muette prière alla remercier Dieu. La blessure était sans danger ; elle se sentait assez savante désormais pour la panser et pour la guérir.

Elle appuya le bras de Mortimer sur sa mante rouge pliée en forme de coussin, et toucha la plage d'un bond. Entre les troncs moussus des grands arbres, elle chercha ces herbes connues qui étanchent le sang, et dont la bienfaisante vertu n'est pas plus un secret pour les pauvres filles de la montagne que pour les doctes chirurgiens des villes.

Ce fut l'affaire de quelques minutes ; elle rentra dans le bateau les mains chargées de son butin précieux. La plaie de Mortimer fut de nouveau bandée, et, peu d'instants après, il sommeillait, couché sur l'étoffe épaisse de la mante.

Ellen était assise auprès de lui comme un bon ange qui sourit à l'âme protégée. Elle contemplait, avec bonheur son repos profond et l'apparence de vie qui revenait lentement à ses traits.

Le sommeil de Percy Mortimer, qui d'abord avait été tranquille, ne tarda pas à s'agiter. La fièvre vint mettre des taches enflammées aux pommettes de ses joues. On voyait qu'il souffrait sur sa couche trop dure, et son souffle, en s'échappant de sa poitrine, rendait un son plaintif.

L'Héritière avait songé d'abord à le ramener à Galway dans la soirée. Elle voulait passer les dernières heures du jour sous les ombrages impénétrables de l'île, et profiter des ténèbres pour gagner la rive du lac la plus voisine de la ville.

La distance à franchir à pied était si courte, que le blessé, reposé par quelques heures de sommeil, pourrait la franchir sans trop de fatigue. Et, une fois à Galway, aucun secours ne pouvait manquer au major. Tout danger serait évité.

Mais, en réfléchissant, des craintes nouvelles lui étaient venues. Galway, loin de se présenter à elle comme un asile, lui apparaissait tout plein de périls. Là étaient les ennemis les plus acharnés du major : le colonel Brazer, les autorités protestantes et le club orangiste.

Ellen n'osait plus confier Mortimer à ces hommes, qui voulaient sa perte et qui avaient un prétexte de le frapper.

Mais où le conduire ? la nuit allait arriver, humide et froide. Un instant, Ellen songea aux grottes de Muyr, mais les grottes étaient bien loin, et leurs bouches, que rien ne fermait, laissaient passer l'air glacé de la mer. Et puis il n'y avait dans les grottes ni couche pour s'étendre, ni draps pour se couvrir, et c'était un lit qu'il fallait au blessé.

Ellen cherchait et ne trouvait point. Toutes les pauvres demeures de la plaine et des montagnes tenaient leurs portes ouvertes aux hôtes envoyés de Dieu. Il suffisait de s'y présenter pour avoir une place à la table indigente et un coin sur la paille commune.

Mais ces portes hospitalières, ouvertes pour tous, devaient se fermer devant le major. Montagnards et habitants de la plaine le regardaient comme un ennemi mortel. Il ne fallait espérer pour lui, l'infatigable chasseur de Molly-Maguires, ni secours, ni pitié.

Car, bien que les gens des campagnes ne fussent pas tous affiliés aux sociétés secrètes, ils avaient pour la plupart les mêmes haines et les mêmes colères que les ribbonmen. Ils s'intéressaient à eux, ils faisaient cause commune avec eux dans le secret de leur cœur, et, si la nuit venue, ils ne prenaient pas le masque de toile, c'était par frayeur seulement, et non par répugnance.

Ellen cherchait. De quelque côté que se portassent ses regards, partout elle rencontrait des ennemis !

Tout à coup un bruit lointain vint troubler sa laborieuse rêverie.

C'était une fusillade intermittente qui s'entendait venant des bogs.

Ellen s'orienta et reconnut que le bruit avait lieu justement dans la direction de la chaussée de planches.

Il y avait là évidemment une lutte engagée. Ceux des dragons qui n'avaient point trouvé la mort dans le lit fangeux du ruisseau étaient parvenus sans doute à gagner la terre

ferme ; peut-être encore était-il arrivé du secours de Tuam ou de Galway ?

Ellen se prit à écouter, inquiète. La fusillade se poursuivait, laissant entre chaque coup des intervalles inégaux. On eût dit que la bataille se livrait sur une large étendue de terrain, ou que l'un des partis était en fuite et cherchait à tromper l'attaque.

En même temps d'autres bruits arrivèrent à l'oreille attentive de l'Héritière : c'était un son de rames, battant l'eau dans diverses directions.

Aucun brouillard n'était sur la surface unie du lac. Le regard pouvait s'étendre en tous sens. Ellen mit doucement sa tête entre deux branches ; elle vit plusieurs barques remplies de femmes qui couraient parallèlement et venaient de s'engager dans les canaux sinueux du petit archipel.

Les voix de ces femmes parvenaient maintenant jusqu'à elle. C'était un concert de clameurs bavardes et pressées ; elles parlaient toutes à la fois, gesticulant et tendant leurs bras vers le bog.

Elle ne pouvait point saisir le sens de leurs paroles.

Une de ces barques doubla cependant l'île voisine et vint passer si près d'Ellen que ses avirons agitèrent les branches baignées des saules. Sur cette barque était la femme de Patrick Mac-Duff avec d'autres commères de Knockderry.

– Allons, *ma bouchal !* disait-elle ; ils vont tous rester là-bas, si nous ne leur apportons pas des fusils !

– Oh ! les pauvres chéris ! une journée si bien commencée, et qui finit par le malheur !

– Ces coquins de dragons !

– Jésus ! que le diable ait leur âme !

– Allons, mes filles, allons, dit Molly Mac-Duff ; nous avertirons les Mac-Diarmid et ceux qui sont restés dans les fermes. S'il plaît à Dieu, tout n'est pas fini encore !

La barque disparut derrière un îlot, et les voix s'étouffèrent. Le major, à demi éveillé par ce bruit, se retourna sur sa couche, et poussa un gémissement.

Ellen retenait son souffle, mais elle souriait, parce qu'une idée de salut venait de traverser son esprit.

Elle s'assit sur une des planches de la barque, et attendit, impatiente. La fusillade continuait de l'autre côté de l'eau. Trois quarts d'heure environ se passèrent. Au bout de ce temps, un nouveau bruit de rames se fit entendre, qui venait dans la direction de Knockderry et des Mamturks.

Ellen glissa son regard entre les feuilles. Les barques revenaient. Il y avait des hommes maintenant avec les femmes :

Sur le premier bateau qui passa auprès des ruines de Ballilough, Ellen reconnut quatre des Mac-Diarmid, Mickey, Sam, Lorry et Dan. Elle savait que Jermyn était dans le bog. Owen et sa femme ne restaient guère à la ferme du Mamturk durant le jour.

Le visage de l'Héritière s'éclaira. Ce que les paroles de Molly Mac-Duff lui avaient fait espérer se réalisait de point en point : il ne restait plus personne à la ferme du Mamturk.

Morris peut-être, mais Ellen connaissait le cœur chevaleresque du second des Mac-Diarmid ; elle n'avait pas peur de Morris.

Elle laissa passer l'une après l'autre toutes les barques qui se dirigeaient vers Clare-Galway. Quand la dernière eut disparu derrière les îles voisines, elle attendit quelques minutes encore, puis elle écarta les branches des saules et mit son bateau dans le canal. Ses avirons battirent l'eau sans bruit. Elle dirigea sa route au milieu des îlots, de manière à s'approcher le plus possible ; de la base des Mamturks sans sortir du petit archipel.

Quand elle quitta, enfin l'abri que lui offraient les îles, ce fut après avoir promené son regard sur toute la surface du lac,

où pas un objet suspect ne se montrait désormais. Elle fit dès lors force de rames, et sa barque glissa rapidement sur l'eau tranquille. Au bout de peu d'instants, elle avait gagné la rive, au-dessous du petit village de Corrib.

Jusqu'à perte de vue, la campagne était déserte. Tous les habitants de ce côté du lac étaient sur l'autre bord. Le cœur d'Ellen tressaillit d'espérance et de joie. Les événements justifiaient son calcul. Il y avait devant elle une route ouverte.

Mais le plus difficile restait à faire. La route était ardue ; Mortimer pourrait-il la parcourir ? Le voudrait-il ?

Le mouvement doux de la barque avait favorisé son sommeil. Il dormait.

Le temps pressait ; les minutes valaient des heures. Ellen prit les mains de Mortimer et prononça son nom. Il ouvrit les yeux. Elle le souleva et l'entraîna vers l'avant du bateau.

Percy se laissait faire. Il n'avait point encore la conscience de ce qui s'était passé récemment ; mais le repos lui avait rendu quelque force physique, et il put mettre le pied sur la terre ferme.

Le cœur d'Ellen battait bien fort dans sa poitrine, elle ressentait une vive joie du succès de cette première épreuve, mais il lui restait tant de craintes ! Ce qu'elle redoutait surtout, c'était le réveil de l'intelligence du major.

Elle interrogeait son visage pâli, à la dérobée. Les yeux de Mortimer étaient égarés encore, et il semblait stupéfait, comme un homme qui s'éveille d'un long évanouissement.

Ellen profita de ce trouble. Sans mot dire, elle commença à gravir la montagne.

Ils allaient bien lentement. Mortimer semblait un fantôme, et ses jambes chancelaient à chaque pas sous le poids de son corps. Il se laissait guider avec une obéissance passive ; ses yeux se fermaient, blessés par l'éclat du jour : il ne savait point où il allait.

À travers le lac, le bruit presque imperceptible de la fusillade venait encore parfois jusqu'aux oreilles d'Ellen.

Sur le chemin personne ne croisa leur route. Ils étaient arrivés avec des peines infinies jusqu'à deux cents pas environ de la ferme des Mamturks, lorsque le major s'arrêta épuisé.

– Encore quelques pas, dit doucement Ellen.

Mortimer ouvrit les yeux à sa voix et jeta autour de lui son regard étonné.

– Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-il.

Ellen pâlit et ne répondit point. Le major voulut porter ses deux mains à son front, où il y avait comme une lutte entre la lumière et les ténèbres. Ce mouvement secoua son bras blessé ; sa plaie lui donna un élancement aigu. Il se souvenait.

Sa taille affaissée se raidit, il se redressa de toute sa hauteur, et sa figure reprit ce calme fier qui était son expression habituelle.

– Que Dieu vous pardonne, Ellen, dit-il, mon honneur est en péril !

L'Héritière baissa la tête sous ce reproche. Le major, dont la taille s'affaissait de nouveau, sembla chercher quelque chose autour de lui dans la campagne.

– Un cheval ! murmura-t-il ; au nom de Dieu ! Ellen, trouvez-moi un cheval !

Ellen étendit son bras sans répondre, vers la ferme de Mac-Diarmid.

– Merci, dit Mortimer, qui fit un suprême effort et parvint à marcher vers la maison du vieux Miles ; si je meurs, il faut que ce soit à mon poste.

Ellen refoula les larmes qui venaient à ses yeux. Ils arrivèrent au seuil de la ferme.

– Un cheval ! murmura Mortimer d'une voix épuisée.

En même temps ses jambes tremblèrent, et l'Héritière eut

besoin de toute sa force pour l'empêcher de tomber.

À la voix d'Ellen, la petite Peggy accourut et avec elle les deux grands chiens de montagne qui s'approchèrent du major et le flairèrent en hurlant. Le regard d'Ellen se fixa sur eux avec inquiétude.

– À bas, Black ! dit-elle, à bas, Bell !

Les deux chiens assourdirent leurs grondements ; mais ils continuèrent de fixer sur le major leurs gros yeux flamboyants. Peggy regardait aussi l'étranger avec un étonnement mêlé d'aversion. L'uniforme anglais ne sait point produire d'autre effet dans les pauvres fermes de l'Irlande.

– Peggy, dit Ellen, aide-moi.

L'enfant demeura immobile.

– Aide-moi, répéta Ellen défaillante.

Peggy, habituée à obéir, s'avança enfin et mit ses deux mains sous l'aisselle du major. Avec le secours de l'enfant, Ellen parvint à introduire Mortimer dans sa chambre, dont elle ferma la porte sur lui.

– Jésus ! disait Peggy stupéfaite. Oh ! Jésus !

De l'autre côté de la porte les deux chiens grattaient et hurlaient. Ils étaient avec Peggy les seuls témoins de l'entrée du major sous le toit de Mac-Diarmid.

Ellen, toujours aidée par l'enfant, étendit Mortimer sur sa couche.

– Écoute, dit-elle à Peggy, et que Dieu te punisse si tu me désobéis ! La présence de cet homme doit être un secret pour tous.

– Oh ! noble Ellen, reprit l'enfant, qui dardait sur le major son regard farouche, un Saxon ! un Saxon maudit !

Ellen fit un geste d'impérieux commandement, et Peggy murmura :

– J'obéirai, noble Héritière.

Les chiens grattaient et hurlaient à l'envi. Ellen jeta vers la porte un regard d'épouvante.

– Ils le sentent, murmura-t-elle, et Jermyn va revenir !

Mortimer, étendu sans mouvement sur le lit, remuait les lèvres sans produire aucun son. On devinait ses efforts muets ; on devinait les paroles prononcées au dedans de lui-même, et que son anéantissement étouffait au passage.

Il voulait mourir à son poste, il demandait le péril ; il disait :

– Un cheval ! un Cheval !

XII – VEILLÉE DE MORT

La nuit était sombre ; depuis plusieurs heures on n'entendait plus les échos lointains de la fusillade dans la direction du bog de Clare-Galway. Quelques barques, venant de la rive orientale du lac, avaient abordé déjà au pied des Mamturks. Les équipages de ces barques, silencieux et tristes, avaient pris terre et s'étaient dirigés, soit vers le village de Corrib, soit vers Knockderry, soit enfin vers les hameaux dispersés de loin en loin sur la montagne.

La plupart du temps, les groupes qu'avait rassemblés le commun désir de passer le lac se divisaient en touchant la rive ; chacun regagnait sa demeure, et l'on se séparait en murmurant tout bas un morne : au revoir !

Quelques groupes cependant ne se séparèrent point. Ceux-là, en quittant le bateau qui les avait apportés, tiraient après eux un fardeau ; les plus robustes chargeaient ce faix sur leurs épaules et les autres suivaient à pas lents, la tête découverte. C'étaient les Molly-Maguires qui revenaient des bords du Doon et qui rapportaient leurs morts, car il y avait eu combat aux environs de la chaussée de planches.

Tandis que les ribbonmen s'acharnaient autour de leurs victimes, les secours étaient venus à la fois de Tuam et de Galway. L'enseigne Brown et le cornette qui étaient parvenus à se sauver avaient fait leur devoir. Tuam envoyait toute sa petite garnison, conduite par le lieutenant Peters. Galway fournissait ses gens de police et les quelques dragons du colonel Brazer.

Il n'est pas dans les mœurs des whiteboys de résister à la force armée, si inférieure en nombre qu'elle puisse être. D'ordinaire la vue seule d'un habit rouge on d'une masse de constable suffit à les mettre en déroute ; mais, en cette circonstance, il n'était pas en leur pouvoir de refuser la bataille. Ils étaient pris entre deux feux, et les dragons qui

s'étaient accrochés aux débris de la chaussée de planches, étant parvenus enfin à se dégager avec l'aide des nouveaux arrivants, augmentèrent le nombre de leurs adversaires.

Les bateaux chargés de femmes que nous avons vus traverser le Corrib pendant qu'Ellen s'était mise à l'abri sous les saules de Ballilough, allaient chercher de l'aide à Knockderry et dans les villages environnants, pour dégager leurs maris et leurs frères, qui se trouvaient pris à leur tour comme en un piège.

Une moitié des ribbonmen en effet avait pu gagner au large, lors de l'arrivée des dragons de Tuam et des policemen de Galway ; mais une cinquantaine d'hommes s'étaient trouvés cernés. Il ne fallait rien moins que cette circonstance pour amener des Molly-Maguires à tenir pied, en plein jour, contre des dragons de la Reine.

Le désavantage était maintenant tout entier de leur côté. Ils étaient mal armés, et le cours du Doon leur opposait un obstacle infranchissable. Si les policemen eussent été plus hardis, et si les dragons ne se fussent point obstinés à rester en selle sur leurs pesants chevaux, il ne serait pas resté un seul des ouvriers de destruction qui avaient coupé la chaussée de planches.

Mais, soldats de la Reine et hommes de police, intimidés par les périls que présentait le marais autour des whiteboys, laissèrent le combat traîner en longueur, et se bornèrent à décimer de loin, à coups de fusil, les rangs de leurs adversaires.

Pendant cela les femmes revinrent, apportant des mousquets et des munitions. Quelques renforts les accompagnaient, la bataille s'engagea, plus vive, et, vers le soir, ce qui restait de ribbonmen parvint à regagner le lac.

Les Saxons n'osèrent pas prolonger la lutte au delà du coucher du soleil, et firent retraite vers Galway.

Pour quelques cadavres de dragons ensevelis dans la fange

du Doon, il y avait plus de trente Irlandais couchés morts sur le gazon du bog. Mais les dragons n'emmenaient point de prisonniers avec eux, et, en se retirant, ils savaient bien que tous ces cadavres étendus dans les diverses places où avait erré la bataille auraient disparu le lendemain.

Si les ribbonmen avaient manqué, en effet, à une de leurs coutumes en combattant sous la lumière du soleil, il n'était pas probable qu'ils pussent déroger à cet autre usage consistant à faire disparaître les cadavres de leurs morts.

C'est là, parmi eux, une loi constante et qui arrête la plupart du temps les investigations de la justice. Molly-Maguire enterre toujours avant le lever du soleil ceux de ses enfants qui ont succombé en payant la Dette de Minuit.

Les dragons de la Reine ne s'étaient point trompés, les barques irlandaises, après s'être mises hors de portée des carabines, demeurèrent stationnaires ; elles attendirent ; et, quand la nuit fut venue, elles se rapprochèrent de la rive. Des éclaireurs furent envoyés pour s'assurer de la retraite des dragons, puis tout le monde se dispersa sur le vaste champ de bataille qui s'étendait depuis la lisière des terrains cultivés jusqu'à la chaussée de planches.

Chacun savait où était tombé l'ami qu'il avait perdu ; les femmes allaient en pleurant chercher le cadavre de leur mari ou de leur frère. La lune éclairait cette scène funèbre à travers le voile diaphane des brumes d'été. On entendait çà et là des sanglots et des plaintes.

Quelques cris de joie s'élevaient au milieu du commun désespoir, lorsqu'une main de sœur ou d'épouse sentait un cœur battre sous une chemise sanglante.

On s'appelait tout bas ; un groupe se rassemblait autour de chaque corps étendu sur le gazon du bog. Morts et blessés étaient chargés sur les épaules et dirigés vers le lac.

Ce fut une lugubre traversée. Les barques partaient l'une après l'autre à mesure qu'elles recevaient leur charge

mortuaire. Au milieu du brouillard qui recouvrait l'eau tranquille du Corrib, on entendait le bruit mesuré des rames. Dans la plupart des bateaux ; la douleur était muette. Dans quelques-uns les femmes essayaient en vain d'étouffer leurs déchirants sanglots. Dans d'autres on priait à voix haute, et les versets funèbres du *De profundis* s'entendaient, prononcés par des voix invisibles dans le vaste silence de la nuit.

Deux ou trois heures après le coucher du soleil, il ne restait plus personne sur le bord oriental du Corrib, ni vivant, ni mort.

À mesure qu'une barque abordait de l'autre côté du lac, les rameurs jetaient leurs avirons. S'il n'y avait point de cadavre dans le bateau, chacun s'en allait triste et muet. S'il y avait un cadavre, on l'étendait sur les bras croisés de six hommes, et on le portait ainsi à la maison qui avait été la sienne.

Les bords du lac se faisaient déserts : il y avait quelque temps déjà que le dernier bateau avait touché la rive, lorsqu'un bruit de rames retentit encore dans le brouillard.

Une barque approchait, muette et rapide, poussée par quatre vigoureux rameurs. Elle aborda ; quatre hommes de grande taille quittèrent les bancs où ils étaient assis, et se penchèrent à la fois pour soulever un objet étendu sur les planches de la cale. C'était encore un cadavre.

Les quatre hommes le placèrent sur leurs bras entrelacés, et commencèrent à gravir un des sentiers de la montagne. Le sentier conduisait à la ferme de Mac-Diarmid. Ce fut au seuil de la demeure du vieux Miles qu'ils s'arrêtèrent.

Les quatre hommes étaient Mickey, Sam, Larry et Jermyn ; ils portaient le corps de leur frère Dan, tué par les dragons de la Reine.

Mickey frappa à la porte ; la petite Peggy vint ouvrir et se recula en poussant un cri d'épouvante.

– Taisez-vous, enfant, lui dit Mickey. Où est Mac-Diarmid ?

Les fils du vieux Miles appelaient ainsi Morris en l'absence de leur père, parce qu'ils l'avaient choisi pour chef.

– Mac-Diarmid est venu, répondit l'enfant, qui tremblait, et dont le regard se détournait du cadavre avec horreur ; je lui ai dit que vous étiez à vous battre dans les bogs… Seigneur ! Seigneur ! sais-je ce qu'il y a dans cette maison depuis, deux jours ! Morris était aussi pâle que cet homme mort.

Son doigt étendu montrait le pauvre Dan, dont le visage était couvert du masque de toile et qui montrait seulement sa bouche et son menton livides. L'enfant ne le reconnaissait point.

– Et Mac-Diarmid est reparti ? demanda Mickey.

– Il s'est assis là sur la paille, répondit Peggy. Ses jambes ne pouvaient plus le soutenir ; je lui ai donné un morceau de pain d'avoine et un verre de poteen. Il est sorti sans me parler et a descendu la montagne dans la direction de Kilkerran.

Mickey secoua la tête.

– Notre frère Morris ne nous doit pas compte de ses actions, murmura-t-il.

Puis il ajouta tout haut :

– La noble Héritière est ici ?

Le visage de la petite Peggy se couvrit de rougeur, mais nul n'y prit garde.

– Elle est ici, répondit-elle.

– Allez, enfant, reprit l'aîné des Mac-Diarmid, allez réveiller la noble Ellen. Dan était son parent et le fils de l'homme qui lui a servi de père. Il faut qu'elle prie comme nous pour le repos de Dan.

Peggy eut des larmes dans les yeux.

– Ah ! Jésus ! Jésus ! murmura-t-elle, encore un que nous ne verrons plus ! Quand le vieux Mac-Diarmid reviendra, il trouvera bien des places vides autour de la table !

Elle entra chez l'Héritière. Les quatre frères demeuraient debout au milieu de la salle commune et portaient toujours le cadavre de Dan. Les deux grands chiens de montagne, qui, lors de leur entrée, étaient assis dans une attitude menaçante aux deux côtés de la porte d'Ellen, rôdaient autour d'eux maintenant et dressaient leurs grosses têtes en hurlant plaintivement.

– La noble Ellen va venir, dit Peggy en rentrant dans la salle.

– Maintenant, reprit Mickey, allez éveiller Owen et Kate ; dites-leur de se lever. Les vivants peuvent s'étendre sur la paille, mais il faut un lit à ceux qui sont morts.

Peggy obéit. L'instant d'après, Owen et Kate se précipitaient dans la salle ; Ellen les suivit de près. De toute la famille, il ne manquait là maintenant que le vieux Miles et Morris.

Dan fut étendu sur le lit d'Owen ; les deux jeunes femmes et Peggy s'agenouillèrent à l'entour. Mickey trempa le rameau de buis, suspendu au-dessus de la couche, dans l'eau sainte du bénitier. Il aspergea le visage découvert du mort. Puis il se mit à genoux comme les autres et ouvrit un livre d'heures pour réciter ces belles prières dont la piété catholique entoure ceux qui ne sont plus.

Les cinq frères répondaient *amen* d'une voix triste et grave ; Peggy pleurait ; Ellen était bien pâle, mais sa tête se tournait parfois du côté de la porte, et une pensée étrangère semblait venir trop souvent à travers sa douleur.

Kate aimait chèrement tous les Mac-Diarmid, parce qu'ils étaient les frères d'Owen et les fils du vieux Miles qui l'avait accueillie, orpheline, après la mort de Lake Neale. Elle regrettait le pauvre Dan comme un bon frère et comme un ami. Au premier moment son chagrin avait dominé toute autre pensée ; mais maintenant, tandis que la prière se prolongeait autour de la couche funèbre, des souvenirs cruels envahissaient l'âme de Kate, et, reportaient son esprit vers un

autre lit de mort.

C'était comme une fatalité ! Chaque fois que la confiance renaissait en elle, un événement survenait qui ranimait ses doutes et la faisait plus malheureuse. Owen l'avait-il trompée ? Elle eût voulu dire non à sa conscience, mais ce cadavre qu'on rapportait de nuit était une accusation terrible.

Kate essayait de prier ; mais toujours, au travers de son oraison, se jetait une sombre pensée. Son regard interrogeait alors les cinq frères. Elle cherchait à lire sur leurs visages, et n'y voyait que tristesse et regrets.

Owen ne la regardait point : il était absorbé comme les autres dans son devoir pieux. Le seul Jermyn tournait les yeux quelquefois pour lancer à la dérobée un regard du côté d'Ellen.

Mais Kate n'avait point l'esprit assez libre pour observer le trouble du dernier des Mac-Diarmid ou pour en rechercher l'origine. L'attention qu'elle volait à l'oraison mortuaire se portait, sans partage, sur ses propres terreurs. Elle était la fille d'un homme assassiné, et tout cœur irlandais regarde la vengeance comme une loi.

Jermyn n'aurait point pu donner à sa préoccupation un motif si légitime. Il ne songeait qu'à Ellen auprès du lit de mort de son frère. Ses lèvres seules murmuraient la prière latine ; son cœur ne savait point ce que faisaient ses lèvres.

Depuis le commencement de la prière, Ellen semblait distraite, et le remords de sa distraction se peignait sur la noble beauté de son visage. Jermyn épiait avidement les efforts qu'elle faisait pour se donner tout entière à l'oraison.

Il cherchait un sens à ses regards qui soulevaient de temps à autre sa paupière dévotement baissée, et qui se tournaient vers la porte close.

Qu'y avait-il derrière cette porte ?

Dans la salle commune les bestiaux ronflaient, et les deux

chiens de montagne continuaient leurs hurlements plaintifs. Jermyn sentait naître en lui un soupçon ; quelque chose, tout au fond de son cœur blessé, lui révélait la présence d'un ennemi. Il devinait peut-être en ce moment que sa balle n'avait point tué Percy Mortimer ; il supposait que le major était caché quelque part aux environs, sans doute dans une des pauvres cabanes dispersées sur le flanc du Mamturk.

C'était cette retraite mystérieuse que cherchait involontairement le regard d'Ellen. Une haine jalouse et furieuse faisait bondir le cœur de Jermyn.

Ses mains serrées contre sa poitrine se crispaient et déchiraient la peau de son sein. Son visage était pourpre et livide tour à tour. Il souffrait, et il avait soif de sang. Il eût tué son ennemi à genoux, il l'eût tué couché sur un lit d'agonie.

Ce soir, en voyant Ellen sans blessure, il avait remercié Dieu ; mais maintenant il maudissait la Providence, parce que la balle qui avait épargné l'Héritière avait manqué le cœur de Percy Mortimer.

Ces sanglantes pensées étaient sous un front d'enfant, couronné de blonds cheveux doux et flexibles comme la soie. Il restait de la douceur dans cet œil menaçant ; cette bouche convulsivement froncée était faite pour les sourires.

La prière se continuait, longue et triste. Quatre chandelles de jonc étaient allumées aux quatre coins du lit ; leur lumière vacillante tombait sur le visage du mort.

Quand Mickey avait fini un psaume, il s'arrêtait ; le silence régnait dans la salle, troublé seulement par les sanglots de la petite Peggy et par la plainte des chiens qui hurlaient. Puis la voix de l'aîné des Mac-Diarmid s'élevait de nouveau, monotone et grave ; l'assistance se reprenait à répondre les versets sacrés.

En un de ces moments où Mickey venait de reprendre les litanies catholiques, le valet de ferme Joyce entra.

Il arrivait du dehors. Il s'approcha de Mickey, qui

interrompit la prière.

– Si le prêtre vient, dit Joyce à voix basse, ce ne sera que demain matin, car il y a bien des morts sur la paroisse, et votre demande est venue la dernière.

La rude figure de Mickey se couvrit d'un nuage plus épais.

– Il était bon chrétien, dit-il en jetant un regard triste vers le corps de Dan. Mais quelle âme n'a besoin de prières ? Il faut la voix d'un prêtre pour ouvrir la porte du ciel.

– J'ai fait ce que j'ai pu, dit Joyce.

– As-tu vu les deux vicaires et le diacre ?

– Je les ai tous vus.

– As-tu dit que la maison de Diarmid renfermait encore deux vaches et six moutons ?

– J'ai dit que mes maîtres donneraient leur dernier schelling pour une bonne prière. Mais ce sont des hommes de Dieu, vous savez Mac-Diarmid ; ils n'aiment l'argent que pour le rendre aux pauvres, et les morts qu'ils vont aider cette nuit n'ont pas de quoi payer leur peine.

Mickey secoua sa tête chevelue et fronça ses gros sourcils.

– Ce sont de saintes gens, murmura-t-il : mais il faut que mon frère Dan ait une prière. Il nous aimait bien durant sa vie, nous lui devons une bonne mort. Venez avec moi, Sam et Larry ; le prêtre viendra de gré ou de force !

Les deux jeunes gens hésitèrent ; mais ils songèrent à l'âme de leur frère qui errait, en peine, entre la terre et le ciel ; et, malgré, le respect profond et plein d'amour que les populations catholiques gardent à leurs pauvres prêtres, Sam et Larry suivirent Mickey sur la route de Knockderry. Il ne restait auprès du mort qu'Owen, Kate, le valet Joyce et la petite Peggy.

Ellen en effet avait profité de l'entrée du valet pour s'échapper sans bruit. Personne ne s'était aperçu de son

absence, excepté Jermyn, qui l'avait suivie.

Joyce et Peggy étaient toujours à genoux. Kate s'était rapproché d'Owen.

– Notre frère est mort les armes à la main ? dit-elle tout bas.

– Oui, répondit Owen.

– Les Molly-Maguires se sont battus aujourd'hui dans le bog de Clare-Galway ?

– Les Repealers se sont battus dans les rues de la ville. Priez pour notre frère, Kate ! c'était un digne cœur, et, auprès de son lit de mort, je n'aurais point la force de me défendre contre vos soupçons.

Owen s'agenouilla. Kate l'imita, convaincue une fois encore et repentante.

Le silence régna dans la chambre funèbre.

Dans la salle commune où il n'y avait point de lumière, Jermyn était aux écoutes, l'oreille collée à la porte d'Ellen. Auprès de lui les deux chiens de montagne essayaient de fourrer leur museau sous la porte et grondaient sourdement.

Jermyn, l'œil attentif et les sourcils froncés, suivait tous leurs mouvements. Une faible lueur passait par la serrure. – Jermyn s'était déjà penché plus d'une fois, afin d'introduire son regard par le trou et de voir ce qui se passait dans la chambre de l'Héritière.

Mais il s'était relevé toujours avant d'exécuter son dessein. Son front était rouge de honte et à la fois de désir. Il n'osait pas. Le respect religieux que les Mac-Diarmid gardaient à leur noble parente l'arrêtait toujours.

Jermyn avait conservé ce respect au milieu de sa passion. Une sorte de muraille sacrée était entre l'Héritière et lui. Il l'aimait jusqu'à la fureur, mais aussi jusqu'à l'adoration, et l'adoration implique la crainte.

Un quart d'heure s'écoula. Jermyn restait à la même place, couvrant de l'œil cette lueur faible qui sortait par la serrure d'Ellen, et n'osant point y mettre son regard. Pourtant la fièvre le poignait, et il eût donné des années de sa vie pour savoir ce qui se passait, à quelques pieds de lui, derrière cette planche.

Il n'y pouvait plus tenir. Il allait se retirer, pour ne point céder à la tentation qui devenait irrésistible, lorsqu'il entendit comme une plainte étouffée dans la chambre d'Ellen. En même temps les deux chiens s'élancèrent contre la porte et hurlèrent avec menace.

Un soupir rauque s'échappa de la poitrine de Jermyn, dont les yeux se troublèrent et qui vit passer dans la nuit le pâle visage du major Mortimer. Il se baissa par un mouvement rapide et impossible à réprimer. Son œil se plaça devant le trou de la serrure. Il ne vit rien, parce qu'au même instant un objet opaque se posa de l'autre côté de l'ouverture.

Les chiens, en se jetant contre la porte, avaient éveillé les craintes d'Ellen, qui, elle aussi, devinait et redoutait.

XIII – LE BLESSÉ

Jermyn resta un instant penché sur la serrure. On eût dit que son regard prétendait percer, à force de vouloir, l'obstacle qui était devant sa vue. Le trou ne se débouchait point ; Jermyn se releva. Ses sourcils étaient froncés violemment.

Qu'avait-il besoin de voir ? Il était sûr. Ce n'était point dans une des pauvres cabanes dispersées sur le flanc des Mamturks que se cachait le major Percy Mortimer : c'était là, tout près de lui, derrière cette planche, dans la chambre de l'Héritière.

Il le savait ; il en eût juré sur son salut.

Tout sert d'indice à la jalousie. Les distractions d'Ellen pendant la prière avaient excité les premiers soupçons de Jermyn. Ces soupçons s'étaient accrus par la fuite soudaine et silencieuse de l'Héritière ; mais ce qui les avait confirmés surtout, c'était l'obstination des deux chiens de montagne à garder cette porte en menaçant et en grondant.

L'instinct des animaux obéit à la haine des hommes. En Australie, des limiers anglais font la chasse aux anciens possesseurs du pays ; en Irlande, au contraire, les chiens flairent de loin l'uniforme anglais, montrent les dents et se ramassent, prêts à bondir, quand un habit rouge approche, comme s'il sentait les fumées du loup.

Jermyn avait compris le manège des deux chiens de montagne aussi bien que s'ils lui eussent dit en bon irlandais du Connaught : Il y a là un soldat saxon !

Ce fut un coup de massue. Le désir lui vint de confondre en un même châtiment le major et l'Héritière elle-même.

Mais il recula épouvanté, devant cette idée dont les traditions de famille faisaient un sacrilège. S'attaquer à la fille des rois ! à la noble vierge que les enfants de Diarmid entouraient de respects pareils à un culte !

C'était un pauvre enfant, battu par une passion qui eût été trop forte contre le cœur robuste d'un homme !

Oh ! qu'il eût été bon, qu'il eût été vaillant, et capable d'héroïques dévouements, si Ellen l'eût aimé ! Comme il eût trouvé de nobles élans au fond de son cœur ressuscité par le bonheur !

Hélas ! il souffrait trop ! Depuis que la jeunesse avait clos les heures insoucieuses de son enfance, il ne se souvenait point d'avoir goûté un jour de tranquillité.

Si parfois quelqu'un de ces beaux espoirs qui dorent les rêves de l'adolescence était venu le visiter, il avait dû le repousser bien vite et lui fermer la porte de son cœur.

Les deux chiens se taisaient, mais ils gardaient aux deux côtés du seuil leur position menaçante. Jermyn était entre eux et il veillait.

De temps en temps, son regard retombait vers la serrure, qui ne laissait plus passer ses lueurs faibles, indiquant un passage au regard.

De l'autre côté de la porte, Ellen était debout, veillant aussi et guettant, effrayée, les bruits de la salle commune.

Elle avait entendu les chiens, et quelque mystérieuse intuition lui avait dénoncé la présence de Jermyn à quelques pas d'elle. La paume de sa main s'était posée sur le trou de la serrure.

Jermyn était son effroi.

Il était là ; elle le sentait ; elle tremblait. À l'autre bout de la chambre, le major, étendu sur son lit, dormait. Son sommeil pénible était plein de secousses et de tressaillements. Ses lèvres s'entr'ouvraient pour donner passage à sa respiration oppressée.

Sur le bahut aux antiques ciselures qu'Ellen avait hérité de son père, il y avait une chandelle de jonc allumée. Le visage de Mortimer s'en éclairait faiblement.

Ellen ne craignait point que Jermyn osât forcer la clôture de sa chambre. Pour un fils de Diarmid, c'était là une barrière sacrée. Pour l'heure présente, Mortimer était à l'abri derrière le respect qui entourait la fille des rois. Mais il faudrait quitter cette retraite, et Jermyn, déjà meurtrier à demi, serait là pour achever sa tâche.

Ellen regrettait le froid abri des saules aux rives hospitalières de Ballilough ; elle regrettait les grottes de Muyr, ouvertes au vent glacé de la mer. Ce lit où reposait le major, ce lit dont elle avait convoité si chèrement la chaleur bienfaisante, ce lit avait plus de dangers que la brise humide du Corrib et que la froide atmosphère des grottes, plus de dangers que la blessure elle-même !

Depuis quelques minutes, le blessé reposait sans trop de secousses, sa fièvre semblait se calmer. Déjà Ellen songeait à retourner dans la chambre mortuaire, car elle sentait que son absence en pareil moment devait alimenter sans cesse et fortifier les soupçons de Jermyn ; mais le major s'agita sur sa couche et repoussa les couvertures qui l'étouffaient. Son mouvement brusque réveilla les élancements de sa blessure, et la douleur lui arracha un gémissement.

L'ouïe des animaux perçoit avant celle des hommes. Les deux chiens de montagne hurlèrent. Leur voix frappa l'oreille d'Ellen comme une menace de mort. Elle suspendit un lambeau de linge au-devant de la serrure et s'élança vers le lit du blessé.

Elle lui mit la main sur la bouche. Mortimer se débattit un instant, puis il ouvrit les yeux.

La chandelle de jonc jetait sur les objets une lumière confuse. Le major distinguait vaguement les murailles nues, et à sa gauche les formes raides de la Vierge de pierre debout sur son piédestal sculpté.

Sa tête était bien faible ; il crut rêver encore.

– Ellen ! murmura-t-il.

– Taisez-vous, taisez-vous, dit-elle ; vous ne rêvez pas, je suis là, et je vous demande le silence.

– Je ne rêve pas, dit-il ; oh ! non. Mais d'où vient que vous veillez à mon chevet ?

La paupière d'Ellen se baissa.

– Vous étiez trop faible, Percy, répliqua-t-elle ; vous étiez blessé, presque mourant ; je n'ai pu faire ce que vous aviez ordonné.

La fièvre avait mis de fugitives couleurs sur la joue du major. Sa pâleur revint, et ses yeux, qui souriaient naguère, prirent une expression d'inquiétude.

– Qu'avais-je ordonné ? murmura-t-il.

– Vous vouliez monter à cheval, Percy, et regagner Galway avant la nuit tombée.

– Et où suis-je ?

– Dans ma chambre, répondit Ellen.

Une expression de cruelle souffrance se répandit sur les traits du major. Il prit la main d'Ellen et la serra contre ses lèvres.

– Merci, dit-il.

Sa tête s'affaissa sur l'oreiller.

– Je vous ai perdu, n'est-ce pas ? dit Ellen. Mon fatal secours, en vous gardant la vie, vous a pris votre honneur, et auprès de l'honneur qu'est-ce que la vie ?

Deux larmes roulèrent lentement sur la joue de l'Héritière.

Percy était partagé entre deux émotions également puissantes : la souffrance et la joie. Il souffrait, parce que l'œuvre de sa vie entière s'échappait de ses mains, parce qu'il se voyait sans bouclier désormais contre la haine, parce que le hasard l'avait fait tout à coup vulnérable, et qu'il y avait une tache à sa vie de soldat.

Il souffrait parce que tous les événements de la journée précédente revenaient à son esprit. Tandis que ses soldats mouraient, il avait fui.

Et il y avait à Galway, en ce moment même, un homme qui avait juré sa perte, un ennemi mortel, le colonel Brazer.

Autour du colonel se groupaient tous les magistrats dont il avait flétri la partialité ignorante ; tous les orangistes dont il avait neutralisé les instincts haineux et méchants.

Ces gens cherchaient depuis bien longtemps un défaut à sa cuirasse. Ce défaut était maintenant trouvé ; ils pouvaient le frapper en plein cœur.

Il entendait leurs voix qui lui criaient : Vous avez fui ! vous avez fui !

Lui, dont la vie entière était un modèle d'honneur militaire, c'était comme soldat qu'il allait être déshonoré.

Il souffrait, mais il avait de la joie, parce que cette femme, si noble, si belle, si parfaite, venait de lui montrer son cœur.

– Merci ! répéta-t-il.

Le sang perdu lui laissait une faiblesse extrême.

Ses yeux étaient chargés de fatigue.

– Reposez-vous, Percy, dit l'Héritière. Il y a des oreilles ouvertes autour de nous, et vos ennemis veillent, un mot prononcé pourrait vous trahir et me perdre.

Mortimer ferma les yeux. On eût dit un enfant s'endormant à l'ordre de sa mère. Il murmura encore quelques paroles, puis on n'entendit plus dans la chambre que le bruit égal de sa respiration.

Tandis qu'Ellen veillait, la porte s'entrebâilla doucement, et la petite Peggy se glissa dans la chambre.

– Mickey est-il revenu ? demanda l'Héritière.

– Non, répondit l'enfant, il n'y a que Kate et Owen auprès du pauvre Dan.

– Et Jermyn ?

– Quand j'ai passé dans la salle commune, j'ai vu quelqu'un debout auprès de votre porte, entre les deux chiens qui grondaient. Oh ! noble Ellen ! les chiens oublient le mort pour venir flairer le Saxon.

– Et c'est Jermyn qui est auprès de la porte ? interrompit l'Héritière.

– C'est lui, répondit l'enfant.

– S'il vous interroge, dit-elle à Peggy, que répondrez-vous ?

L'enfant hésita.

– Ce sont les dragons qui ont tué le pauvre Dan ! murmura-t-elle.

Ellen frissonna. Elle attira l'enfant vers le lit.

– Écoutez, Peggy, dit-elle, cet homme est mon fiancé.

Peggy recula stupéfaite. Ses yeux noirs et brillants, habitués à exprimer son respect pour l'Héritière, eurent une étincelle de méprisante colère.

– Vous ! la fille de l'Héritier ! prononça-t-elle tout bas, vous ! épouser un Saxon ! Quand j'aurai l'âge d'une femme, moi, qui ne suis qu'une pauvre servante, je choisirai un Irlandais pour l'aimer.

Ellen ne se révolta point contre le reproche de l'enfant.

– Cet homme est mon fiancé, répéta-t-elle lentement.

Peggy joignit ses mains et se tourna vers sa maîtresse avec des larmes dans les yeux.

– Oh ! je ne dirai rien, noble Ellen ! cria-t-elle. Jermyn pourra me tuer avant de me faire ouvrir la bouche !

Ellen la baisa au front.

– Merci, ma fille, dit-elle ; retournez auprès du pauvre Dan ; je vais bientôt vous suivre.

Peggy souleva de nouveau le loquet de la porte, et sortit en

faisant l'ouverture la plus étroite possible. Le bras de Jermyn la saisit dans l'ombre, au passage.

– Est-ce notre frère Morris qui est dans la chambre d'Ellen Mac-Diarmid ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

Peggy ne répondit point.

Jermyn lui secoua le bras rudement.

– Parle ! dit-il ; je veux que tu parles ! Il y a un homme de l'autre côté de cette porte !

– Un homme répéta Peggy en jouant l'étonnement.

Les doigts crispés de Jermyn meurtrirent la chair de son petit bras. Elle leva les yeux sur lui et vit avec effroi ses prunelles flamboyer dans le demi-jour de la salle commune. Mais elle ne répondit point encore, parce que les paroles d'Ellen restaient au fond de son cœur.

Jermyn frappa du pied violemment.

– Ah ! tu ne veux pas parler ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. Prends garde ! prends garde ! prends garde !

Ces mots, répétés trois fois, sortirent de sa bouche, pressés et comme entassés. Peggy tremblait.

– Jermyn, murmura-t-elle, vous me faites grand mal !

Jermyn serra plus fort.

L'enfant pleurait.

– Grâce ! grâce !

Il serrait toujours.

L'obscurité qui régnait dans la salle l'empêchait de voir la petite Peggy pâlir et fermer les yeux. Tandis qu'il la menaçait encore, il sentit le bras de l'enfant peser à sa main.

Peggy venait de se laisser choir, en répétant d'une voix mourante :

– Grâce ! grâce ! Mac-Diarmid ! Que vous ai-je fait pour vouloir me tuer ?

Jermyn lâcha prise et serra son front à deux mains. Il se sentit rougir, et la honte lui étreignit le cœur.

La porte extérieure retentit sous des coups précipités. Jermyn ne bougea pas.

La petite Peggy se remit sur ses pieds, et se dirigea en chancelant vers la porte. Elle ouvrit.

C'étaient Mickey, Lorry et Sam, qui revenaient poussant devant eux un homme garrotté.

Ils ne s'arrêtèrent point dans la salle commune, et franchirent tout de suite avec leur captif le seuil de la chambre du mort.

Leur captif était un vieillard revêtu du costume des prêtres catholiques.

Il refusait encore d'avancer. Mickey et Sam le prirent par les épaules et l'entraînèrent jusqu'auprès du lit.

À la lumière des quatre chandelles de jonc, le pauvre prêtre montra sa figure effrayée et couverte de pâleur. Ses mains étaient fortement assujetties à l'aide de cordes, et il avait un mouchoir noué sur la bouche.

Les trois Mac-Diarmid étaient allés le chercher auprès du lit d'un autre mort, et, comme il refusait de déserter son pieux office, ils l'avaient enlevé de force.

Il fallait que Dan eût la prière d'un prêtre.

L'enlèvement accompli, les Mac-Diarmid se courbèrent de nouveau sous le sentiment de vénération inspiré aux Irlandais par leur clergé catholique. Personne ne resta debout dans la chambre mortuaire : à la vue du prêtre, tout le monde s'agenouilla. Mickey dénoua le bâillon et coupa les cordes, puis il baisa le bas de la soutane du vieillard.

– Pardon, notre père, murmura-t-il d'un ton de respect grave qui contrastait singulièrement avec l'acte de violence qu'il venait d'exercer : Dan était un bon chrétien. Nous ne pouvions pas le laisser mettre en terre sans vous.

Les autres frères, Kate et Peggy se traînèrent sur leurs genoux jusqu'au prêtre, et baisèrent à leur tour le bas de sa soutane.

– Notre père, pardon ! répétèrent-ils : ayez pitié du pauvre Dan, qui était un bon chrétien !

En face de cette détresse naïve, le vieillard hésita. Sa bouche s'ouvrit pour réprimander l'insulte faite à son caractère sacré ; mais ils étaient tous agenouillés autour de lui, si humbles et si repentants ! Il eut compassion et commença toute de suite la prière attendue.

Les visages des Mac-Diarmid rayonnèrent. C'était comme un poids qu'on leur ôtait de dessus le cœur. Quand la bouche du saint vieillard s'ouvrit pour réciter ces hymnes qui sont comme le passeport de l'âme chrétienne vers le ciel, chacun crut voir le front du mort s'éclairer doucement.

La pauvre âme en peine montait vers Dieu, qui écoutait la parole du prêtre, et qui tendait ses bras, pour appeler à lui le bon chrétien défunt.

Ils priaient tous, et avec quelle ferveur !

Mais à cette fête funèbre Ellen et Jermyn manquaient.

Jermyn était toujours dans la salle commune ; debout auprès de la porte de l'Héritière. Il avait vu rentrer ses frères ; il avait entendu la voix du prêtre s'élever, et rien de tout cela n'avait parlé à son intelligence engourdie.

Il avait été bon autrefois, et, parmi ses frères, c'était Dan qu'il avait chéri le plus tendrement.

Aujourd'hui Dan était mort et Jermyn lui refusait la suprême prière. À quelques pas de son cadavre, Jermyn rêvait de vengeance.

Tandis que l'oraison se poursuivait dans la chambre voisine, il se jeta brisé sur le lit de paille et pleura comme un enfant découragé.

L'Héritière avait entendu, elle aussi, l'arrivée de ses frères

d'adoption. Le major s'était rendormi ; elle voulut aller s'agenouiller auprès du lit de Dan. Au bruit que fit la porte de sa chambre en s'ouvrant, Jermyn bondit sur ses pieds.

Ellen tenait en main sa chandelle de jonc qu'elle déposa sur la table. Quand elle aperçut Jermyn debout sur son passage, elle rougit, et un éclair d'indignation brilla dans son œil.

Jermyn avait les bras croisés sur sa poitrine. Il se tenait droit et tête haute.

Ils restèrent une longue minute immobiles tous deux et tous deux muets.

Ce fut l'Héritière qui rompit la première le silence.

– Le pauvre Dan vous aimait bien, Jermyn, dit-elle ; d'où vient que vous ne priez pas pour lui avec nos frères ?

– Ce sont des soldats de la Reine qui ont tué mon frère Dan, répondit Jermyn d'une voix sourde ; que d'autres prient pour lui, moi je veux le venger !

– Sur qui ? demanda Ellen.

Jermyn ne répliqua pas tout de suite. Son regard aigu alla se fixer sur la porte, comme s'il en eût voulu percer les battants. Puis son œil retomba sur Ellen, fixe et lourd.

– Je cherche ! murmura-t-il.

Un chant lugubre et lent s'éleva dans la chambre voisine. Le prêtre avait entonné un hymne latin, et les Mac-Diarmid accompagnaient sa voix en chœur. Cet hymne était le signe bien connu de la levée du corps et du départ pour le cimetière.

Ellen et Jermyn firent silence. Au bout de quelques minutes, on entendit dans la chambre mortuaire les coups secs et répétés du marteau. On clouait le cercueil apporté par Joyce.

Les quatre frères pleuraient à ce dernier adieu.

Une larme vint à la paupière d'Ellen, qui joignit ses mains et mêla de loin sa prière à celle de ses frères d'adoption.

Quand le dernier clou eut été enfoncé dans le cercueil, la porte s'ouvrit, et le vieux prêtre ressortit tenant à la main un des cierges de jonc.

Derrière lui vinrent les quatre frères, qui soutenaient d'une main les restes de Dan et tenaient de l'autre un fusil sur l'épaule.

Joyce venait ensuite, armé pareillement. Kate et Peggy fermaient la marche.

– Venez avec nous, Jermyn, dit Mickey en passant ; venez avec nous, noble Ellen.

L'Héritière et Jermyn firent quelques pas à la suite du convoi ; mais Jermyn s'arrêta avant de franchir le seuil.

Ellen l'imita. Le convoi continua de descendre la montagne en se dirigeant vers le cimetière de Knockderry.

Jermyn et l'Héritière restaient seuls à la ferme de Mac-Diarmid.

Quelques secondes se passèrent. Au bout de ce temps Jermyn, qui était resté tout près de l'entrée, s'avança lentement vers l'intérieur de la salle.

– La paix ! Bell ! dit-il en rappelant les deux chiens qui flairaient, toujours en grondant, la porte de l'Héritière. À bas, Wolf ! Il ne peut y avoir qu'un ami de Mac-Diarmid dans la chambre de notre noble parente !

Le front d'Ellen se releva hautain devant cette attaque imprévue.

– Il y a loin d'ici au bog ! reprit-il après un court silence, et la balle de mon fusil a touché le but.

Depuis le commencement de cette scène, l'Héritière avait compris que toute feinte était inutile.

– Dieu a eu pitié de nous, répondit-elle : votre balle a fait une blessure, et voilà tout.

– Vous l'avez sauvé ! murmura Jermyn.

Ellen leva les yeux au ciel.

– Dieu veuille que je le sauve ! dit-elle. Si je ne puis pas le sauver, je pourrai du moins mourir avec lui… et son meurtrier sera mon assassin.

La tête du dernier des Mac-Diarmid se pencha sur sa poitrine ; son souffle était pénible et haletant.

Deux ou trois fois il ouvrit la bouche pour parler, et toujours sa gorge oppressée arrêta sa voix au passage.

– Vous l'aimez, dit-il enfin avec effort. Ellen, il faudra que nous mourions tous les trois.

XIV – LA TRÊVE

Ellen avait confiance dans le prestige qui l'entourait. Le culte traditionnel auquel l'avaient habituée les fils de Mac-Diarmid, la couvrait comme une égide ; elle se croyait à l'abri derrière ce respect, et l'idée d'un danger personnel venant de l'un des enfants du vieux Miles ne pouvait point entrer dans son esprit.

Elle regarda Jermyn, comme si elle eût cherché un sens mystérieux à ses paroles.

Elle avait raison de compter sur son pouvoir. Jermyn venait de menacer l'Héritière, la fille des lords, dont la grandeur déchue n'avait pour protection que l'hospitalité de son père ! C'était, d'après les idées de sa famille, un sacrilège, et c'était une lâcheté.

Il baissa la tête pour éviter l'œil perçant d'Ellen, et sentit faiblir au dedans de lui sa résolution farouche.

– Non, oh non ! dit-il à voix basse, vous ne mourrez pas, vous, ma noble parente. Ne donnerais-je pas tout mon sang jusqu'à la dernière goutte pour protéger votre vie si chère ? C'est lui, lui seul, et-moi peut-être !

– Il est blessé, répliqua Ellen, et il est sous le toit de notre père !

Jermyn secoua la tête en silence, puis il releva ses yeux où brûlait une flamme sombre.

– C'est un outrage de plus, murmura-t-il. Mac-Diarmid peut-il regarder comme son hôte celui qui est entré dans sa maison à la dérobée et malgré lui ?

C'était quelque chose d'étrange que cette discussion qui se faisait calme maintenant en apparence, et où il s'agissait du meurtre d'un homme.

Ellen et Jermyn parlaient bas et lentement. Quiconque fût entré à l'improviste dans la salle commune aurait cru assister

à quelque froid débat, soulevé par une question indifférente.

Mais, à regarder de plus près les deux interlocuteurs, on eût découvert bien vite, sous leurs masques tranquilles, l'émotion poussée à ses plus extrêmes limites. Ellen se tenait droite et portait haut la tête ; mais elle tremblait par moments.

La détresse de Jermyn était plus évidente encore. Par intervalles, un rouge épais et ardent remplaçait pour une seconde la pâleur de son visage, qui redevenait livide aussitôt après. Il y avait des plis à son front ; ses paupières battaient gonflées, et ses jambes pliaient sous le poids de son corps.

Et, à mesure que le temps s'écoulait, la situation se tendait davantage ; l'angoisse de l'Héritière augmentait, parce qu'elle devinait les progrès de la sourde colère qui bouillait au fond du cœur de Jermyn.

Ce n'était plus, à cette heure, l'enfant qu'elle dominait naguère et qui se courbait, docile, au moindre signe de sa volonté.

Chaque fois que son regard se tournait, sournois et sombre, vers la porte qui défendait seule le sommeil du major blessé, Ellen sentait l'épouvante étreindre son âme. Elle demandait à Dieu le retour des autres Mac-Diarmid, qui étaient les ennemis de Mortimer, mais qui auraient pitié de ses larmes, à elle, et qui l'exauceraient, suppliante.

Jermyn avait croisé ses bras sur sa poitrine, et une de ses mains, cachée sous son carrick, comprimait les battements de son cœur.

– Je ne vous accuse point, reprit-il, répondant aux pensées qui s'étaient succédé en lui pendant l'intervalle de silence. Ces hommes d'Angleterre possèdent l'art maudit de jeter des sorts aux jeunes filles. On me l'avait dit bien souvent, sur le bord des lacs, à Knockderry et à Galway. Je ne voulais pas le croire, parce que Dieu, pensais-je, devait à la fille des rois une protection victorieuse. On m'avait dit : Le Saxon l'a ensorcelée ! Et n'a-t-il pas ensorcelé mon frère Morris pendant

quelque temps ? Ah ! maintenant, je le crois ! je crois tout !

Sa voix baissa jusqu'au murmure.

– Mais la vierge que le sort a touchée, poursuivit-il, se redresse et se guérit dès que l'auteur du maléfice a été mis à mort.

Le regard de Jermyn se tourna si menaçant vers la porte de l'Héritière, que celle-ci fit un mouvement pour lui barrer le passage.

En même temps, par la fenêtre ouverte, elle regarda si ses frères d'adoption ne revenaient pas. La nuit était obscure. Sur les flancs du mont et dans la Vallée, des points lumineux se motivaient lentement ; mais aucune de ces lumières ne semblait s'approcher de la ferme.

Ellen n'avait rien à espérer de l'appui des Mac-Diarmid.

– Ils sont loin ! dit Jermyn qui devinait sa pensée, et ils resteront longtemps agenouillés autour de la tombe de notre frère, tué par les Saxons. Quand ils reviendront, pensez-vous qu'ils aient le cœur de défendre un des assassins du pauvre Dan ?

– Morris ! murmura Ellen ; oh ! si Dieu m'envoyait Morris !

Jermyn eut un sourire amer.

– Qui sait ? dit-il ; il est resté sans doute plus d'un mort caché dans les trous fangeux du bog. Quand les fils de Diarmid succombent, écrasés par l'ennemi plus fort, nul bon ange n'arrive à l'heure suprême pour leur apporter le salut et la vie. C'est sur l'existence des Saxons hérétiques que veillent maintenant les nobles filles du Connaught !

Ellen rougit, et sa paupière se baissa.

– Nous sommes seuls, reprit Jermyn ; il n'y a ici que vous entre moi et l'homme que je hais le plus en ce monde. Plût à Dieu qu'il y eût une forte muraille au lieu de vous, Ellen ! l'obstacle serait moins difficile à écarter. Mais il faut que le major anglais meure !

Ces paroles furent prononcées d'un ton calme et si bas que l'Héritière eut peine à les entendre.

Devant cet arrêt sans appel, son front se redressa dans toute sa hauteur intrépide.

Elle se plaça de nouveau au-devant de Jermyn.

– Nous verrons si Mac-Diarmid sait combattre les femmes, prononça-t-elle avec sa dignité de reine. Percy Mortimer est sous ma protection ; c'est moi qui lui ai trouvé cet asile. Je défendrai le seuil de cette chambre comme un soldat, et si vous parvenez à le franchir, c'est que je serai morte.

Un flux d'angoisse plus navrante monta au cœur de Jermyn, dont les traits pâlis se contractèrent. Sa poitrine rendit un gémissement.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il au dedans de lui-même.

Il fixa sur l'Héritière un regard dur et tout plein de sanglantes menaces.

– Mac-Diarmid ne sait point combattre les femmes, dit-il. Votre chambre est un asile sacré pour moi… mais il faudra bien que le major saxon sorte de votre chambre.

Une lueur d'espoir éclaira les traits d'Ellen. Un répit, c'était le salut peut-être, car les Mac-Diarmid allaient revenir, et sa voix était bien puissante sur les fils du vieux Miles.

Jermyn lut cette pensée sur son front, et sa bouche se plissa en un sourire cruel.

– N'espérez pas, dit-il en élevant la voix davantage ! Nos frères reviendront, c'est vrai ; mais le Saxon mourra !

Son regard était clair et perçant ; il descendait jusqu'au fond du cœur d'Ellen.

Ellen baissa la tête.

– Pitié ! dit-elle, en s'appuyant des deux mains sur le sol poudreux de la salle commune ; au nom de Dieu ! pitié !

Jermyn, qui chancelait, marcha jusqu'à table, à l'angle de laquelle il se soutint. Ellen disait :

– Je vous en prie, je vous en prie, mon frère ! au nom de notre amitié passée ! au nom de notre vieux père qui nous aime tant tous les deux !…

Jermyn gardait le silence ; Ellen reprenait :

– Mon frère, écoutez-moi et ne me repoussez pas ! Mon Dieu, vous étiez si bon autrefois ! Ne vous souvenez-vous plus de nos jeux, de nos caresses, au temps où nous étions enfants ? Vous me disiez : Ellen, je vous protégerai… je vous aimerai toujours… toujours !

Le dernier des Mac-Diarmid ne répondait point encore, mais on entendait sa respiration siffler péniblement dans sa poitrine, et l'Héritière, qui s'accrochait à son bras, sentait sa chair tressaillir sous l'étoffe épaisse de son vêtement.

Un peu de courage brilla dans ses yeux chargés de larmes.

– Et maintenant, reprit-elle, vous voulez me tuer ! Oh ! Jermyn, Jermyn ! voilà longtemps que je pleure, et vous me laissez pleurer !

Un murmure indistinct sortit des lèvres de Jermyn. Ellen se releva lentement et s'assit derrière lui sur le banc.

– Mon frère, mon frère chéri ! reprit-elle plus vivement, car l'espoir revenait, n'aurez-vous point compassion de moi ? Je sais que vous avez bien souffert… souvent j'ai surpris vos regards qui se fixaient sur moi tristement… je devinais votre cœur, Jermyn, et votre peine me gagnait, car je n'ai jamais oublié, moi, nos tendresses d'enfant et nos naïfs bonheurs ! Hélas ! il n'en est pas ainsi de vous ! vous me voyez à vos pieds, et vous restez impitoyable ! Mon frère, mon frère, je souffre bien pourtant, moi aussi !

Elle s'interrompit tout à coup, parce qu'une larme brillante venait de tomber sur sa main.

L'expression de sa physionomie changea comme par

enchantement. Elle était femme, elle devina sa victoire.

Elle avança la tête doucement pour tâcher de voir la figure de Jermyn, mais elle ne put : les longs cheveux blonds du jeune homme retombaient autour de ses joues et cachaient ses traits complètement.

Une seconde larme tomba sur la main d'Ellen, qui ne chercha plus à voir. Son regard monta vers le ciel, chargé de reconnaissance.

Jermyn allait céder ; il était vaincu ; cette larme accusait la faiblesse de son cœur. Ellen attendait. Mais Jermyn gardait toujours le silence.

– Ellen ! Ellen ! dit-il enfin, que voulez-vous de moi ?

– Douze heures de trêve, répondit l'Héritière tout bas.

Jermyn secoua la tête comme s'il eût voulu chasser loin de lui une obsédante pensée.

– Il sera sauvé ! murmura-t-il, en souvenir de notre amitié d'enfance. Douze heures, c'est ma vengeance que je laisse échapper !

– Vous me les accordez ? dit l'Héritière.

Jermyn la considéra quelques instants. Son visage devint pourpre.

– Laissez-moi baiser votre main, lui dit-il. Ellen, souriante, tendit aussitôt sa joue. Jermyn y posa sa lèvre.

Ses yeux se noyèrent ; il poussa un long soupir et s'affaissa sur le sol.

Ellen couvrit le dernier des Mac-Diarmid d'un regard de pitié. Elle prit la chandelle de jonc et rentra dans sa chambre.

Le major dormait toujours, et son sommeil était tranquille.

On voyait encore briller dans la nuit deux ou trois de ces lumières mouvantes qu'Ellen avait aperçues par la fenêtre de la ferme. Elles marchaient lentement, parties de divers points, et se dirigeant vers un bût commun, situé tout au fond de la

vallée.

Ce but était le cimetière de la paroisse de Knockderry, qui se cachait derrière la petite église et les maisons du village. À mesure que les lumières mouvantes arrivaient à l'angle de cette église, elles disparaissaient aux regards.

Bientôt, il n'en resta plus que deux en vue de la ferme. Au bout de quelques secondes, on n'en vit qu'une, qui disparut à son tour.

La nuit sombre et sans lune étendait partout sur la campagne son voile impénétrable. Les maisons qui étaient restées éclairées depuis le soir de la veille avaient successivement éteint les chandelles de jonc qui brûlaient autour du lit des morts.

Le feu de Ranach-Head ne brillait point. Tout était noir, et l'on ne distinguait dans l'obscurité uniforme que la brume grisâtre qui dessinait vaguement les contours du Corrib.

Mais aussitôt qu'on arrivait à l'angle formé par la petite église de Knockderry, les ténèbres s'éclairaient de nouveau. Les points lumineux qui avaient brillé çà et là durant la première moitié de la nuit dans la campagne, n'avaient fait que changer de place et s'étaient rassemblés dans le cimetière catholique.

Il y avait là dix ou douze cierges allumés et autant de fosses ouvertes.

Autour de chaque fosse un double rang d'hommes et de femmes s'agenouillait.

– Les femmes pleuraient et priaient. Les hommes priaient et veillaient, le fusil sur l'épaule.

Les trois prêtres de Knockderry allaient d'un cercueil à l'autre, récitant à la hâte les prières consacrées. Le jour approchait, et les premières lueurs du crépuscule devaient trouver le cimetière vide.

Le cimetière de Knockderry était un simple champ couvert

d'un tapis d'herbe touffue. Quelques croix de pierre, à demi ruinées, s'élevaient çà et là, couvertes d'antiques inscriptions. Entre ces monuments d'un autre âge, il y avait des ruines toutes neuves : de pauvres croix de bois à peine équarries et dont la pluie avait effacé les étiquettes funèbres. Point n'est besoin de dire qu'on ne voyait là aucune tombe luxueuse. Le plus riche habitant de Knockderry est pauvre : sa mort ressemble à sa vie ; il ne demande qu'un trou dans la terre, un peu de gazon vert, et de bonnes prières dites à Dieu par les cœurs aimés.

Malgré l'absence de tout monument, malgré l'apparence maigre et chétive des quelques arbustes qui élevaient à trois ou quatre pieds du sol leurs rameaux indigents, le cimetière de Knockderry présentait à cette heure un spectacle solennel.

À la lumière des cierges, les groupes agenouillés prenaient un aspect étrange ; les mantes rouges tranchaient parmi la sombre foule des carricks ; les canons noirs des fusils scintillaient faiblement dans la nuit ; c'étaient partout têtes découvertes et inclinées que voilait l'abondance des grandes chevelures celtiques.

De chaque groupe s'élevait le chant grave et mesuré de la liturgie romaine ; çà et là, dans l'intervalle des strophes, éclataient quelques sanglots étouffés, le cri déchirant d'une mère, la plainte d'un orphelin, le dernier soupir d'un amour brisé.

Cela était triste jusqu'à fendre le cœur.

Quelquefois la voix d'un prêtre s'élevait, enseignant la résignation et recommandant l'espérance en un monde meilleur. Les pleurs se séchaient à ces paroles consolantes, mais quand le prêtre s'éloignait pour porter aux groupes voisins l'aide de son saint ministère, les pleurs revenaient plus abondants, les plaintes éclataient plus désespérées.

Un seul groupe se taisait au milieu de ce concert. Il était composé de quatre hommes jeunes et forts, qui entouraient, debout, un cercueil auprès duquel deux femmes

s’agenouillaient.

C’étaient les Mac-Diarmid qui priaient silencieusement pour leur frère.

Les oraisons cependant étaient achevées. On entendit successivement, de toutes parts, le son étouffé des cercueils, touchant le fond des fosses, – puis cet autre bruit sourd ; que rien n’efface du cœur : le bruit de la première motte de terre qui résonne sur la planche funèbre.

La tache commune était achevée. Tous les morts dormaient dans leur dernier asile. On disposa sur les fosses des pièces de gazon coupées à l’avance, et le tapis de verdure qui recouvrait le sol du cimetière redevint uniforme. Toute trace de l’inhumation récente avait disparu.

Les prêtres s’éloignèrent. Après leur départ, les femmes reprirent à pas lents le chemin de leurs demeures.

Les Cierges s’éteignirent.

Les hommes se rassemblèrent en groupes serrés sous les murs de la vieille église.

– C’étaient, de bons cœurs et de braves Irlandais ! dit Mickey au milieu du silence profond qui régnait dans le cimetière : il faudra les venger.

Plusieurs hommes se détachèrent du groupe et profitèrent de l’obscurité pour faire retraite. Les autres restèrent ; mais personne ne répondit à l’appel de Mickey.

– Sommes-nous des lâches ? reprit celui-ci, et oublierons-nous le cercueil de nos frères ?

– N’y a-t-il pas assez de morts sous le gazon ? demanda une voix.

– C’est un jour maudit, dit Patrick Mac-Duff avec découragement, que celui où les pauvres gens d’Irlande osent attaquer les Saxons !

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. En même

temps le groupe diminué se divisa eu deux parts.

La plus considérable s'éloigna des Mac-Diarmid ; les autres, au nombre d'une vingtaine, se rapprochèrent des quatre frères.

– Nous ferons ce que vous voudrez, Mac-Diarmid, les morts aiment la vengeance, et nous sommes prêts à venger nos morts.

XV – LE MONSTRE

Nous revenons aux premières heures de cette nuit. Dans la retraite que le pauvre Pat s'était arrangée au rez-de-chaussée d'une des tours de l'ancien château de Diarmid, Morris était assis sur une escabelle et dormait, la tête renversée contre la muraille humide. On voyait à sa pose que le sommeil l'avait surpris à l'improviste au milieu d'une veille laborieuse. De loin il semblait penser encore, et sa tête gardait l'attitude de la méditation.

Mais de près on ne pouvait s'y tromper. À la lueur d'une branche résineuse qui brûlait dans un coin, on pouvait voir les nobles traits du jeune maître tirés par la fatigue et affaissés dans une sorte d'engourdissement.

Plus il avait lutté, plus son repos était profond, après tant d'émotions et de lassitudes. C'était comme une léthargie. Il n'avait point ce souffle laborieux et fort qui annonce d'ordinaire le sommeil profond ; sa respiration tombait sans bruit de ses lèvres entrouvertes. Chacun de ses muscles reposait dans une immobilité complète, saisi, comme son esprit et sa volonté par cette torpeur imprévue.

La retraite de Pat était un grand trou de forme ronde, dont le pavé de pierre polie disparaissait sous une épaisse couche de poussière. Ç'avait été autrefois une salle habitée par de plus nobles hôtes, car les murailles gardaient des traces de sculpture, et quelques pierres qui branlaient dans le mur montraient encore des débris d'insignes guerriers et d'héroïques emblèmes.

Mais tout cela était bien vieux. L'œil de l'antiquaire aurait pu seul déchiffrer les lignes des devises grattées par la main patiente du temps. Pour des regards profanes, tout avait en ce lieu un aspect misérable et désolé. Çà et là, le long des murailles dégradées, s'amoncelaient des décombres. Partout régnait une malpropreté repoussante. La mousse tapissait les

fentes et les crevasses, blessures du vieil édifice, comme la gangrène emplit et souille les plaies humaines. Les meurtrières étaient calfeutrées avec de la paille, mais le vent de mer, repoussé de ce côté, prenait sa revanche et se ruait à l'intérieur par une fenêtre ronde où restaient quelques tronçons de barreaux de fer.

Il n'y avait pour tous meubles que le billot où dormait Morris, et une litière de paille humide servant de couche au bon garçon Pat.

Au centre de la pièce, qui se trouvait déblayé à peu près, on voyait quelques tisons éteints auprès d'une petite marmite de terre.

Deux ou trois images de saints, dont l'humidité avait rongé les couleurs, étaient collées aux pierres de la muraille.

Au-dessus de la litière pendaient un couteau, un bâton et une pipe. Un peu plus loin, des pains d'avoine étaient entassés auprès d'un trésor de pommes de terre saines. À cette époque de l'année, qui rentre dans le néfaste *buoying times*{1}, une pareille provision était une fortune, et l'on n'eût point trouvé sa pareille dans les fermes les plus riches du voisinage.

Le trou lui-même, si laid qu'il puisse paraître au lecteur, était mieux clos et moins humide que la plupart des pauvres cabanes aux murailles de boue qui font la demeure des Irlandais campagnards.

De sorte que le bon Pat était, en définitive, un homme très bien logé. Avec son ample provision de pains d'avoine et quelques cruches de poteen ; cachées là-bas sous les décombres, il avait de quoi être heureux dans la vie comme le poisson dans l'eau.

Mais que d'amertume, hélas ! empoisonnait ce bonheur ! Crackenwell d'un côté, les Molly-Maguires de l'autre, et enfin ce monstre, habitant ténébreux des ruines de Diarmid, qu'il était obligé de nourrir !

Le pauvre Pat payait cher son bien-être. Si Crackenwell

apprenait quelque jour ses accointances avec les Molly-Maguires, Pat savait bien qu'il serait pendu. Il n'y avait point à espérer un sort meilleur de la part des ribbonmen, et il se doutait bien que le monstre, las de dévorer toujours des pains d'avoine, avait grand appétit de sa pauvre chair.

C'étaient trois menaces suspendues sur sa tête. En attendant, le bon Pat buvait et mangeait de son mieux, tremblant toujours et n'engraissant point.

Morris Mac-Diarmid était seul au rez-de-chaussée de la tour. La couche de Pat restait vide, et la branche de pin achevait de se consumer, éclairant vaguement les objets.

Tout était silencieux au dedans et au dehors. On n'entendait que le bruit lointain de la mer, brisant sur les écueils, et le sifflement plaintif du vent, qui gémissait parmi les ruines. Ces bruits réguliers et monotones berçaient le repos de Morris.

Il y avait longtemps déjà qu'il dormait. Il s'était assis à cette place à la chute du jour, réclamant l'hospitalité de Pat et lui demandant quelques vivres pour restaurer ses forces épuisées. Outre que Pat n'était point un méchant homme, il n'avait garde de rien refuser au jeune maître, qu'il connaissait pour un des chefs des ribbonmen. Il lui avait prodigué les soins hospitaliers, et son whisky avait réchauffé les sens abattus de Morris.

– Va-t'en au château, lui dit ce dernier après avoir bu et mangé.

Pat revenait du bog de Clare-Galway, où il s'était prudemment caché dans un trou pendant la bataille.

– *Arrah !* grommela-t-il, je suis bien las, Mac-Diarmid ! Vous savez si nous avons dormi la nuit dernière, et toute la journée nous avons travaillé de l'autre côté du lac… Ah ! jésus ! Jésus ! il y a plus d'un bon garçon là-bas qui dort dans les herbes du bog.

Pat frissonnait encore en songeant que, sans sa prudence, il

aurait pu rester lui aussi dans les herbes.

Morris ne l'entendait pas.

– J'ai fait ce que j'ai pu, pensait-il ; mais j'étais tout seul ! Je n'ai pas trouvé un ami sur ma route. Comment écarter cette armée de valets qui me barrait le passage ?… Te souviens-tu de Jessy O'Brien, Pat ? ajouta-t-il tout haut.

– *Ma bouchal !* la pauvre chère enfant ! si je m'en souviens, oh ! certes !

Morris ouvrit la bouche, comme pour continuer ce sujet entamé brusquement. Ses yeux eurent un éclair et le sang revint à sa joue. Mais il ne parla point, et sa paupière alourdie se baissa de nouveau.

– Va au château de Montrath, reprit-il. Une femme étrangère y est arrivée aujourd'hui : il faut que tu saches d'où elle vient et qui elle est.

– Ça pourrait se faire aussi bien demain matin, murmura Pat en jetant un long regard d'envie sur la paille de sa couche.

– Il faut que tu interroges les valets de Montrath, poursuivit Morris. Je te donnerais tout ce que je possède au monde si tu parvenais à savoir où ils ont caché la pauvre Jessy !

– N'est-elle donc pas morte ? demanda Pat. Morris devint plus pâle, et sa tête se pencha.

– Je ne sais ! murmura-t-il ; mon Dieu ! ayez pitié de nous !

Pat le regardait curieusement. Morris se redressa tout à coup, et frappa du pied avec impatience.

– Tu n'es pas parti encore ! s'écria-t-il. Je te dis qu'il y a une pauvre douce créature qui se meurt en m'appelant à son aide ! Qui sait ce que valent les minutes en ce moment ? Tu interrogeras, tu écouteras, tu devineras !

Pat hésitait.

– Il faut demander où est la petite Jessy ? dit-il.

– Non, sur ta vie, s'écria Morris. Il faut deviner, te dis-je ! il faut savoir le nom de cette étrangère… et il faut revenir bien vite m'apprendre ce que tu auras su.

Pat caressa une dernière fois du regard son bon lit de paille, puis il sortit, n'osant désobéir.

Morris, assis sur un billot, écouta les pas de l'ancien valet de ferme, qui s'éloignait dans la direction de Montrath, et dont il accusait déjà la lenteur. Il était accablé par la fatigue physique presque autant que par le découragement. Il y avait plusieurs nuits qu'il n'avait fermé l'œil ; les forces de son âme et celles de son corps faisaient défaut à la fois.

Sa vaillante jeunesse se fût bientôt réchauffée au moindre rayon d'espoir : l'espoir manquait comme tout le reste. L'appel de la pauvre Jessy était un cri d'agonie entendu dans une nuit sombre. Morris ne savait où diriger son effort aveugle ; il ne savait de quel côté presser son pas alourdi par la fatigue.

Toute cette journée s'était écoulée pour lui en vaines tentatives. L'affaire du bog de Clare-Galway avait éloigné de sa route tous ceux qui auraient pu lui venir en aide ; il avait cherché inutilement ses frères et ses amis. Seul et sans se rendre compte de l'espoir confus qui le guidait, il s'était présenté à la porte du château de Montrath. Il devinait que là était cette femme rencontrée au pied du cap Ranach, cette femme aux mains de qui, dans la matinée, il avait arraché le manuscrit de Jessy ; – cette femme qui savait sans doute où se mourait sa fiancée.

En tout autre pays, un homme dans la position de Morris Mac-Diarmid eût songé à la justice et appelé les magistrats à son secours. Cette plainte, écrite avec du sang sur des lambeaux de linge, eût été partout ailleurs un moyen suffisant de mettre sur pied la loi.

Mais en Irlande le paysan catholique n'espère point en l'équité du juge protestant. Montrath était un lord, le landlord le plus riche de tout le Connaught ! il exerçait sur les autorités de Galway une influence que personne ne pouvait ignorer.

Morris ne songea même pas à faire appel à cette magistrature inique dont la main s'appesantissait depuis de longs mois sur son vieux père innocent. Il n'avait foi qu'en lui-même. Il voulait voir cette femme, l'interroger, la supplier, la contraindre.

À la porte du château, il demanda cet Irlandais, ami de son enfance, que la misère avait fait le domestique d'un Saxon. Mais cet homme avait habité Londres trop longtemps : il ne voulait plus ou il n'osait pas se souvenir.

La livrée de milord se réjouit sincèrement de l'embarras du pauvre Morris. On railla, ses longs cheveux, son carrick, son chapeau rond à bords étroits, et tous ces détails de costume qui font reconnaître le *paddy*. Ce costume, Morris le portait fièrement, et l'on n'eût point trouvé sous les fracs noirs des dandies de Pullman une plus noble tournure que la sienne. Mais Londres, non content d'opprimer, bafouera éternellement ce peuple, qui pousse le ridicule jusqu'à mourir de faim !

Morris eut bien la pensée de se frayer un passage par la force à travers cette armée de valets ; mais, une fois entré, pourrait-il ressortir ? Plus il se voyait seul, plus il craignait de tomber, captif ou mort, dans cette lutte où personne après lui ne devait prendre la défense de la pauvre recluse.

Ses frères ne savaient rien encore du sort de Jessy. Morris se disait que risquer en ce moment sa vie ou sa liberté, c'était jouer, sur la plus précaire de toutes les chances, le dernier espoir de Jessy O'Brien.

Et cependant il fallait agir, car le retard aussi était le désespoir. Il se prit à courir comme un fou par la campagne déserte ; cherchant ses amis absents. Personne ! Sa raison, si lucide et si ferme d'ordinaire, avait cédé ; il ne se rendait point compte de ses actions, et, à mesure que s'écoulaient ces heures de tortures désespérées, il arrivait à n'avoir d'autre guide qu'un instinct de plus en plus confus.

La journée se passa. La nuit venue, Morris, qui était trop accablé pour s'éloigner beaucoup du château de Montrath, se

réfugia dans les ruines de Diarmid.

Après le départ de Pat, il voulut réfléchir encore et demander des ressources à son esprit épuisé. L'image de son père et celle de sa fiancée vinrent ensemble le visiter. Il vit l'austère et doux visage du vieillard que semblait éclairer cette auréole des saints qui vont mourir. Il vit les traits charmants de Jessy, pâlis par son martyre, mais gardant une suavité sereine, et souriant à la mort.

Il eut ce rêve laborieux des gens que la fatigue écrase. Il se disait : Je travaille, je vais, je m'efforce !

Il croyait continuer son vain labeur de la journée. Jessy et Miles, qu'il voyait toujours, aiguillonnaient sa lassitude. Il travaillait, il travaillait…

Puis le rêve lui-même s'enfuit : son sommeil était de l'anéantissement.

Pat, pendant cela, était installé à la table des valets de Montrath. Sa bouffonne figure lui avait valu le meilleur accueil. Grooms et laquais faisaient assaut, à son endroit, de bonnes plaisanteries britanniques. Pat ne se fâchait point ; il buvait et il mangeait pour huit jours. Plus on le raillait, plus il semblait joyeux, et c'était merveille de voir sa mine futée et pateline, au milieu des pesantes physionomies des domestiques anglais. Son sourire obséquieux, où perçait une nuance de malice, faisait perpétuellement le tour de la table. Il remuait sans cesse, il enfilait l'une après l'autre toutes les exclamations irlandaises, qu'il prononçait avec respect et d'un ton d'admiration.

Les grooms, cartonnés dans leur livrée, suivaient ses mouvements sans fléchir le cou, sans plier le torse, se tournant tout d'une pièce comme des soldats de bois et riant de ce rire guttural des gens de Londres, qui est juste trois fois plus triste que les sanglots des autres hommes.

Tout en mangeant, buvant, caquetant et flattant, le pauvre Pat accomplissait assez bien la mission à lui confiée par

Morris. Au beau milieu de son bavardage flagorneur, il plaçait des questions auxquelles la valetaille répondait à peu près. Il logeait ce qu'il apprenait ainsi dans le meilleur coin de sa mémoire, et continuait à dévorer, pour éloigner jusqu'à l'ombre du soupçon.

En définitive, Pat n'était point un mauvais éclaireur. Il ne pouvait pas en apprendre bien long, parce que les valets de Montrath n'étaient pas initiés aux secrets de leur maître ; mais il apprit tout ce que les valets savaient, et d'un espion nul ne peut exiger davantage.

Quand il prit congé de ses hôtes, on lui versa un verre d'eau-de-vie de France, qui contenait bien une demi-pinte. Pat le but religieusement, à la santé de la compagnie. Puis il sortit, escorté par les vivats des grooms, qui suivirent longtemps dans l'obscurité sa marche chancelante.

Pat était resté trois ou quatre heures au château. Au moment où il sortait, les maîtres de Montrath achevaient leur veillée. Mary Wood se couchait ivre ; Frances et lady Georgiana se retiraient ensemble pour causer longuement et avec terreur des événements de la journée. Lord George enfin s'enfermait avec son intendant et conseiller Crackenwell, afin de lui demander un moyen de sortir de crise.

Mary Wood lui avait donné jusqu'au lendemain matin pour le paiement des mille livres. Montrath savait que la colère de l'ancienne servante ne ménagerait rien après ce délai.

Morris dormait toujours. Les murmures du dehors berçaient son sommeil profond. À de longs intervalles, parmi les bruits uniformes de la mer et du vent, un autre bruit se faisait qui semblait sortir de l'intérieur des ruines.

Il eût été difficile de reconnaître la nature de ces sons qui arrivaient, brisés et dénaturés par les mille échos du vieil édifice. Quand le vent faisait trêve pourtant, et qu'ils venaient à s'élever dans le silence, on aurait cru distinguer comme une plainte assourdie et grossie à la fois par de mystérieux effets d'acoustique.

Cela durait quelques secondes, puis tout se taisait, et l'on n'entendait plus que la voix lointaine de la lame déferlant contre les rochers du rivage.

Pat ouvrit sa porte de planches vermoulues, en un de ces instants où les vieilles ruines redevenaient muettes. Il avait les cheveux épars et la démarche avinée. Son maigre visage était pourpre.

– *Och !* Mac-Diarmid, dit-il, j'aurais voulu vous voir là-bas, mon fils ! si vous saviez ce qu'ils mangent ces maudits Saxons de l'enfer, et ce qu'ils boivent, ma *bouchal ! Arrah !* La reine ne doit pas être mieux nourrie !

Le sommeil accablé de Morris était trop profond pour que la voix de Pat pût affecter son oreille. La branche de pin était éteinte, et il régnait dans la salle une obscurité complète.

– Holà ! Morris, reprit le bon Pat, n'êtes-vous plus là, mon garçon ? Je sais le nom de la femme et bien d'autres choses encore. *Och !* mon fils, vous ne serez pas fâché de m'avoir envoyé là-bas, pour sûr !

Morris ne répondit pas. Pat marcha en tâtonnant le long des murs, jusqu'à la couche de paille où il croyait Morris étendu.

– Personne ! grommela-t-il ; oh ! le bon whisky de France ! Morris, mon chéri, où êtes-vous ? et de la viande comme au jour de Noël !

Le silence continuait. Pat battit le briquet pour rallumer la branche de pin. Au moment où son bois mort s'enflammait, cette voix inconnue qui gémissait dans les ruines se fit entendre tout à coup. La figure empourprée du paysan devint livide.

La branche de pin qui prenait feu s'échappa de ses mains et tomba sur le sol humide, où elle s'éteignit. À sa lueur, qui avait brillé l'espace d'une seconde, Pat venait de voir Morris Mac-Diarmid toujours assis à la même place, immobile, pâle et la tête renversée contre la muraille.

Les yeux de l'ancien garçon de ferme, démesurément ouverts, semblaient prêts à saillir hors de leurs orbites.

– Le monstre ! murmura-t-il d'une voix étouffée, Jésus ! sainte Vierge Marie ! oh ! bon saint Patrick ! Le monstre sera venu et il aura étranglé le pauvre Morris !

Il faisait noir comme dans un four, et Pat n'osait plus rallumer la branche de pin.

– Malheureux ! malheureux ! reprit-il. Il devait avoir grand'faim, le monstre, car voilà trois jours que je l'ai oublié !

Depuis trois jours en effet, le pauvre Pat, absorbé par ses hautes préoccupations politiques, avait négligé les devoirs de sa charge, et refusé pâture au monstre nourri par l'intendant Crackenwell.

Le monstre devait avoir de terribles défaillances, et Pat, qui venait d'entendre sa plainte, trouvait que sa voix était considérablement affaiblie.

En ce premier moment de terreur, rien n'eût pu l'engager à porter immédiatement au monstre sa nourriture quotidienne. Il s'assit sur la paille, tremblant de tous ses membres, et se boucha les oreilles pour ne plus entendre cette plainte qui l'épouvantait. Mais au bout de quelques secondes il se dressa sur ses pieds comme si on lui eût enfoncé un aiguillon dans la chair.

– Ah ! Jésus ! dit-il ; ah ! saint Patrick, mon bon seigneur ! Si je le laisse mourir, je serai pendu !

– Morris, reprit-il, mon cher ami, si vous n'êtes pas mort, venez à mon secours !

Toujours le même silence. Pat sentit son cœur défaillir ; mais c'est en ces moments extrêmes que surgissent les résolutions vaillantes. Pat trouva du courage tout au fond de sa frayeur. Il se traîna sur les mains et sur les genoux jusqu'aux pains d'avoine amoncelés.

Il en choisit trois des plus gros pour dédommager en une

seule fois le monstre du long jeûne où il l'avait laissé.

Muni de ses trois pains et d'une cruche d'eau, il sortit par une petite porte, communiquant avec l'intérieur des ruines, et s'engagea dans un couloir tortueux, encombré de débris.

Il était sans lumière. Il monta l'escalier tournant de la tour qui formait l'angle du vieux château et pendait presque sur le vide à la pointe de Ranach-Head.

Il pénétra dans une salle ouverte à tous vents et formant le premier étage de la tour. Au centre de cette salle, il y avait une sorte de coffre enclavé dans le carreau. Pat y déposa les trois pains et la cruche d'eau bouchée. Il dénoua une corde fixée au mur, et l'on entendit crier des poulies.

En même temps le coffre descendit, laissant au milieu de la salle un trou de forme carrée.

Par ce trou, la voix des ruines, que nous avons entendue naguère, s'élança plus distincte et plus rapprochée.

C'était comme un cri humain ; mais ici, comme au rez-de-chaussée de la tour de Pat, les échos renvoyaient le son augmenté et faussé.

Le malheureux paysan se croyait sous la dent du monstre.

– Comme il hurle ! se disait-il. Ah ! Seigneur, il est bien colère !

Et comme s'il eût espéré l'apaiser en s'accusant lui-même, il ajoutait de sa voix la plus pateline :

– Il a raison, *ma bouchal !* trois jours sans manger ! je suis un malheureux coquin !

Pat sentit le coffre toucher le sol intérieur, et il se hâta de se pendre à la corde. Les poulies grincèrent en sens contraire : le cri souterrain redoubla, et, à travers la portée mugissante que lui prêtait l'écho, on distinguait un accent de plainte déchirante.

Le coffre revint au niveau du sol, après s'être vidé à l'étage

inférieur, et boucha hermétiquement l'ouverture.

Pat respira longuement. Il n'était pas tout à fait rassuré, parce que la peur était chez lui une maladie originelle ; mais son humilité s'évanouit tout à coup. Il montra le poing au monstre absent, en écarquillant les yeux d'une façon terrible.

– *Naboclish !* bête damnée, dit-il, si je te tenais par le cou une bonne fois, tu ne crierais plus jamais !

La plainte souterraine avait cessé de se faire entendre.

– Il se tait, le méchant animal ! pensa Pat judicieusement ; il dévore le bon pain que je lui donne, et qui ferait tant de profit à de pauvres chrétiens ! Ah ! *ma bouchal !* si je n'avais pas peur d'être pendu !

Tout en parlant, il regagnait l'escalier, dont il descendit les marches dégradées. Rentré dans sa retraite, il ralluma la branche de pin et trouva le courage de s'approcher de Morris. Sa frayeur avait bien dissipé un peu les généreuses fumées de l'eau-de-vie de France, mais il était encore ivre à demi.

– Il s'est endormi là comme un bon garçon, murmura-t-il. Du diable si je ne le croyais pas mort ! *Och ! och !* c'est bien heureux ! je n'aurais pas aimé à passer la nuit auprès d'un cadavre !

Il regarda un instant le visage défait et accablé de Morris, puis il leva la main pour l'éveiller. Mais il se ravisa.

Il a grand besoin de repos et moi aussi, pensa-t-il. Si je l'éveille, il va m'interroger pendant deux heures, et j'ai si bonne envie de dormir !

Il bâilla et poursuivit :

– Reposez-vous, Morris, pauvre chéri ! ce n'est pas moi qui voudrais vous éveiller, mon garçon.

Il bâilla encore, éteignit sa branche de pin, et se jeta sur la paille.

L'instant d'après ses ronflements vigoureux se mêlaient aux

sourds murmures du vent et de la mer.

Jessy O'Brien était étendue sur son lit, faible et brisée. Elle ne sentait plus les élancements aigus de la faim, parce que tous ses organes étaient engourdis par l'épuisement. Il y avait trois jours qu'on ne lui avait donné de nourriture. Il y avait douze heures à peu près qu'elle avait sacrifié son dernier pain pour servir d'enveloppe au paquet de linge qui contenait sa plainte suprême. Au moment où elle avait jeté le pain par l'ouverture oblique de la meurtrière, elle éprouvait déjà toutes les tortures de la faim.

Et il y avait de cela douze heures !

Elle tâchait de prier et de donner son âme entière à la pensée de Dieu. Mais l'image de Morris venait troubler sa méditation et lui parler des joies de la vie, à elle qui allait mourir.

C'était vers le milieu de la nuit. Elle entendit tout à coup au-dessus de sa tête ce bruit connu de poulies et de rouages que les échos sonores transformaient en un véritable fracas, et qui lui annonçait sa nourriture quotidienne, – ce bruit qu'elle attendait en vain depuis trois jours !

– Pitié ! cria-t-elle, au secours !

Elle mettait tout ce qui lui restait de force à pousser ce cri de détresse qui monta vers les hautes voûtes et s'enfla, répercuté à l'infini, jusqu'à produire une sorte de mugissement.

Nulle voix ne répondit à son appel. Un objet lourd tomba sur le sol, et les poulies grincèrent de nouveau.

Jessy se tut plus accablée. Il faisait nuit noire dans sa prison, mais elle savait qu'il y avait du pain à quelques pas d'elle.

Elle voulut se soulever sur sa couche, et ne put y réussir. Il fallait se hâter pourtant, car chaque minute augmentait sa faiblesse, et le retard, c'était la mort. Avec bien de la peine et

bien de la lenteur, elle se laissa glisser hors du lit et parvint à toucher le sol.

Elle tâcha de ramper, mais la terre froide glaçait son pauvre corps, qui resta comme paralysé.

– Mon Dieu murmura-t-elle, d'une voix qui se mourait : un peu de force encore, afin que je vive assez pour le revoir !

Son souffle râlait ; son cerveau était plein d'éblouissements.

Elle fit un effort, pourtant, un effort suprême : sa main, tendue convulsivement, toucha la croûte rugueuse de l'un des pains d'avoine.

Elle poussa un cri de joie, et sa bouche ébaucha le nom de Morris.

Ce fut le dernier son. Tout se tut dans la tombe muette.

On n'entendit plus que ce murmure sourd et continu du dehors que la pauvre Jessy prenait pour le bruit incessant des rues de Londres. Ce murmure, nous l'avons entendu naguère dans la retraite du pauvre Pat. C'étaient les voix mêlées du vent et de la mer, – du vent qui gémissait entre les ruines de Diarmid, de la mer brisant contre les écueils, au pied de Ranach-Head.

XVI – LES ENFANTS DE GIB

Le soleil venait de se lever, et ses rayons perçaient à grand'peine l'épais brouillard qui enveloppait les bogs, entre Ballynderry et Tuam. Le jour pénétrait peu à peu dans la pauvre chaumière de Gib Roe.

Le coupeur de tourbe et ses deux enfants dormaient tous les trois sur leur mince litière de paille. La cabane présentait toujours son même aspect de misère : les lueurs du dehors pénétraient autant par les fissures des murailles que par la fenêtre ouverte ; mais, du moins, on n'y avait pas souffert de la faim depuis la veille, car on voyait, épars sur le sol, de nombreux débris de pain et de pommes de terre.

Quand les bonnes gens du Connaught font fi des pelures, c'est que l'abondance règne dans leur maison.

La tête de Gib restait encore dans l'ombre, tandis que les visages des deux enfants étendus à ses pieds commençaient à s'éclairer vivement. Leur sommeil souriait ; l'innocence gaie de leur âge était sur leurs petites figures amaigries, mais contentes. Le jour qui venait chatouiller leurs yeux, à travers leurs paupières closes, allait les éveiller bientôt ; ils luttaient déjà contre un reste de sommeil, et leurs bras s'agitaient à l'aveugle, obéissant encore aux fantaisies de leurs rêves.

Paddy s'éveilla le premier ; il s'assit sur la paille et se frotta les yeux.

– J'ai mangé hier ! murmura-t-il avec bien-être. J'ai mangé tant que j'ai voulu. Aujourd'hui, je mangerai encore ; nous n'aurons plus faim jamais, jamais ; notre père Gib l'a dit.

Il se retourna vers sa sœur qui dormait encore. La petite fille se faisait un oreiller de l'un de ses bras et tenait l'autre arrondi au-dessus de son front, comme pour garder ses yeux du jour déjà trop vif. Ce petit bras faible et délié montrait sa peau blanche à travers les mille trous des haillons qui la couvraient. Paddy passa ses doigts en riant par le plus large de

ces trous, et pinça doucement la peau blanche.

Su se dressa sur son séant. Son premier mouvement, fut d'être triste et de toucher son estomac qui souffrait tous les jours au réveil.

Ce matin elle ne souffrait pas.

– Oh ! ma sœur Su, dit le garçon, c'est fini ! il faut rire. Tu sais bien que nous n'aurons plus faim.

Une expression de bonheur se répandit sur les traits de la petite fille.

C'est vrai ! c'est vrai ! répliqua-t-elle en joignant les mains. Nous n'aurons plus faim ! nous ne souffrirons plus ! nous serons bien heureux avec notre père Gib.

– Bien heureux, répéta Paddy, et que j'aurai de joie à vous voir toujours contente, ma petite sœur !

Su tendit sa joue : ils s'embrassèrent en se roulant sur la paille.

– Nous serons beaux, disait Su, la coquette ; beaux et frais comme les enfants des lords qui n'ont jamais eu faim de leur vie !

Et le vaillant garçon répondait :

– Nous engraisserons ! j'aurai de gros bras forts, et gare aux Saxons maudits !

– Nous aurons des habits tout neufs.

– Notre père Gib me donnera un grand fusil !

– Sainte Vierge ! sainte Vierge ! s'écrièrent-ils ensemble ; hier encore nous étions si malheureux !

Ils bondirent, riant et chantant, jusqu'au milieu de la chambre ; puis Su s'arrêta tout à coup et mit un doigt sur sa bouche.

– Chut ! dit-elle, notre père Gib était bien las hier au soir ! il ne faut pas l'éveiller.

Paddy se tut aussitôt. Les deux enfants s'avancèrent sur la pointe des pieds et s'agenouillèrent auprès de Gib endormi.

– Faisons notre prière, dit Su ; Dieu et la bonne Vierge nous envoient du bonheur ; remercions-les et prions pour notre père.

Leurs visages espiègles se recueillirent. Ils joignirent leurs mains avec une dévotion naïve, et récitèrent pieusement cette belle oraison que l'enfant catholique apprend en même temps que le nom de sa mère.

Le jour gagnait sans cesse, éclairant successivement toutes les parties du corps de Gib ; mais son visage était encore à l'ombre de la muraille, qui servait d'oreiller à sa tête chevelue.

Les enfants se relevèrent bientôt et se prirent à jouer sans bruit : le garçon avec une aigrette rouge qui gardait son support de métal, la petite fille avec une écharpe de soie blanche, garnie d'une longue frange d'or.

Paddy essayait d'adapter l'aigrette à sa coiffure ; Su se drapait de son mieux dans l'étoffe moelleuse de l'écharpe ; et tous deux riaient, et tous deux caquetaient bien gaiement, les enfants joyeux !

L'aigrette et l'écharpe avaient appartenu à quelqu'un des pauvres dragons qui étaient morts dans le bog de Clare-Galway.

– Voyez, ma sœur, disait Paddy gravement, si je n'ai pas l'air d'un homme avec cela sur ma tête.

– Et moi, petit frère, répondait Su, voyez, voyez les femmes des marchands de Galway ont-elles de la soie plus belle ? Que de liards il y a dans cette frange de cuivre !

Leur toilette était achevée. Paddy avait fixé solidement l'aigrette aux lambeaux de son chapeau, et Su avait roulé cinq ou six fois l'écharpe autour de son petit corps. Ils s'assirent fièrement par terre l'un auprès de l'autre.

– Ma sœur, demanda le garçon, vous souvenez-vous de la

leçon que nous a faite hier notre père Gib avant de s'endormir ?

Su perdit son sourire.

– Je m'en souviens, répliqua-t-elle.

– Dites-la-moi, ma sœur, reprit Paddy, je crois que je l'ai oubliée.

La petite fille baissa les yeux ; son front, si joyeux naguère, devint triste.

– Hier matin, murmura-t-elle, notre père Gib nous fit une autre leçon ; nous nous en sommes souvenus, Paddy, et que de pauvres gens sont morts, quelques heures après, dans les bogs !

Le garçon regarda sa sœur comme s'il ne l'eût point comprise ; puis il devint triste tout à coup.

– C'est vrai ! dit-il tout bas, comme ils souffraient ! comme ils tendaient leurs bras vers le ciel en criant !

– Je les ai revus cette nuit en rêve, reprit Su. Les pauvres malheureux !

Elle dénoua l'écharpe de soie pour s'en débarrasser. Les plis, en se déroulant, lui montrèrent deux ou trois taches rouges qu'elle n'avait point encore aperçues.

– C'est du sang ! murmura-t-elle.

– Le sang d'un homme mort ! ajouta Paddy.

Les deux enfants restèrent bouche béante ; leurs yeux, grands ouverts et arrondis par l'effroi, se fixaient sur la soie ensanglantée. Su rejeta l'écharpe loin d'elle, et Paddy arracha l'aigrette qu'il venait d'attacher à son chapeau.

Puis tous deux, demeurèrent tristes et silencieux.

Le jour continuait de monter le long du corps de Gib ; un rayon vif toucha enfin son visage, et le coupeur de tourbe s'éveilla en sursaut. Il se dressa d'un bond sur ses pieds, regarda par la fenêtre pour mesurer la hauteur du soleil.

– Vite, enfants ! vite ! dit-il, nous sommes en retard et l'on nous attend au tribunal. Déshabille-toi, Paddy ! à bas les haillons, petite Su ! Il faut des habits neufs, mes chéris, pour témoigner devant la justice du comté.

Ce mot habit neuf fit une diversion puissante à la mélancolie des deux enfants. Leurs yeux avides cherchèrent de tous côtés les toilettes promises. Gib remua la paille à l'endroit où sa tête reposait naguère ; il en retira trois paquets.

– Voilà pour vous, Su, mon trésor, dit-il ; pour vous, Paddy, et voilà pour moi.

Le paquet de la petite fille contenait une robe de laine, une chemise blanche comme neige et une mante rouge. Le paquet de Paddy renfermait un pantalon, une veste et un petit carrick.

Les cris de joie des deux enfants se croisèrent.

– Allons ! allons ! dit Roe : la route est longue, nous nous réjouirons en chemin.

Tout en parlant, il se hâtait de passer lui-même l'habillement neuf que nous lui avons vu à l'hôtel du *Roi Malcolm*.

Il affectait une grande gaieté, mais, quoi qu'il en eût, son front ridé se chargeait bien souvent de nuages.

Les enfants ne voyaient que son sourire, parce qu'ils étaient heureux. Ils se regardaient tous les deux avec admiration. Paddy faisait de vains efforts pour se voir par derrière ; Su disposait avec une coquetterie instinctive les plis grossiers de sa mante. Elle était femme déjà, car elle eût donné le pain de sa journée pour un miroir.

Ils sortirent tous les deux, sur l'ordre de Gib, après avoir jeté, en guise d'adieu, à leurs haillons de la veille, un coup de pied dédaigneux.

Ils descendirent le tertre et franchirent la douve, mais ils avaient perdu ce pas leste et bondissant que nous admirions naguère ; leurs pieds, habitués à courir libres sur le gazon du

bog, étaient maintenant alourdis par de bons souliers à semelles de bois ; ils avaient peur de gâter leurs vêtements tout neufs ; ce nouvel accoutrement, qui les rendait si fiers, leur ôtait la meilleure part de leur gentillesse sauvage.

Ils s'arrêtèrent pour attendre Roe, qui les prit par la main et les guida vers le cours de la Moyne.

Ainsi habillés de neuf tous les trois, marchant d'un pas égal et sage, ils avaient l'air d'une petite famille endimanchée qui se rendait pieusement à la paroisse. Ils passèrent la Moyne, sur un pont de bois construit autrefois par Luke Neale, le middleman, pour les besoins de sa ferme.

Le coupeur de tourbe fit halte sur l'autre bord.

À la place où s'élevaient quelques mois auparavant les vastes bâtiments de la ferme, il n'y avait plus que quelques débris, recouverts à moitié déjà par les efforts d'une végétation puissante. On distinguait encore néanmoins les assises de pierre des murailles, et ça et là quelques pans de maçonnerie que le feu n'avait pu dévorer.

C'était tout. La vengeance de Molly-Maguire ne fait point les choses à demi.

À une vingtaine de pas des ruines du bâtiment principal, Gib désigna du doigt un petit tertre.

C'est là que vous étiez un soir, en novembre dernier, dit-il en essayant de donner à sa voix une inflexion badine ; vous vites arriver beaucoup d'hommes avec des masques de toile sur leurs visages. Au devant d'eux était un grand vieillard qui secouait une torche de bog-pine… vous vous souvenez bien, mes jolis ?

– Mon père Gib, murmura la petite Su, nous étions bien loin d'ici en novembre dernier !

– Nous n'avons rien vu de tout cela, dit Paddy.

Gib frappa du pied et les regarda tour à tour en fronçant le sourcil.

– Il le faut ! prononça-t-il d'une voix sourde et contenue, je le veux ! Vous étiez ici et vous avez tout vu !

Les deux enfants secouèrent leurs longs cheveux sans répondre.

– Avez-vous donc oublié ce que je vous ai dit hier au soir ? demanda Roe.

– Non, père, répliqua la petite Su ; mais le vieux Miles Mac-Diarmid est si bon ! si nous allions le faire mourir, comme les soldats anglais !

Gib détourna la tête pour cacher la rougeur qui lui montait au front.

– Petite folle ! murmura-t-il. Je dirai comme vous… pensez-vous que votre père puisse faire mal ?

– Oh ! non ! répondirent à la fois les deux enfants.

Gib les enleva tour à tour dans ses bras et les baisa. Il y avait de la sueur à son front.

– C'est un digne et saint vieillard, que Miles Mac-Diarmid ! reprit-il en baissant les yeux. Qui donc voudrait lui causer de la peine ? Ne vous inquiétez point de choses que vous ne pouvez pas comprendre, et songez plutôt aux bons jours qui vont succéder à notre misère. Plus jamais faim, Paddy ! plus jamais froid, petite Su ! plus de travail dans la boue glacée des bogs ! et des habits encore plus beaux que ceux-là !

Il n'en fallait pas tant pour faire taire les vagues scrupules des deux enfants, pauvres créatures ignorantes en qui l'instinct du bon dépérissait comme le grain semé dans une terre inculte. Ils se reprirent à contempler leurs chères parures ; ils s'admirèrent de nouveau et davantage ; ils oublièrent tout ce qui n'était pas leur joie.

– Encore plus beaux ! s'écria la petite Su : entendez-vous, mon frère ?

– Oh si j'entends ! répliqua Paddy ; nous serons habillés peut-être comme les enfants des hommes riches de Galway !

– Et nous jouerons du matin au soir !

– Merci, merci, notre bon père.

Gib avait autour de la lèvre un sourire plein d'amertume.

– Sainte Vierge, priez votre fils Jésus qu'il me pardonne murmura-t-il. Je les ai vus souffrir si longtemps ! si longtemps j'ai entendu leurs pauvres petites voix crier famine, sans pouvoir leur donner un morceau de pain !… Vous serez obéissants, n'est-ce pas, mes beaux chéris ? reprit-il tout haut ; vous n'oublierez pas ce que vous a dit votre père ?

– Nous serons bien obéissants, répliquèrent les deux enfants.

Gib les reprit par la main et continua sa route vers la ville.

Les rues de Galway étaient, ce matin, aussi désertes et aussi muettes que nous les avons vues, la veille, bruyantes et encombrées. L'auberge du *Grand Libérateur* se taisait à quelques pas du *Roi Malcolm* silencieux.

Le coupeur de tourbe et ses deux enfants traversèrent la ville d'un pas rapide, et c'est à peine s'il se trouva sur leur passage quelques pauvres tenanciers aux carricks en lambeaux pour leur jeter en dessous un regard soupçonneux.

La veille ils eussent attiré l'attention, et ce costume aisé qui remplaçait leurs haillons ordinaires, n'aurait pas été pour eux sans danger, mais aujourd'hui tout ce qui restait de gens des environs dans la ville envahissait la cour des sessions. C'était ce matin même que le jury devait prononcer sur le sort du vieux Mac-Diarmid.

Protestants et catholiques étaient animés d'une curiosité pareille, et l'enceinte du tribunal allait être trop étroite pour la foule empressée qui en assiégeait les portes depuis le lever du jour.

Gib Roe fit un long détour, et aborda prudemment le tribunal par derrière. De ce côté il n'y avait personne ; le coupeur de tourbe put être introduit sans encombre et gagner

le cabinet du bon juge Mac-Foote, où il était impatiemment attendu.

Comme il arrivait au seuil, Miles Mac-Diarmid, qu'on amenait de sa prison, parut à l'autre bout de la galerie. Gib s'arrêta, incapable de faire un pas de plus : une force invisible clouait ses pieds au sol.

Miles s'avançait lentement entre le porte-clefs Nicholas, qui souriait avec douceur, et maître Allan, le geôlier, dont la terrible prunelle trouvait pour cette circonstance des regards particulièrement fauves et féroces. Il se dirigeait vers la salle du jury.

En passant auprès de Gib, il le reconnut, bien que ce dernier lui tournât le clos.

– Salut, Roe, mon garçon, lui dit-il ; j'espère vous voir bientôt à ma table, comme par le passé, là-bas, à la vieille ferme du Mamturk.

Le coupeur de tourbe, pâle comme Judas sous le baiser du Sauveur, s'était retourné à demi.

La porte de votre maison a toujours été ouverte aux malheureux, Mac-Diarmid ; j'espère qu'on vous jugera comme vous le méritez.

Les deux enfants souriaient au vieillard.

– En avant ! commanda rudement le redoutable geôlier.

– Maître Allan a raison, appuya le doux Nicholas ;, Miles, mon excellent ami, avancez, nous ne pouvons nous arrêter ici.

Miles tendit la main au coupeur de tourbe, qui la toucha et pensa défaillir à ce contact. Puis il poursuivit sa route avec son escorte, et Gib entra dans le cabinet du juge.

Dans ce cabinet étaient réunis Mac-Foote, Josuah Daws, le bailli Payne et deux ou trois officiers de justice subalternes. Dans un fauteuil, auprès de la fenêtre, Fenella Daws lisait une histoire sentimentale dans un vieux numéro du *Blackwood's Magazine.* Elle avait auprès d'elle son portefeuille ouvert et son

crayon tout taillé.

Jamais femme n'avait pénétré peut-être dans ce tabernacle de la Thémis irlandaise. Mais Mac-Foote était un juge galant ; et pour qui seraient les privilèges, sinon pour les créatures d'élite comme était mistress Fenella Daws ?

À la vue de Gib Roe, l'importante figure du sous-intendant de police daigna se dérider quelque peu ; il fit même un geste comme pour se frotter les mains, car il avait engagé sa gloire à faire condamner le vieux Miles, et l'absence du coupeur de tourbe eût été pour lui une véritable défaite.

– Mon cher collègue, lui dit Mac-Foote, je ne puis pas me mêler de tout ceci. Faites de votre mieux, je vous prie, pour arriver à la vérité.

Il recula son siège. Le bailli Payne et les autres hommes noirs à perruques *grisâtres* l'imitèrent ; et mistress Fenella écrivit sur son carnet :

« Scrupules honorables et délicatesse ombrageuse des magistrats protestants irlandais. »

Gib s'avança en saluant à la ronde, avec une gaucherie timide. Les deux enfants le suivaient de près ; leurs yeux effarés s'ouvraient tout grands ; ils regardaient, étonnés, ces manteaux noirs et ces perruques poudrées ; ils ne se souvenaient point d'avoir vu jamais des hommes si laids.

Gib s'arrêta devant Josuah Daws ; il se tint debout, son chapeau à la main.

– Eh bien mon ami, lui dit le sous-intendant de police, vous voilà fidèle au rendez-vous, et prêt sans doute à faire ce dont nous sommes convenus ?

Gib restait sous le coup de sa rencontre avec le vieux Miles ; sa voix s'étouffa dans son gosier ; il ne put pas répondre.

Le grave Josuah tira de sa poche austère une poignée de petits gâteaux, qu'il offrit aux enfants, avec un sourire presque

aimable.

Su et Paddy flairèrent un instant avec défiance cette friandise inconnue ; ils y portèrent la dent timidement d'abord, et finirent par les croquer de tout leur cœur.

Le sous-intendant de police avait fait d'un seul coup leur conquête.

Le crayon de Fenella courut sur le vélin de son portefeuille. Elle écrivait :

« Goût passionné des jeunes paysans du Connaught pour les gâteaux appelés croquignoles. »

Josuah Daws toisa le coupeur de tourbe d'un regard imposant et sévère.

– Je suis convaincu, mon ami, reprit-il, que vous n'avez point faibli dans votre bonne résolution, et que vous êtes toujours résolu à confesser la vérité.

– La vérité ! prononça Gib d'une voix sourde et toute pleine de sarcasme douloureux.

– La vérité, répéta Josuah Daws, dont le raide visage se redressa plus imposant que jamais. J'aime à croire que vous ne vous serez pas laissé influencer par les vaines rodomontades des ribbonmen ?

– Molly-Maguire exécute toujours ses menaces, murmura le coupeur de tourbe.

Daws haussa les épaules.

Mac-Foote et les autres, qui, malgré leur éloignement discret, ne perdaient pas une parole de cet entretien, se regardèrent avec inquiétude. Ce n'étaient point, à proprement parler, de très méchantes gens ; mais, outre qu'ils ne détestaient pas de voir condamner de temps à autre un catholique pour l'exemple, ils avaient sur le cœur une injure toute récente. L'espace d'une nuit les séparait seul de cette mystification cruelle qu'ils avaient subie dans la loge supérieure. L'épreuve par l'eau, que leur avaient infligée les

partisans du Rappel, leur laissait une sourde colère, qu'ils étaient bien aises de passer sur un homme important parmi les repealers. Les courroux bourgeois ne pardonnent pas plus que les grandes haines.

Si Mac-Diarmid n'était pas un conspirateur, du moins était-il un entêté suppôt de l'agitation légale. Dans la balance orangiste, cette dernière accusation valait bien la première.

Josuah Daws éprouvait cependant une certaine inquiétude. Su et Paddy, qui avaient dévoré sa première offrande, regardaient avec concupiscence les vastes poches de son frac noir.

Il leur fit une nouvelle largesse.

– Est-ce à dire, reprit-il ensuite en s'adressant au coupeur de tourbe, que vous avez cru pouvoir railler la justice et l'engager dans une fausse voie ? C'est dangereux, mon garçon, car la justice a le bras fort et se venge !

Gib secoua la tête avec mélancolie.

– Plût à Dieu que je n'eusse point d'autre motif de parler ! murmura-t-il. Ah ! Votre Honneur ! Votre Honneur ! ajouta-t-il en étreignant son front à pleines mains, si les enfants avaient de quoi manger, vous auriez beau me dire : Tu seras pendu, Gib ! Gib, tu mourras ! la justice te tuera ! la mort ne nous fait pas peur à nous autres pauvres gens pour qui vivre c'est souffrir.

Gib s'interrompit et jeta un furtif regard à ses deux enfants, qui croquaient leurs gâteaux en souriant.

– Mais les chers innocents ! reprit-il à voix basse ; oh ! si vous les voyiez pleurer quand ils ont faim ! Regardez comme ils sont maigres, comme leurs joues sont pâles… Mon Dieu ! vous qui me les avez donnés, me punirez-vous pour les avoir trop aimés !

Mac-Foote et ses compagnons échangèrent un sourire d'intelligence. La « vérité » allait triompher.

Quant à Fenella Daws, elle ne comprenait pas absolument la signification de cette scène, mais elle écrivit à tout hasard sur son album :

« Conversation dramatique entre Josuah Daws ; esq., et un paysan irlandais, père des deux enfants qui aiment les croquignoles. »

Gib avait baissé la tête et tenait ses bras croisés sur sa poitrine.

Vous êtes un bon père, mon ami, lui dit Josuah Daws ; ce que vous allez faire aujourd'hui assurera le bonheur de vos enfants.

– Je le crois répondit tout bas le coupeur de tourbe.

– L'heure avance, reprit Daws : êtes-vous prêt ?

Gib ne répliqua point. À ce moment suprême, son cœur se soulevait contre sa propre infamie ; il ne trouvait pas en lui la force de consommer sa trahison.

– Êtes-vous prêt ? répéta Josuah Daws.

Gib se redressa ; les veines de son front se gonflèrent ; il regarda l'homme de police en face, et sa bouche s'ouvrit pour prononcer un refus. Mais, en ce moment de silence, le caquet des enfants qui parlaient tout bas vint frapper son oreille ; son regard, attiré invinciblement, glissa jusqu'à eux. Le sang abandonna ses joues ; ses yeux se remplirent de larmes ; sa tête se courba de nouveau.

– Et vous, répliqua-t-il d'un accent étouffé, êtes-vous prêt à faire ce que vous m'avez promis ?

– Récapitulons, dit Josuah Daws : trois habillements neufs.

– Des pence, poursuivit Gib, tant que j'en pourrai soulever sur mon dos, dans un sac à pommes de terre.

– Je vous promets moitié en sus, mon fils.

– Et les moyens de passer sur-le-champ en Écosse avec les deux petits.

– Accordé !

Le souffle de Gib s'embarrassa ; un combat navrant se livrait au dedans de lui.

– Êtes-vous prêt ? répéta une troisième fois le sous-intendant de police.

Gib ferma les yeux et répondit :

– Je suis prêt !

– Les enfants savent-ils ?… commença Josuah Daws.

– Ils savent, dit le coupeur de tourbe.

Daws se leva aussitôt ; Mac-Foote et les autres l'imitèrent. Fenella n'eut que le temps d'inscrire sur son album une dernière observation aussi ingénieuse que les précédentes.

Toute l'assistance quitta le cabinet du juge et se dirigea vers la salle des sessions.

Dans la salle des sessions, le jury était assemblé déjà ; l'attorney de la couronne s'asseyait à son poste ; les juges siégeaient, et l'alderman de service faisait figure municipale dans sa tribune solitaire.

L'auditoire en haillons attendait, impatient, mais silencieux.

Le jury, suivant l'usage de cette époque, se composait entièrement de protestants. Parmi ses membres, nous eussions reconnu plusieurs orangistes de la loge supérieure : le médecin Fitz-Roy, le chirurgien Kniff, le professeur Hull hulliste ; le banquier Bullion et bien d'autres. Le bon avocat Picklock était chargé de la défense.

Pour témoins, il n'y avait que Gib et ses deux enfants, qui achevaient de croquer en souriant les petits gâteaux de Josuah Daws.

Ils étaient le point de mire de tous les regards, car personne n'ignorait dans la salle qu'ils étaient pour l'accusé la délivrance ou la mort.

Au banc des accusés se tenait le vieux Miles, digne et calme, comme toujours.

Derrière lui, Mickey, Sam, Larry et Owen étaient debout. Au moment où Mac-Foote et Daws entraient dans la salle, les rangs de la foule s'ouvrirent pour donner passage à Morris Mac-Diarmid.

Ses traits pâles étaient couverts de sueur et de poussière. Sa poitrine haletait comme s'il eût fourni une course épuisante.

Il se plaça sans mot dire au-devant de ses frères.

XVII – LE RÉVEIL DE MARY WOOD

Mary Wood avait choisi la plus belle chambre du château de Montrath. Elle n'était pas là aussi bien logée que dans son splendide appartement de Portland-Place, mais rien ne lui manquait en définitive, et une reine en voyage se fût contentée de sa retraite.

Mary Wood ne se plaignait pas trop. À la guerre comme à la guerre.

Elle s'éveilla dès le matin, et sonna un valet, qui entra aussitôt avec du rhum. La sonnette de Mary Wood voulait dire du rhum.

L'ancienne servante était couchée, toute raide sur son lit.

Sa toilette de nuit, follement éclatante, faisait ressortir la pâleur terreuse de son visage ; ses gros yeux mornes se fixaient dans le vide ; sa respiration sifflait péniblement.

À l'approche du valet, elle se souleva avec effort sur son séant. Le valet lui fit un dossier de son bras arrondi.

Elle saisit le flacon sur le plateau et versa un grand verre. Sa main tremblait jusqu'à ne pouvoir diriger la liqueur qui se répandait sur le plateau et sur les draps du lit, emplissant la chambre entière de ses violents parfums.

Les narines de mistress Wood se dilataient à flairer cet arome favori.

Malgré le tremblement de sa main, elle réussit à mettre sa lèvre blême sur le bord du verre, et en avala le contenu d'un trait.

Ce fut une transformation soudaine. Le sang colora sa joue hâve ; ses yeux s'animèrent ; une expression de bien-être se répandit sur ses traits, et ce fut d'une main ferme qu'elle replaça le verre sur le plateau.

– Envoyez-moi la femme de chambre de milady, dit-elle. Je

veux m'habiller et voir si Montrath est toujours aussi heureux que jadis dans le choix de ses servantes.

Elle était de charmante humeur. Ce fut en chantant d'une voix rauque et faussée qu'elle se livra aux soins de la femme de chambre. Celle-ci arrangea de son mieux les magnificences disparates qui composaient la toilette de mistress Wood ; elle mêla l'or, le velours, la soie, les perles, les dentelles et les panaches. L'ancienne servante avait des monceaux de tout cela.

Cette laborieuse toilette achevée, mistress Wood se rendit au salon. Elle y arriva la première.

– Eh bien ! eh bien ! dit-elle, on me traite ici un peu sans façon, ce me semble ! Faites prévenir milord, faites prévenir lady Montrath, et aussi la jolie miss dont j'ai oublié le nom. Si maître Crackenwell est au château, je désire le voir. Dites-leur à tous de se presser : j'attends !

Mary Wood s'installa dans sa causeuse de la veille et tâcha de feuilleter un album pour tuer le temps. Mais les croquis, achetés à prix d'or et signés des noms les plus illustres de l'Europe, n'eurent point le don de lui plaire. En fait de dessins, mistress Wood n'aimait que les gravures enluminées représentant des amours de horse-guards, ou bien encore des scènes de boxe avec de gros bras musculeux et des poitrines velues.

Elle jeta l'album et continua sa chanson.

Chacun dans le château reconnaissait plus ou moins le pouvoir de cette femme, car tous ceux qu'elle avait appelés vinrent en même temps : Montrath, sa femme, Frances et Crackenwell.

– Bonjour, milady ! s'écria l'ancienne servante, j'ai rêvé de vous toute la nuit, ainsi que de lord George, et encore d'une autre femme dont vous pourrez bien faire la connaissance quelque jour. Bonjour, ma jolie miss ! Une poignée de main, Crackenwell, mon garçon ! Milord, je présente mon humble

respect à Votre Seigneurie.

Chacun la salua, et Crackenwell s'assit auprès d'elle sur la causeuse.

Lord George resta debout comme la veille. Frances et Georgiana se placèrent un peu à l'écart.

Lady Georgiana était très pâle. Son visage défait disait les insomnies de sa nuit. Depuis la veille, ses terreurs romanesques avaient pris un caractère trop réel.

Il y avait un crime sur la conscience de lord George. Ce crime, Mary Wood en avait été le témoin ou la complice, car elle le tenait suspendu comme une menace mortelle au-dessus de la tête de Montrath.

Frances, malgré sa bonne volonté, n'avait pu combattre les craintes réveillées de son amie. Elle était persuadée elle-même désormais, et ce qu'elle avait entendu la veille ne lui laissait plus de doute. Elle avait dit à Georgiana :

– En cas de malheur, ma présence ici ne vous serait que d'un faible secours, et une promesse sacrée me rappelle à Galway aujourd'hui même. Venez avec moi, Georgy, ce sera une simple visite rendue, et votre absence ne pourra faire ombrage à lord George, car, s'il le faut, nous reviendrons ensemble.

La pauvre jeune femme ne demandait qu'à fuir ce château qui lui faisait peur, et le voisinage de ces terribles ruines qui étaient pour elle une menace.

– Merci, ma bonne Fanny, oh merci, répondit-elle. Votre amitié me sauvera peut-être, et c'est pour moi une consolation bien douce de savoir que, si milord me rappelle, vous ne m'abandonnerez pas.

Il avait été convenu de la sorte que Georgiana irait demander l'hospitalité à Fenella Daws ce jour-là même.

On était assuré d'avance de l'accueil de mistress Daws. Cette aimable femme avait des instincts trop élevés pour ne

pas payer par tous les genres de politesse l'honneur d'inscrire sur son album la visite d'une noble lady.

Quant à Frances, le devoir qu'elle avait à remplir concernait la promesse faite à Morris Mac-Diarmid. Elle avait jugé lord George dans la journée de la veille et ne comptait plus sur son secours. Elle voulait agir par elle-même.

– Eh bien ! Montrath, dit Mary Wood, j'espère que je me suis montrée patiente ?…

– Au nom de Dieu, madame, interrompit lord George, avant d'en venir à des récriminations inutiles, interrogez mon agent, Crackenwell.

– Comment ! mon pauvre Robin, s'écria en riant l'ancienne camériste, vous êtes encore l'agent de Sa Seigneurie ? c'est le monde renversé, sur ma parole ! C'est comme si j'étais, moi, la femme de charge de milord !

– Il faut de la patience, Mary, dit Crackenwell à voix basse : à quoi peut vous servir tout le bruit que vous faites ?

– À faire du bruit, Robin, répliqua mistress Wood.

Crackenwell haussa les épaules.

– Vous auriez pu être millionnaire, ma fille, murmura-t-il en lui prenant la main, et vous mourrez sur la paille !

L'ancienne camériste eut un éclat de rire franc et retentissant.

– Ah ! le bon plaisant que vous faites, Robin ! s'écria-t-elle ; mais vous parlez trop bas ; ces chères enfants s'ennuient à ne pouvoir vous entendre… N'est-ce pas, milord ?

Montrath reprenait son supplice de la veille. Georgiana et Frances tendaient en effet l'oreille et tâchaient de saisir quelques mots au passage.

Mary Wood fixait sur elles son regard hardi et moqueur. Elles détournèrent les yeux, offensées et n'osant répondre à cette femme, qui leur inspirait à chaque instant plus d'effroi.

Mistress Wood se renversa sur les coussins de la causeuse, et mit une espèce d'indécence fanfaronne à souiller du pied le riche velours du meuble.

– Eh bien, Montrath ! reprit-elle, vous faites là une triste figure, mon cher lord ! Voyons ! il faut mettre fin à cette situation qui vous embarrasse. Je souffre à vous voir cet air de pauvre diable traqué par ses créanciers. Brisons là et ne parlons plus du retard dont je vous tiens quitte. Donnez-moi mes mille livres.

– Mais je ne les ai pas, dit Montrath avec détresse.

Les sourcils de Mary Wood se froncèrent, et son œil eut un éclair de courroux.

– Vous ne les avez pas ! répéta-t-elle, et vous avez pris vingt heures au lieu de quatre ! Prétendriez-vous donc me résister sérieusement ?

– Je ne prétends rien, Mary, balbutia Montrath en baissant les yeux ; je veux tout ce que vous voulez. Mais l'impossible…

– Et les diamants de milady ? interrompit l'ancienne servante. Ils valent dix fois cette pauvre somme !

– Ils sont à Londres.

Mary laissa échapper un juron tout viril.

– Je ne vous crois pas, dit-elle ; vous voulez me tromper, mais, de par le diable ! vous jouez gros jeu, milord ! et le plus misérable de vos tenanciers ne voudrait pas changer de place avec vous à la fin de cette partie !

Montrath ne répliqua pas.

Mary se souleva sur le coude et repoussa rudement Crackenwell, qui essayait de la calmer.

– Vous êtes un oison, Robin ! lui dit-elle. Si vous aviez fait comme moi, vous qui êtes économe, Dieu sait combien vous auriez de rentes !

Elle fixa son regard effronté sur lady Montrath.

– Georgy, reprit-elle en employant à dessein cette abréviation familière qui prenait dans sa bouche une expression d'insulte poignante, votre mari a-t-il dit vrai ?

Georgiana ne répondit point.

– C'est à toi que je m'adresse, petite lady ! s'écria mistress Wood, dont le front se rougit tout à coup au feu de sa colère croissante ; tu ne daignes pas me répondre, parce que je suis une ancienne servante, n'est-ce pas ? on t'a raconté cela !… mais du diable si tu vaux mieux que moi, ma fille !

– Mary ! Mary ! murmurait Crackenwell inquiet, vous prenez le chemin de tout perdre !

Lord George n'osait même pas en dire autant ; il attendait, engourdi par l'angoisse, l'issue de cette scène qui avait pour lui de si terribles menaces.

Ici, loin de pallier l'invraisemblance honteuse de tant de faiblesse, nous rappellerons au lecteur que la position d'un pair d'Angleterre n'a point d'analogue en France. Un lord, chez nos libres voisins, est un dieu.

George Montrath était mort de peur.

Lady Montrath s'était redressée devant l'apostrophe de Mary Wood. Un instant l'indignation fut chez elle plus forte que la frayeur, et tout le mépris qu'elle ressentait pour cette femme passa dans son regard.

Mary bondit sur ses pieds comme une furie ; elle s'élança vers Georgiana, les poings fermés et l'écume à la bouche.

Frances, par un mouvement instinctif, se mit au-devant de son amie ; il y avait sous sa douce beauté le courage d'un homme. Mais Mary Wood avait l'irrésistible vigueur de la folie. Elle écarta Frances sans effort, et se trouva en face de la pauvre Georgiana, qui était pâle et qui tremblait de tous ses membres.

– Oui, sur mon honneur ! miss Georgy, reprit-elle en appuyant sur ces deux mots, je vaux autant que vous, ma

belle ! et il n'y a point de si pauvre mendiante, cherchant son pain de porte en porte, qui ne puisse dire comme moi !

Frances s'était avancée jusqu'auprès de Montrath.

– Milord ! dit-elle, entendez-vous cela ?

Montrath était de pierre.

Crackenwell tâchait de se donner un air d'indifférence, mais en réalité il avait l'œil et l'oreille au guet. Cette affaire le regardait autant que personne, puisque le secret de lord George faisait sa seule fortune.

Lady Montrath quitta son siège et voulut se retirer, mais mistress Wood se mit entre elle et la porte. Sa voix, abandonnant tout à coup le ton de la colère, prit un accent d'amer sarcasme.

– Restez, milady, poursuivit-elle. Pardon très humblement si j'ai manqué au respect que je dois à Votre Seigneurie ; mais c'est que je suis, moi aussi, une personne de quelque importance, demandez à milord ! Il n'a tenu qu'à moi de m'appeler lady Montrath, et si j'avais eu cette fantaisie, je serais aujourd'hui à votre place.

Elle fit un salut ironique et voulut prendre la main de Georgiana pour la reconduire à son siège.

La jeune femme ne sut point dissimuler son dégoût : elle se recula avec horreur.

Une seconde fois le visage de Mary devint pourpre.

– Encore ! s'écria-t-elle avec un blasphème ; depuis quand les filles perdues en sont-elles à dédaigner la main d'une honnête femme !

Crackenwell fronça le sourcil. Frances prit le bras de lord George et le serra convulsivement.

– Milord ! milord ! dit-elle, fussiez-vous l'esclave de cette créature, défendez votre femme.

Montrath ne bougea pas.

– Allez chercher vos diamants, fillette, reprit Mary Wood, et mettez-vous à genoux pour me les présenter, ou je vous dirai que ce n'est pas vous la femme de cet homme.

Georgiana s'attendait à une autre révélation plus terrible peut-être. Ce coup la prit à l'improviste ; elle demeura un instant incrédule, et son regard interrogea Montrath. Celui-ci ne pouvait plus pâlir.

Crackenwell s'approcha de lui et murmura quelques paroles à son oreille. Montrath, accablé, n'eut pas la force de répondre.

Mary Wood sentait vaguement, à travers les ténèbres de sa cervelle, qu'elle avait franchi le dernier pas. Cette pensée exaltait sa démence jusqu'à la fureur.

Elle ne se contenait plus ; ses gestes désordonnés ne gardaient aucun accord avec ses paroles ; sa voix s'enrouait ; les mots se précipitaient, confus, entre ses lèvres blanches d'écume.

– Tu as grande envie de ne pas me croire, milady ! reprit-elle ; mais tu me croiras, il le faudra bien, le jour on ton lord s'assoira sur le banc des accusés pour avoir enfermé une pauvre vivante dans un tombeau ! Ah ! Georgy, ma fille, qui sait si vous n'auriez pas été enterrée toute vive aussi quelque jour, sans moi ?

La jeune femme chancela sur ses jambes.

Mistress Wood la saisit rudement par la main.

– Tes diamants ! s'écria-t-elle en un subit accès de rage.

Et, tout en parlant, elle secouait la pauvre lady, qui perdait le souffle et se mourait d'épouvante.

Frances vint encore une fois au secours de son amie.

Elle eut un aide qu'elle n'espérait point : Crackenwell, qui s'était glissé tout doucement le long de la muraille, arriva en même temps qu'elle auprès de mistress Wood, et la saisit à bras-le-corps par derrière.

L'ancienne servante poussa un rugissement de bête fauve et se débattit avec rage.

Elle lâcha les bras de lady Georgiana, qui tomba sur un siège, évanouie.

Frances s'agenouilla près d'elle et lui fit respirer des sels.

Montrath regardait tout cela d'un œil stupide.

– Lâche-moi, Crackenwell ! criait Mary Wood, qui s'épuisait en vains efforts pour se dégager ; lâche-moi ! misérable traître ! tu seras pendu, toi aussi ! nous serons pendus tous les trois !… Ah ! ah vous verrez ce qu'il en coûte pour résister à Mary Wood !

Crackenwell avait hésité longtemps ; mais à présent sa résolution était prise ; il serrait Mary à l'étouffer, et, malgré sa vigueur, l'ancienne servante commençait à faiblir. Si lord George eût prêté secours en ce moment à Robert Crackenwell, Mary n'aurait pas pu prononcer une parole de plus ; mais lord George semblait réduit à l'état de cadavre.

Mary criait d'une voix qui s'enrouait de plus en plus :

– J'ai des laquais au château et des laquais à Galway ! Ce n'est pas une femme comme moi qu'on peut murer dans un tombeau ! Dis à Robin de me lâcher, Montrath ! ou, par le nom du diable ! tes pairs te condamneront à mourir ! je dirai où est la pauvre Jessy ! je chercherai son fiancé Morris Mac-Diarmid. Ah ! ah ! je sais toute l'histoire, moi ! et si le bourreau te manque, les Molly-Maguires te brûleront, George Montrath, comme un damné que tu es !

Georgiana reprenait ses sens. Au nom de Morris Mac-Diarmid, Frances laissa échapper le flacon de sels.

Crackenwell essaya de mettre sa main sur la bouche de Mary, mais ce mouvement rendit quelque liberté à l'ancienne servante, qui réussit à se retourner à demi et put engager une lutte corps à corps.

– Je suis plus forte que toi ! disait-elle. Ah ! Robin,

misérable ! tu seras pendu, tu seras pendu ! Si tu savais comme ce Morris Mac-Diarmid aimait la pauvre Jessy ! Je n'aurai qu'un mot à dire, et il se vengera comme un Irlandais !

Ces paroles mettaient du froid au cœur de la pauvre Frances, mais elle écoutait de toute sa force : elle voulait savoir encore.

– Je le trouverai bien, ce Morris ! continuait mistress Wood. Je lui dirai que c'est toi, Robert Crackenwell, qui as fait élever le mur pour boucher la tombe. Je le mènerai à la vieille tour de Diarmid, et il nous tuera tous les trois pour venger sa fiancée !

Montrath tressaillit comme s'il se fût éveillé d'un lourd sommeil.

– La tour de Diarmid, répéta-t-il, c'est là qu'elle est !

Tout en soutenant Georgiana, qui revenait à la vie, Frances gravait dans sa mémoire chacune des paroles de Mary Wood.

Celle-ci était arrivée au dernier degré de l'exaspération ; elle parlait encore, mais on n'entendait plus ce qu'elle disait. Ses efforts s'épuisaient. Crackenwell toujours froid et maître de lui-même, n'avait plus à contenir que des secousses intermittentes et convulsives.

Ces secousses elles-mêmes prirent fin. Les forces de mistress Wood s'éteignirent en un dernier soubresaut. Elle était rendue ; elle ne bougea plus.

– Aidez-moi, milord, dit Crackenwell froidement.

Montrath trouva le courage d'approcher son ennemie réduite à l'impuissance ; il la prit par les pieds, tandis que Crackenwell la soulevait par la tête, et tous deux se dirigèrent vers la chambre où l'ancienne servante avait passé la nuit.

– Si elle en meurt, tant mieux ! dit Crackenwell ; si elle n'en meurt pas, il faudra voir.

– Mais ses laquais qui sont à Galway ? objecta le lord, qui frissonnait encore.

– Je vais me rendre à Galway, répondit Crackenwell, et j'amènerai ici laquais et servantes.

Ils déposèrent Mary Wood inanimée sur son lit.

– Maintenant, milord, reprit l'intendant, il nous faut retourner au salon en toute hâte. Ces dames en ont beaucoup trop entendu, et la prudence nous commande de les garder à vue.

– C'est vrai, murmura Montrath.

Ils traversèrent de nouveau les longs corridors du manoir et revinrent au salon.

Le salon était vide.

Ils se rendirent à la chambre de Georgiana, qui était vide également. Ils parcoururent tout le château ; personne ne put leur dire ce qu'étaient devenues les deux jeunes femmes.

– Elles savent tout ! murmura Crackenwell, et, dès que les femmes savent, elles parlent. Mais, en définitive, il faut des preuves pour condamner un lord, et ce soir le tombeau de Jessy peut être vide.

– Vous irez la chercher, Robert ?

– Nous irons ensemble, milord.

– Vit-elle encore ? murmura Montrath en frissonnant.

– Je crois bien qu'elle vit, dit l'intendant ; si elle est morte, l'embarras sera moindre. La mer brise au pied de Ranach-Head…

Tout en causant, ils étaient revenus vers la chambre de Mary Wood. Ils entendirent avec étonnement la sonnette retentir à l'intérieur.

Crackenwell entra.

L'ancienne servante était assise sur son séant et semblait n'avoir aucun souvenir de ce qui s'était passé. Elle tendit la main à Crackenwell de la plus cordiale façon du monde.

– Bonjour, Robin, dit-elle en souriant ; il y a longtemps que nous ne nous étions vus, savez-vous, mon garçon. J'ai un diable de feu dans le gosier, ce matin. Faites-moi servir du rhum !

XVIII – LA POURSUITE

Georgiana et Frances avaient quitté le salon, aussitôt après le départ de Montrath et de Crackenwell.

Elles fuyaient en ce premier moment sans savoir où elles allaient. Georgiana était incapable de penser : son épouvante la rendait folle.

Et il y avait de quoi craindre. Pour elle le séjour du château était évidemment plus dangereux que jamais. La réalité dépassait en horreur ses craintes romanesques. Elle s'appuyait, chancelante, au bras de Frances, et se laissa guider comme un enfant qui ne sait point la route.

Frances, avec son intelligence vive et droite, avait deviné qu'on allait les retenir prisonnières, à cause des révélations entendues. Elles savaient trop désormais pour qu'on n'essayât point de leur clore la bouche à tout prix.

Son premier mouvement fut d'entraîner Georgiana hors du château. Au bas du parc, du côté de la baie de Kilkerran, devait se trouver la voiture qu'elle avait demandée la veille, pour retourner à Galway.

Mais le parc était vaste et la descente difficile. Georgiana, faible encore et à peine remise de son évanouissement, marchait d'un pas lent et mal assuré. Frances la soutenait de son mieux et l'encourageait.

En passant, elles jetèrent toutes deux à la fois un regard ému vers les vieilles ruines de Diarmid, qui se dressaient, sombres et hautaines, à l'extrême sommet du cap.

Georgiana faisait un retour sur elle-même, et sentait un frisson lui glacer le cœur. Elle se voyait descendre vivante en cette noire tombe. La pensée de Jessy O'Brien, qui se mourait, enfermée sous les ruines, glissait sur son esprit frappé. La compassion épouvantée que lui inspirait cette affreuse agonie se rapportait à elle-même, et non point à la véritable victime.

L'émotion de Frances, au contraire, avait en ce moment la pauvre recluse pour objet exclusif ; et si une pensée personnelle venait à surgir au travers de sa pitié, cette pensée s'imprégnait au passage de miséricorde et de dévouement.

Cette femme qui souffrait sous la pierre d'une tombe avait été la fiancée de Morris. Morris l'avait bien aimée. L'aimait-il encore ?

Frances ne pouvait faire à cette question qu'une seule réponse, puisqu'elle avait foi dans le noble cœur de Morris.

Quand son regard se détacha des ruines, un soupir souleva la laine chastement croisée de sa robe. Ses beaux yeux se baissèrent, humides et doux.

– Allons ! Georgy ! dit-elle en pressant la marche pénible de son amie ; fuyons ! fuyons bien vite !

Elle pensait à sauver ceux qui souffraient : l'image de Morris était devant sa vue. Mais à la droite et à la gauche de Mac-Diarmid elle voyait un vieillard menacé de la mort et une pauvre femme à l'agonie.

Elle se hâtait comme s'il se fût agi de sa propre vie. Dans ce frêle et gracieux corps de vierge la charité mettait une force virile.

Les arbres du parc s'éclaircirent, et à travers leurs troncs plus espacés, les deux jeunes femmes aperçurent la mer. La voiture était à son poste, au bas du sentier que les chevaux n'auraient point pu gravir. Tandis que Crackenwell et le lord fouillaient les moindres recoins du château, les deux jeunes femmes couraient au grand trot sur le chemin de la ville.

Il y avait pourtant quelqu'un à les poursuivre par les routes rocheuses qui longent la baie de Kilkerran ; mais ce n'était ni Crackenwell ni Montrath.

Morris Mac-Diarmid avait dormi un sommeil de plomb, toute cette nuit. Il faisait grand jour lorsqu'il s'éveilla. Son corps était brisé par la position qu'il avait gardée pendant ces

longues heures d'accablement léthargique ; ses jambes raidies lui refusaient service, et son cou, glacé par l'humidité de la muraille, ne voulait plus se mouvoir. Chacun de ses membres lui renvoyait une douleur aiguë. Il essaya vainement de se lever à plusieurs reprises ; toujours il retombait engourdi sur son dur billot. Il appela Pat, mais Pat ronflait avec enthousiasme et ne l'entendait point.

Enfin les muscles de Morris se détendirent un peu, et il parvint à se mettre sur ses jambes. La pensée de cette nuit perdue lui était un navrant reproche. Jessy ! la pensée de Jessy n'avait pas tenu ses yeux ouverts. Son espoir s'en allait, mais il le retint de force. Il saisit le bon Pat par les épaules et le secoua.

Pat se prit à hurler plaintivement, parce qu'il se crut entre les griffes du monstre. C'était toujours là sa première pensée.

– Och ! Mac-Diarmid, dit-il ensuite en se frottant les yeux, j'aime mieux que ce soit vous que lui, mon bon maître ! mais que venez-vous faire si matin dans mon trou ?

– Je t'ai donné une commission hier au soir, répliqua Morris, pourquoi ne m'as-tu pas éveillé ?

Pat frotta de nouveau ses petits yeux jusqu'à les rendre sanglants.

– Hier ! grommela-t-il, une commission ? Du diable si je me souviens de cela, mon bijou !… *Arrah !* se reprit-il tout à coup ; où donc ai-je l'esprit ? Je me rappelle, je me rappelle ! ces coquins de Saxons m'ont donné de leur eau-de-vie de France. Ah ! Morris, mon chéri, voilà quelque chose de bon !

– As-tu interrogé les valets de Montrath ?

– Oui, mon jeune maître. Et comme ils m'ont régalé, les bons garçons !

– Que t'ont-ils dit ?

– Ils m'ont dit de boire. Cela ne leur coûte rien, c'est milord qui paie.

Morris saisit de nouveau son épaule et le secoua rudement.

– Que t'ont-ils dit ? répéta-t-il.

– Musha ! lâchez-moi, Mac-Diarmid ! Ils m'ont dit que la nouvelle femme de milord est encore plus jolie que Jessy O'Brien, le pauvre cher ange.

Morris réprima un mouvement d'angoisse.

– Et cette femme ? poursuivit-il, cette étrangère ?

– La reine ! s'écria Pat en riant. Ah ! c'est là une bonne histoire, mon fils ! Figurez-vous que les gens de Galway l'ont prise pour Sa Majesté en personne. Jésus ! que nous avons ri, Mac-Diarmid !

– Son nom ? sais-tu son nom ? demanda Morris qui retenait sa patience prête à lui échapper.

– Ah ! son nom, répliqua Pat, on ne l'appelait que la reine, ou bien encore mistress O'Connell. C'est une femme de Londres ! Elle boit du rhum comme vous boiriez de l'eau…

L'œil de Morris devint plus attentif.

– Attendez donc ! s'écria l'ancien valet de ferme, voilà son nom qui me revient ; elle s'appelle Mary.

Pat s'interrompit : Morris l'écoutait bouche béante.

– Mary Good, poursuivit le paysan ; Mary Hood.

– Mary Wood ! prononça Morris d'une voix creuse.

Pat frappa dans ses mains.

– C'est cela ! c'est cela ! s'écria-t-il.

Il se reprit à parler du bon souper qu'il avait fait, et de cette fameuse eau-de-vie de France dont le souvenir devait lui rester toute sa vie, vécût-il cent cinquante ans, *naboclish !*

Morris ne l'écoutait plus ; il était immobile et droit, une main appuyée contre son front.

Au bout de quelques minutes, il sortit sans prononcer une parole.

Pat le suivit un instant du regard à travers une des fentes de la porte ; puis il revint à l'intérieur de sa retraite et but un bon coup de poteen.

– Ça ne vaut pas l'eau-de-vie de France, grommela-t-il ; mais ça se laisse avaler. Quant à Morris, le bon cœur, je crois bien qu'il a un grain de folie dans la tête. Tous les Mac-Diarmid en sont là. *Musha !* c'est aujourd'hui qu'on juge le vieux Miles, il faut que j'aille à Galway pour voir ça.

Avant de partir, il prit un pain sous chaque bras, et se dirigea vers le premier étage de la tour occidentale pour servir le déjeuner du monstre. Par la fenêtre de cette chambre, où se trouvait le coffre mobile, il aperçut un homme qui escaladait la clôture du parc et prenait sa course à travers les arbres, en se dirigeant du côté de la baie. Il reconnut le carrick sombre et le long shillelah de Morris.

Il secoua gravement sa tête pointue, qui disparaissait presque sous les masses ébouriffées de sa chevelure.

– C'est pourtant vrai ! grommela-t-il. Le pauvre jeune maître est fou, que Dieu le bénisse !

Morris s'était engagé sous le couvert ; il disparut bientôt derrière les arbres. Aujourd'hui comme la veille, il s'était mis en mouvement, poussé par un invincible besoin d'agir, mais sans se rendre un compte exact de ce qu'il allait faire.

Le nom de Mary Wood, prononcé tout à l'heure, éveillait bien en lui des espoirs nouveaux. C'était vers cette femme, complice du crime de Montrath, que devaient désormais se diriger tous ses efforts ; il n'y avait vis-à-vis de cette créature ni pitié ni ménagements possibles ; tous moyens étaient bons pour la contraindre. Mais comment parvenir jusqu'à elle ?

Déjà Morris avait essayé de la joindre, avant de connaître son nom. Les obstacles qu'il n'avait pu vaincre hier se dressaient ce matin devant lui. Mary Wood restait protégée par les fortes murailles de Montrath et par une armée de valets.

En sortant des ruines de Diarmid, Morris prit sa course vers le château neuf. Il n'avait aucun dessein formé, seulement il voulait tenter une dernière bataille. L'entrée principale du manoir, qui regardait le pays de Connemara et les Mamturks, était close. Morris se prit à rôder autour de la grille, longea la muraille occidentale et arriva en vue du parc.

Ses yeux parcoururent d'abord la seconde façade donnant sur le bois ; il aperçut une porte entr'ouverte, nul valet ne se montrait aux alentours.

Morris suivit la grille jusqu'à l'endroit où elle joignait le mur d'enceinte ; il s'accrocha des pieds et des mains aux saillies de la muraille et en gagna le faîte.

Au moment où il allait se glisser de l'autre côté pour essayer de s'introduire par la porte ouverte, il distingua au loin, entre les troncs des arbres du parc, deux femmes qui se hâtaient vers le bas de la montagne. Il demeura un instant indécis. L'occasion perdue d'entrer au château pouvait ne point se représenter. Mais si l'une de ces femmes était Mary Wood !…

Elles étaient trop loin déjà pour que l'on pût reconnaître leur tournure. Elles se montraient par derrière, et chaque seconde les éloignait davantage.

Morris, à cheval sur le mur d'enceinte, les regardait de tous ses yeux. Il éprouva bientôt ce qui arrive toujours lorsque l'esprit avide s'élance vers un objet en même temps que le regard. Il ne vit plus la réalité, mais bien une sorte de fantôme, évoqué par son imagination en fièvre. Ces femmes qui fuyaient comme deux imperceptibles points dans le vaste paysage, prirent tout à coup pour lui des proportions distinctes. L'une d'elles lui sembla être Mary Wood, et dès que cette pensée eut trouvé accès dans son cerveau, elle le domina complètement.

C'était bien la femme qu'il avait rencontrée la veille sur le galet ; il reconnaissait sa démarche virile et jusqu'à l'éclat choquant de son excentrique toilette.

Il sauta en bas de la muraille et se mit à courir de toute sa force. Il n'y avait plus en lui l'ombre d'un doute. Il eût juré sur son salut que l'ancienne servante était là au bas de la montagne.

Morris était un des plus agiles garçons du Connaught. En toute autre circonstance il eût rejoint bien vite les deux fugitives ; mais ce matin ses jambes avaient perdu leur force et leur souplesse. Chacun de ses pas était un effort, et lui, l'infatigable, sentait déjà, au bout de quelques minutes, la lassitude peser sur ses jarrets alourdis.

Il allait toujours néanmoins. Les fugitives disparurent à ses yeux derrière les arbres, à un détour de la route. Quand il ne les vit plus, sa certitude devint plus entêtée ; quelques efforts, et il allait rejoindre cette femme qui tenait entre ses mains la vie de Jessy !

Lorsqu'il atteignit l'angle du chemin où avaient disparu les deux femmes, il les chercha sur la route qui se développait maintenant devant lui à perte de vue. Il n'aperçut rien, – si ce n'est une voiture du pays, traînée par quatre chevaux et cahotant au grand trot sur la route de Galway.

Il n'était pas temps d'hésiter. Morris, sans ralentir un seul instant sa course, se jeta sur les traces de la voiture. Son agilité lui revenait. Le mouvement assouplissait ses jointures raidies, et, à mesure qu'il s'échauffait, il ne sentait plus sa fatigue.

La voiture avait sur lui une large avance, mais c'est un rude chemin qui mène du bourg de Kilkerran à Galway. La voiture sautait à chaque instant sur les quartiers de rocs ; de grandes racines, appartenant à des arbres coupés depuis longtemps, se jetaient effrontément en travers de la voie ; les roues tombaient dans de profondes ornières, et, n'eût été la vaillance proverbiale des chevaux irlandais, la malheureuse carriole fût restée, à coup sûr, dans un des mille trous de la route.

Morris gagnait du terrain. Le versant abrupt de quelqu'une

des montées qui dentellent la côte lui cachait bien souvent voiture et chevaux ; mais quand il arrivait au sommet, il revoyait l'équipage plus proche, et il prenait du cœur.

À moitié chemin de Galway, entre Russavil et Turbach, une côte plus rapide mit au pas les quatre chevaux irlandais. C'était le moment pour Morris, qui gravit la montée à la course. Quand la voiture, parvenue au sommet de la colline, se dessina sur le ciel gris, Morris n'en était plus qu'à deux cents pas environ.

Encore les quatre chevaux s'arrêtèrent-ils pour souffler d'un commun accord.

Morris brandit son shillelah, et prit un dernier élan.

Mais à cet instant même une tête sortit de la portière et jeta un regard inquiet sur la route parcourue.

C'était une femme jolie et frêle, au visage souffrant. Morris ne l'avait jamais vue. En apercevant un homme courant à toute vitesse et sur le point d'atteindre la voiture, la jeune femme poussa un grand cri. Elle se pencha en dehors de la portière, et dit quelques mots à un Irlandais chevelu qui faisait office de postillon. Le fouet claqua, sillonnant les côtes ruisselantes des chevaux.

La voiture s'ébranla au galop, et glissa comme un trait sur la descente. La jeune femme avait quitté la portière.

Quand Morris toucha le sommet de la côte à son tour, la voiture était tout en bas, tout en bas, à une distance plus grande que jamais.

Le jeune maître s'arrêta. La sueur inondait sa joue, où se collaient les mèches humides de ses grands cheveux.

Il s'appuya sur son béton et resta immobile, pendant une seconde, à regarder la voiture qui s'éloignait toujours.

Il n'avait plus guère d'espoir de l'atteindre, et d'ailleurs Mary Wood y était-elle ? Ses doutes revenaient, à cause de cette figure inconnue qu'il venait d'apercevoir.

Mais Mac-Diarmid ne savait pas hésiter longtemps.

– Il y a deux femmes, se dit-il, et je n'en ai vu qu'une. Mary Wood est l'autre !

Il reprit sa course avec une ardeur nouvelle. Le postillon irlandais fouettait maintenant ses chevaux à tour de bras et les poussait tant qu'il pouvait.

Aux montées Morris regagnait un peu de terrain, qu'il reperdait aux descentes ; la distance entre lui et la voiture ne variait pas sensiblement désormais.

Néanmoins il gardait sa volonté obstinée ; il espérait en la longueur même de la route. Si francs du collier que soient les petits chevaux du Connaught, deux on trois heures de grand trot sur un chemin rocheux, défoncé, presque impraticable, devaient bien avoir raison de leur ardeur. Morris mesurait sa course et ménageait ses forces.

Son calcul était juste. Lorsque les chevaux s'engagèrent dans les terrains bas et marécageux qui entourent Galway au nord et à l'ouest, ils ralentirent le trot, et Morris avait repris tout son avantage au moment où la voiture dépassait les premières maisons de la ville.

Mais ici les circonstances changeaient. En pleine campagne, Morris, à supposer qu'il eût été le plus fort, aurait arrêté la voiture et parlé en maître. Dans les rues de Galway, ce moyen n'était plus de mise. Morris n'essaya plus de gagner les chevaux de vitesse, il les suivit seulement à distance, afin de connaître la demeure de la prétendue Mary Wood.

Les faubourgs et les rues éloignées du centre étaient presque complètement déserts ; on voyait seulement çà et là quelque bonhomme attardé par l'âge, quelque commère effarée, se hâtant vers le milieu de la cité, en coupant au plus court par les rues de traverse. Jusqu'à la moitié du Claddagh, Morris ne rencontra qu'une seule femme, allant en sens contraire : cette femme portait la mante rouge des campagnardes ; elle courait, ramenant de la main sur son

visage les bords de son capuce.

À la vue de Morris, elle sembla hésiter. Sans ce mouvement, le jeune maître ne l'eût sans doute point aperçue. Il la remarqua justement à cause du soin qu'elle prit à se cacher. Au lieu de continuer sa route vers les portes de la ville, elle se jeta précipitamment dans une des ruelles environnantes.

Morris s'arrêta un instant, étonné.

– Ellen ! cria-t-il.

L'inconnue tressaillit faiblement, mais elle ne se retourna point.

Morris ne prit pas le temps de l'appeler une seconde fois. La voiture allait tourner l'angle du Claddagh. Il continua sa poursuite.

Sa préoccupation était trop grande pour qu'il pût songer longtemps à la rencontre qu'il venait de faire. Peut-être d'ailleurs s'était-il trompé.

Il venait de chasser cette idée, lorsqu'une seconde mante rouge parut à une centaine de pas devant lui. Ce vêtement lourd et ample donne à toutes les femmes qui le portent une tournure semblable. Morris pensa de nouveau à Ellen, et, sans ralentir sa course, il jeta son regard perçant sur cette autre inconnue.

Elle venait de s'arrêter devant une maison de grande apparence, au-devant de laquelle veillaient deux factionnaires. Elle monta le perron et franchit la haute porte ouverte. À travers cette porte, on apercevait plusieurs officiers de dragons en tenue, et au milieu d'eux le lieutenant-colonel Brazer.

Le nom de Kate vint aux lèvres de Morris stupéfait.

Kate Neale, si c'était elle, s'élança tout droit vers Brazer et lui adressa la parole.

Morris aurait voulu en voir davantage ; mais la voiture ! la voiture qu'il allait perdre !

Il s'élança de nouveau. Les faubourgs étaient franchis. On apercevait au bout de la rue les murailles hautes et carrées du Lynch's-castle. Des groupes nombreux se montraient maintenant çà et là, toujours plus épais, à mesure qu'on approchait de la maison de ville.

La voiture déboucha enfin sur une petite place de forme irrégulière qu'encombrait une foule murmurante et agitée. Le nom de Mac-Diarmid vint frapper à plusieurs reprises l'oreille de Morris, qui enfonça son chapeau sur ses yeux pour n'être point reconnu.

Il voulait se glisser inaperçu et suivre la voiture, dont la marche ralentie perçait péniblement les rangs de la foule.

Mais les bords étroits du chapeau irlandais ne pouvaient longtemps lui servir de voile.

– Morris ! Morris ! murmura-t-on bientôt de toutes parts.

Ce n'était point le joyeux cri de bienvenue qui accueillait d'ordinaire sa présence ; il y avait dans les voix une sorte de compassion timide et triste. Morris faisait la sourde oreille, emporté par sa poursuite obstinée.

Mais tout à coup il s'arrêta court.

Il venait d'entendre dans un groupe de montagnards une voix qui disait : – Voici le bon Morris, que Dieu le bénisse ! Il vient assister son vieux père, qui a grand besoin de consolations !

Morris jeta autour de lui un regard comme un homme qui s'éveille. Il était devant le tribunal de Galway. Cette foule assemblée lui parlait de son père, assis en ce moment sans doute sur le banc des accusés. De son père qui l'attendait !

Son cerveau, empli de pensées navrantes, fut faible au premier instant contre cette atteinte nouvelle. Il avait presque oublié son père, tant l'idée de Jessy s'était emparée exclusivement de son cœur !

C'était l'heure. Miles, le saint vieillard, accusait peut-être

son absence à ce moment suprême. Mais Jessy ! mon Dieu ! fallait-il abandonner volontairement cette chance de la sauver, poursuivie avec tant d'ardeur !

Ses deux mains pressèrent son front, baigné d'une sueur froide.

– Oh ! le digne fils, disaient les bonnes gens ; que la Vierge vous protège, Morris Mac-Diarmid !

Les mains de Morris retombèrent le long de ses flancs ; ses yeux égarés parcoururent la place.

Pendant qu'il hésitait, la voiture avait disparu.

Sa poitrine rendit un gémissement sourd. Instinctivement et malgré sa volonté, il fit un mouvement pour s'élancer encore, mais la main de fer de sa conscience l'arrêta. À travers le flot de la foule respectueuse et recueillie, il se dirigea vers la porte du tribunal.

Ses frères étaient à leur poste depuis longtemps. Ils ne pouvaient point s'expliquer son absence de la ferme durant la nuit précédente, et murmuraient déjà de son retard. Le vieux Miles lui donna sa main.

– Soyez le bienvenu, mon fils Morris, lui dit-il.

Mac-Foote, Josuah Daws, Gib et les deux enfants entraient à ce moment. Les débats commencèrent.

La déposition du coupeur de tourbe fut accueillie dans l'auditoire par de menaçants murmures ; mais il suffit toujours de la baguette d'un constable pour réduire au silence les pauvres gens du Connaught. La foule se tut bientôt, et les deux enfants, répétant naïvement la leçon apprise, purent consommer la perte du vieux Miles.

Celui-ci écoutait, calme, grave, résigné. Il imposait silence à ses fils, dont l'indignation voulait éclater.

– Que Dieu vous pardonne, Gib, mon ami, dit-il au coupeur de tourbe, qui se rasseyait, pâle et tremblant, sur le banc des témoins. Votre mensonge va me tuer ; mais je suis bien vieux

et j'ai eu le temps d'apprendre à mourir. Gib Roe, mon pauvre homme, puissiez-vous être le dernier Irlandais que la misère pousse au parjure !

Gib avait la tête baissée et son souffle râlait. Su et Paddy se cachaient derrière lui.

L'attorney de la couronne se leva et secoua gravement les crins de sa perruque blanchâtre. La voix traînante et emphatique de l'huissier ordonna le silence.

L'attorney, qui était un homme éloquent, s'attacha d'abord à démontrer que la population irlandaise dérivait d'une colonie milésienne, débarquée en Hibernie à une époque qu'il précisa et que nous ne savons point. De ce triomphant argument, et à l'aide d'une transition subtilement ménagée, il passa aux crimes de Rome, la monstrueuse courtisane, assise sur sept collines. Il effleura la loi des céréales, donna une chiquenaude au bill des collèges, et parvint à placer entre deux une description épique et passablement réussie de la bataille de la Boyne.

En conséquence de ces choses, il requit la peine de mort contre Miles Mac-Diarmid.

Le médecin Fitz-Roy, le banquier Bulliou, le professeur Hull, hulliste, et les autres membres du jury convinrent volontiers entre eux qu'ils n'avaient jamais entendu de réquisitoire plus remarquable.

Mac-Foote applaudit malgré la consigne ; le bailli Payne se frotta les mains, et l'alderman de service ronfla d'une façon tout admirative.

Josuah Daws, lui-même, donna un signe non équivoque d'approbation. Quant à Fenella, elle écrivit sur son album :

« Perruque comme à Londres. Race milésienne. Crime des papes, etc. – Glorieuse bataille de la Boyne, gagnée par les protestants, en l'an 1690. »

Devant ce succès universel, la tache du bon avocat Picklock

devenait fort malaisée. Il se leva néanmoins et débita tout d'une haleine, avec des gestes impossibles, un exorde, où il prouva clairement que les géants avaient existé, puisqu'ils avaient creusé les grottes de Kilkee. Quant à la bataille de la Boyne, il déclara nettement que son intention n'était point de nier ce beau fait d'armes. Il ajouta que l'occasion lui semblait opportune pour réparer un oubli de son honorable adversaire, et il blâma de toute son énergie le bill incendiaire de Maynooth. Cela le conduisit naturellement à cette cruelle épidémie qui ravageait les plantations de pommes de terre sur toute la surface de l'Irlande. Suivant son opinion, il était difficile d'attribuer ce malheur à une autre cause qu'à la faiblesse déplorable de sir Robert Peel. Après avoir injurié O'Connell, les Français, le président Polk et loué Wellington, il termina en recommandant l'accusé à la haute clémence du jury.

Le président fit lever le vieux Miles, et lui demanda s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense.

– Je suis innocent, répondit Miles dont le regard, ferme et serein, tomba sur le coupeur de tourbe.

Celui-ci, depuis la fin de sa déposition, avait l'angoisse peinte sur la figure. Il restait immobile, affaissé sur lui-même et comme anéanti sous le poids de son remords.

Bien qu'il n'osât point se tourner vers le banc des accusés, il sentit le regard du vieux Miles et tressaillit comme si un couteau fût entré dans son cœur. Sa bouche s'ouvrit ; les paroles s'y pressaient en foule, il n'avait plus la force de persister dans son parjure. Mais au moment où il allait parler peut-être, la voix sèche et pédante de Josuah Daws se fit entendre à son oreille :

– Les faux témoins sont pendus ici comme à Londres, disait-elle ; et ce serait pitié pour ces pauvres petits !

Gib se voila la face derrière ses longs cheveux, et se tut.

Le jury avait été unanime pour prononcer un verdict de mort. La foule s'écoulait dans un sombre silence. Miles Mac-Diarmid, escorté du farouche Allan et du doux porte-clefs Nicholas, qui souriait benoîtement, traversait les couloirs intérieurs du tribunal, encombrés par la cohue des bas officiers de justice.

Ses cinq fils le suivaient.

Au moment où Morris, qui marchait le dernier, allait s'engager dans l'escalier de sortie, un doigt se posa légèrement sur son épaule. Il se retourna et se trouva en présence de cette belle jeune fille qui s'était mise une fois entre sa poitrine et le couteau de maître Allan, dans la prison de Galway.

– J'étais là, dit-elle de sa voix douce que l'émotion faisait trembler ; mais je n'ai point oublié ma promesse.

– Soyez bénie ! répliqua Morris, et Dieu veuille que votre pouvoir égale votre bonté angélique !

Les yeux de Frances étaient fixés sur les siens.

– Morris Mac-Diarmid reprit-elle, vous avez aimé d'amour une jeune fille qui s'appelait Jessy O'Brien ?

Morris joignit ses mains sans répondre. Ce nom de Jessy réveillait toutes les tortures de son âme.

– Vous l'aimez encore ? reprit Frances. Répondez-moi !

Morris appuya sa main contre son cœur. Sa poitrine oppressée ne donnait point passage à ses paroles.

– Oh oui, je l'aime ! dit-il enfin. Morte ou vivante, je l'aimerai toujours.

Les grands yeux de Frances se levèrent, humides, vers le ciel. Elle mit sa main froide sur le bras de Morris.

– Elle sera heureuse, murmura-t-elle si bas que Mac-Diarmid ne l'entendit point.

Un groupe d'officiers de justice venait vers l'escalier, causant et riant.

– Sauvons d'abord votre père, reprit Frances ; ensuite…

– Ensuite ? répéta Morris, qui se sentait venir un vague espoir.

Frances eut un beau sourire et fit un signe d'adieu.

– Nous nous reverrons bientôt, dit-elle.

Morris voulait interroger encore, mais la jeune fille se perdait déjà sous la sombre voûte de la galerie, et il n'y avait plus auprès de Morris qu'une demi-douzaine de suppôts de chicane qui s'entretenaient bien joyeusement de la pendaison prochaine.

XIX – QUATRE TRICKS

Mickey, Sam, Larry et Owen avaient quitté la ferme dès le matin, pour se rendre à Galway, auprès de leur père. Avant de laisser partir son mari, Kate Neale lui avait fait jurer encore que ni lui ni ses frères n'étaient affiliés aux ribbonmen.

Chez une autre, cette préoccupation constante aurait paru peut-être suspecte ; mais il était si naturel que la pauvre Kate fût heureuse de savoir les Mac-Diarmid innocents du meurtre de son père ! Elle aimait tant Owen ! Son cœur eût saigné si cruellement à le soupçonner coupable du crime qui l'avait faite orpheline !

Owen la rassura par de nouveaux serments.

Lorsqu'il lui mit au front le baiser d'adieu, il ne s'aperçut point qu'il y avait sur son doux visage comme un reflet de résolution menaçante.

Il suivit ses frères. Kate resta dans la chambre où le corps de Dan avait été exposé la nuit précédente.

Jermyn aussi demeura dans la salle commune ; il refusa de se joindre à ses frères pour le pieux devoir qu'ils allaient remplir, comme il avait refusé quelques heures auparavant de suivre le cortège qui conduisait Dan au cimetière.

Il était assis sur la couche, et ne bougeait point. Sa figure, naguère encore intelligente et vive, n'exprimait plus qu'une morne apathie ; ses traits si délicats et si beaux avaient pris un aspect sauvage. Il semblait ne point penser, et végétait, inerte sur son tas de paille.

Kate s'était assise au pied du lit conjugal. Elle attendit quelques minutes, immobile et plongée dans une absorbante méditation. Un quart d'heure après le départ d'Owen, elle se leva et mit sa mante pour sortir.

– Il le faut ! murmura-t-elle ; si Luke Neale, mon père, revient encore me visiter la nuit, ce ne sera plus pour me

reprocher d'avoir laissé sa mort sans vengeance !

Elle traversa la salle commune sans rien dire à Jermyn, qui ne la vit même pas, et prit à son tour le chemin de Galway.

Elle suivait les quatre Mac-Diarmid à un mille de distance environ.

À un mille derrière elle, Ellen se dirigeait aussi vers la capitale du comté.

L'Héritière n'avait eu garde de passer par la salle commune.

La fenêtre de sa chambre s'ouvrait sur la campagne et ne présentait qu'un faible obstacle à franchir. Ellen sortit par cette voie, après avoir donné au major un breuvage calmant qui le tint assoupi sur sa couche.

La petite Peggy lui avait promis de veiller sur le blessé, de ne point quitter la chambre et de n'ouvrir la porte sous aucun prétexte.

Les Mac-Diarmid, comme nous l'avons vu, entrèrent au tribunal.

Kate s'introduisit dans la demeure du colonel Brazer.

Ellen parcourut la ville et s'informa, auprès des protestants surtout, de ce qui regardait le major.

Kate trouva Brazer au milieu des officiers qui obéissaient, la veille encore, à Percy Mortimer.

– Je suis la fille de Luke Neale, assassiné par les Molly-Maguires, lui dit-elle, et je sais où les Molly-Maguires se rassemblent.

Brazer, à cette ouverture, adoucit l'expression de son rude visage et fit entrer la jeune femme dans son appartement. C'était un vieux soldat comme on en voit beaucoup, jaloux à l'excès, étroit d'esprit et de cœur, mais prudent et brave. Il interrogea longuement la fille de Luke Neale ; il la retourna, comme on dit, dans tous les sens, et mit sa véracité à l'épreuve

avec une certaine adresse.

– Qui vous a dit cela, belle enfant ? demanda-t-il enfin.

– Je l'ai vu, répondit Kate.

– Et comment saurons-nous que les ribbonmen sont rassemblés à leur rendez-vous ?

– Quand ils doivent se réunir, le feu brille sur Ranach-Head depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. Envoyez un navire avec des soldats jeter l'ancre en vue du cap. Quand le feu s'allumera, les soldats débarqueront, et les meurtriers seront punis.

Brazer réfléchit un instant.

– Et qui me répond de vous ? demanda-t-il encore.

– Ma vie, répliqua la jeune femme. Je consens à rester ici jusqu'à ce que mon père soit vengé.

Il n'y avait point à s'y méprendre, le visage de Kate peignait énergiquement la sincérité ; le vieux soldat l'examina un instant à la dérobée, puis il se frotta les mains en souriant.

– Vous êtes une sujette fidèle de Sa très gracieuse Majesté, ma jolie enfant, dit-il. Bien que je ne mette point en doute la véracité de vos paroles, vous resterez avec nous, parce qu'il nous faut un gage pour la sûreté des soldats de la Reine. Si ce misérable Percy, ajouta-t-il entre ses dents, avait pris cette précaution, nous n'aurions pas à regretter aujourd'hui la mort de tant de braves !

Il agita une sonnette : un valet se présenta qui conduisit Kate Neale dans une chambre, où elle fut enfermée.

Dès qu'on l'eut laissée seule, la pauvre jeune femme sentit sa résolution fléchir tout à coup. Un doute poignant lui traversa le cœur. Elle se prit à pleurer et à trembler.

Le coup était porté ! La pensée lui vint qu'Owen l'avait peut-être trompée…

Owen ! oh ! si cette révélation allait lui être fatale !

La solitude pesait sur son âme comme un poids de plomb ; une vague terreur l'oppressait ; elle voulait prier, mais quelque chose était entre elle et Dieu qu'elle sentait sourd.

Vers cette même heure où Kate se désolait dans sa prison, Ellen remontait le Claddagh pour regagner la ferme de Mac-Diarmid. Elle n'avait pu obtenir tous les renseignements qu'elle était venue chercher, mais elle savait du moins que la haine des ennemis de Mortimer s'apprêtait à saisir cette occasion de vengeance. Se présenter en ce moment à Galway, c'eût été, de la part du major, braver un danger certain et redoutable.

Tout en revenant vers les Mamturks, Ellen creusait son esprit et lui demandait un moyen de salut. Elle avait encore deux ou trois heures de la trêve jurée par Jermyn ; mais une fois ce délai expiré, il était impossible de laisser le major à la ferme. Elle avait épuisé contre le dernier des Mac-Diarmid tous les moyens de résistance ; cette trêve elle-même, Jermyn la regrettait sans doute, et sa rage s'augmentait de sa passagère impuissance.

Il fallait éloigner Mortimer, il le fallait à tout prix. Mais où le conduire ?

À cette question Ellen ne pouvait point répondre.

Elle hâtait sa marche cependant, inquiète et redoutant les dangers qu'avait pu faire naître son absence.

Jusqu'à un demi-mille de la ferme, elle avait suivi la route ordinaire ; à cet endroit, quittant le chemin battu, elle fit un long circuit à travers champs pour tromper l'espionnage de Jermyn.

Mais c'était là chose bien difficile ! L'anéantissement où nous avons vu Jermyn avait pris fin, remplacé par un nouvel et ardent accès de fièvre.

Tourmenté par une agitation sans but et à laquelle il ne pouvait point résister, Jermyn avait quitté la maison et s'était couché sur l'herbe, au milieu du petit bosquet voisin de la

fermé.

De cet endroit il pouvait voir la fenêtre de l'Héritière.

Cette fenêtre, fermée à demi, ne laissait point pénétrer le regard à l'intérieur. Mais quel besoin Jermyn avait-il de voir ? que pouvait-il apprendre encore ?

Ses yeux restaient cependant fixés sur la croisée. Et, tout en la contemplant, il se disait avec ce subtil instinct de la haine :

– Tandis que je veillais à la porte, on aurait pu fuir par cette fenêtre…

Cette pensée avait à peine eu le temps de se formuler au dedans de lui-même, lorsqu'il aperçut l'Héritière qui se glissait entre les arbres du bosquet, et s'approchait de la maison avec précaution.

C'était comme la réalisation immédiate de sa crainte tardivement venue.

Ellen avait dû sortir par la fenêtre : le major était-il encore dans la maison ?

Ellen parvint, en étouffant de son mieux le bruit de ses pas, jusqu'à la croisée. Elle en poussa l'unique battant, et rentra dans sa chambre. Le regard de Jermyn se fit aigu et perçant comme la pointe d'un stylet, pour y entrer après elle.

Mais le jour, brillant au dehors, s'assombrissait à l'intérieur de la maison ; Jermyn ne put rien voir. La fenêtre se referma.

Jermyn eût donné la moitié de son sang pour savoir si son ennemi était là encore sous sa main et pris comme en un piège.

L'idée que le major avait pu s'évader le transportait de rage.

Il demeurait à son poste, pourtant, et interrogeait le soleil, dont la marche lui semblait bien longue, attendant l'heure où la trêve accordée allait expirer.

Un assez long espace de temps s'écoula. Il était deux heures

après minuit environ lorsque Jermyn avait suspendu sa vengeance.

Maintenant le soleil achevait la première moitié de sa course.

Il fallait attendre encore. Deux heures, deux longues heures !

Jermyn attendait.

La fenêtre se rouvrit lentement, et le noble visage d'Ellen s'y montra.

Elle regardait tout autour d'elle avec inquiétude et fouillait chaque recoin du bosquet. Jermyn s'était coulé derrière un arbre.

Examen fait, Ellen rentra dans la chambre et reparut quelques secondes après, soutenant les pas chancelants du major.

Percy était bien changé. Il ne se ressemblait plus à lui-même ; et vous n'eussiez point reconnu ce fier soldat qui faisait si mâle figure à la tête de ses robustes cavaliers. Ses joues, que le repos du lit et la fièvre avaient un instant colorées, se creusaient plus livides. Son front s'inclinait ; ses yeux agrandis avaient éteint les rayons de leurs prunelles. Il avait l'air d'un vivant fantôme.

Mais Jermyn n'eut point pitié. Ce souffle de vie qui restait à Mortimer, Jermyn l'enviait ; il lui fallait les quelques gouttes de sang qui n'avaient pas coulé par les nombreuses blessures du Saxon.

Ellen pensait avoir parcouru de l'œil tous les recoins du bois et croyait le dernier des Mac-Diarmid dans la salle commune. Elle avait l'espoir peint sur le visage : son beau sourire encourageait la faiblesse du major. Elle le soutenait comme une fille tendre appuie la fatigue de son père ; elle lui disait de ces douces paroles, qui, tombant d'une bouche aimée, sont un souverain baume et sauraient galvaniser

l'agonie.

Ellen, légère et forte, avait franchi par deux fois, en se jouant, l'appui de la fenêtre ; mais il fallut bien des tentatives vaines avant que le major pût mettre son pied sur le sol libre de la campagne. Ellen l'aida de toutes ses forces, et ce fut seulement grâce à son secours que ce premier obstacle fut enfin surmonté.

Ils s'arrêtèrent un instant pour que le major pût reprendre haleine, puis ils commencèrent à descendre la montagne, en se dirigeant vers le pays de Connemara et la mer.

Jermyn, toujours collé à son arbre, ne les quittait pas des yeux.

Son visage se contractait violemment. Il devenait fou.

Quand Ellen et le major furent arrivés à moitié chemin du bas de la montagne, Jermyn quitta son poste et s'élança vers la maison, où il entra. Il en ressortit l'instant d'après avec ce même fusil qui la veille avait blessé le major.

– Cette fois, dit-il en apostrophant l'arme qu'il brandissait au-dessus de sa tête, c'est en plein cœur que tu frapperas !

Les cinq Mac-Diarmid, qui venaient d'assister à la condamnation du vieux Miles, étaient réunis dans la maison de Mahony le Brûleur, à l'angle du Claddagh de Galway. Ils étaient assis tous les cinq autour de la table boiteuse qui occupait le milieu de la chambre. Le géant se tenait à l'écart auprès de sa femme et de ses enfants, qui, sur son ordre exprès, gardaient le silence et ne bougeaient pas.

La femme, pauvre créature à la mine souffreteuse, vaquait aux soins du ménage indigent ; les enfants, couverts de haillons, regardaient craintivement ces cinq étrangers qui venaient s'emparer de leur demeure et mettre fin à leurs jeux. Mahony, assis sur une escabelle, avait les bras croisés, et son visage gardait sa lourde insouciance.

Il était deux heures après-midi.

– Il faut que le sort décide entre nous, dit Morris, dont le visage, redevenu calme, voilait comme un masque le trouble désespéré de son cœur. Chacun de nous a un droit égal.

– Tirons au sort, répondirent les autres.

– Mahony, reprit Morris en élevant la voix, as-tu des cartes ?

Le géant crut avoir mal entendu.

– Des cartes ! répéta-t-il ; avez-vous le temps de jouer, mes garçons ? On dit par la ville que les juges veulent brusquer l'exécution, dans la crainte d'un soulèvement. Avant que le soleil de demain se lève, on dit que le vieux Miles aura autour du cou la corde du gibet. Que Dieu le protège, le digne chrétien. À votre place, je ne songerais guère à jouer en ce moment, mes fils !

– Envoie acheter des cartes, dit Morris.

Le géant se leva et sortit en grommelant. Quand il fut parti, Mickey prit la parole.

– Morris, dit-il, vous êtes resté absent toute la journée d'hier et toute la nuit. Vous ne savez pas ce qui s'est passé dans notre maison. Notre frère Dan est mort.

Morris se signa. Il y avait au fond de son âme trop de douleurs amassées pour que cette douleur nouvelle pût trouver le défaut de sa fermeté.

– Que Dieu ait l'âme de notre frère, répliqua-t-il ; le tronc de Mac-Diarmid perd ses branches une à une. Heureux ceux qui s'en vont les premiers, ils n'assisteront point à la ruine de notre famille !

Il se tut.

Tandis qu'il récitait mentalement la prière due aux morts, ses frères gardaient autour de lui un morne silence.

– Et Jermyn ? reprit Morris après quelques instants ;

pourquoi n'est-il pas ici ?

– Jermyn est à la ferme, étendu sur notre couche commune, répliqua Mickey.

– Est-il donc blessé ?

– Blessé au cœur. Dieu l'a puni d'avoir osé regarder la noble Ellen, Jermyn a oublié son père et ses frères. Nous ne sommes plus que cinq Mac-Diarmid…

Mahony rentrait en ce moment. Il jeta sur la table un paquet de cartes, et reprit sa place sur son escabelle. Mickey déchira le papier qui entourait les cartes et les mêla.

– Le quatrième gagnant restera là-bas, dit Morris. Mon frère Mickey, donnez les cartes, je vous en prie, et dépêchons-nous, car les portes de la prison se ferment après le coucher du soleil.

Mickey distribua cinq jeux, de cinq cartes chacun, puis il retourna l'atout.

– À vous d'abattre, Sam, dit-il.

La curiosité du géant commençait d'être excitée. Malgré la lenteur de son intelligence, il commençait à voir dans cette partie engagée si bizarrement autre chose qu'un passe-temps frivole.

Il se leva, et de la place où il était sa grande taille domina la table et les joueurs.

Les enfants, à bout de patience, et ennuyés de la sagesse qu'on leur imposait, brûlaient d'envie de voir. Ils se glissèrent doucement et entourèrent la table, tâchant de fourrer leurs têtes blondes entre les joueurs et de regarder.

Il n'y avait que la pauvre femme qui ne prit aucun intérêt à cette scène. Elle ne comptait pas encore trente ans ; son visage, qui avait dû être beau, gardait les traces presque effacées de la vivacité irlandaise ; mais il n'y avait plus eu elle ni jeunesse, ni ressort. Tant de privations avaient pesé sur elle ! Les cris de ses enfants, qui demandaient du pain, lui

avaient tiré tant de larmes !

Sam abattit la carte. Le jeu était une sorte de *mouche,* fort usitée dans les comtés de l'ouest, et pour laquelle le nombre des joueurs est indifférent.

Sam fit la première levée, puis la seconde, puis la troisième. Il avait gagné le premier trick.

– Je sais bien que, parmi mes frères, il y en a qui valent mieux que moi, dit-il avec tristesse ; mais j'aurais voulu être choisi par le sort, et je promets que ma tâche eût été accomplie comme il faut !

Larry mêla les cartes et donna quatre jeux. Sam était désormais en dehors.

Les cinq Mac-Diarmid avaient au cœur la même intrépidité. Si l'un d'eux était plus brave encore que les autres, c'était assurément Morris, et cependant lui seul ne désirait point gagner cette partie, dont l'enjeu était un périlleux et sacré devoir. Il enviait Sam au fond de son cœur et souhaitait ardemment que le second trick le mît hors de combat. Il songeait à Jessy.

Le second trick marchait : ce fut Owen qui le gagna.

Morris prit les cartes à son tour. Il donna trois jeux. Le géant s'avança d'un pas pour regarder mieux, et ; dans ce même but, les enfants se dressèrent sur la pointe de leurs pieds. Larry gagna le troisième trick. Mickey et Morris restèrent seuls en présence.

Morris pâlit. Mickey le regarda fixement, et mit le jeu de cartes sur la table.

– Mon frère, dit-il, Dieu m'avait fait l'aîné de notre famille. Vous valiez mieux que moi : je vous ai reconnu pour mon chef. Je ne vous ai jamais rien demandé en échange. Payez-moi aujourd'hui, mon frère Morris, et faites comme si j'avais gagné la partie.

Morris hésita un instant.

– Non, répondit-il enfin d'une voix grave : il s'agit de mort peut-être, et le sort doit décider entre nous, mon frère Mickey.

La tête du géant s'élevait à présent, avidement curieuse, au-dessus de la table. Les enfants regardaient bouche béante. Les trois Mac-Diarmid qui ne jouaient plus avaient les yeux fixés sur le paquet de cartes. Cette scène, que chacun aurait pu prendre, au début, pour frivole, devenait solennelle.

Un silence profond régnait dans la pauvre demeure.

Mickey reprit les cartes et les brouilla lentement. Quand il eut donné, il releva son jeu et fit un geste de joie.

– J'ai gagné ! dit-il.

– Peut-être, répliqua Morris qui jeta sur ses cartes un regard de résignation triste.

On joua le coup. Mickey fit deux levées et Morris trois :

– Le bon Morris a gagné ! dit la grosse voix du géant, qui frappa ses mains l'une contre l'autre.

La tête de Morris se pencha sur sa poitrine. Les quatre frères le regardaient, étonnés.

– Morris, dit Mickey avec rancune, votre victoire vous pèse, on le voit ; laissez l'un de nous se mettre à votre place.

Morris releva la tête, et Mickey n'osa point poursuivre.

– Éloignez-vous, Mahony, dit le jeune maître, et faites éloigner vos enfants.

Le géant obéit.

Morris tira de son sein le paquet de linge sur lequel la pauvre Jessy avait tracé sa plainte.

– Chacun de vous, dit-il, eût accepté avec joie la mission que je vais accomplir, je le sais, mais puisqu'elle m'est échue, je la garde ; et, si je n'en remercie pas le sort comme vous l'eussiez fait à ma place, mon frère Mickey, c'est que j'avais une autre tâche où il s'agissait de vie encore… d'une vie bien chère !

Morris s'arrêta et approcha de sa lèvre le paquet de linge. Ses frères l'interrogeaient d'un regard curieux.

– Jessy n'est point morte, reprit Morris.

Mickey secoua la tête d'un air incrédule.

– J'ai vu sa tombe là-bas, dit-il.

– Sa tombe est un mensonge, répliqua Morris ; elle nous appelle à son secours.

Il étendit sur la table les linges couverts d'écriture.

– Lisez ! dit-il.

Les Mac-Diarmid se penchèrent et purent reconnaître d'un coup d'œil la main de leur jeune parente.

– Le temps nous presse, reprit Morris, et la lettre de Jessy est longue. Je vais vous dire en quelques mots ce qu'elle souffre, et vous comprendrez pourquoi je n'ai point applaudi quand Dieu m'a désigné pour le travail de cette nuit.

Il avait lu bien des fois depuis la veille les lignes tracées sur les lambeaux de linge. Chacun des détails du supplice lent et cruel que subissait sa fiancée était gravé, au fond de sa mémoire. Il prit la parole d'une voix basse, avec la résolution d'abréger son récit. Mais l'émotion l'emporta ; il peignit la souffrance de la pauvre fille avec son cœur d'amant, et quand il se tut, il y avait des larmes dans les yeux de ses frères.

Mickey lui tendit la main au travers de la table.

– Vous êtes son fiancé, Mac-Diarmid, dit-il. En quelque lieu que soit sa prison inconnue, c'est à vous de la sauver ! Encore une fois, laissez l'un de nous prendre votre place pour cette nuit.

Les autres frères se joignirent à Mickey. Morris fut quelques secondes avant de répondre un incarnat vif avait remplacé la pâleur de son front.

– La tâche m'est échue, répéta-t-il enfin, je l'accomplirai ! Vous voici quatre hommes jeunes, braves et forts qui l'aimez

comme moi et qui ferez tout pour la sauver. J'ai oublié notre bon père un jour et une nuit, pour ne songer qu'à elle. Dieu m'envoie l'occasion d'expier cet oubli ; je connais mon devoir. Mais vous, frères, vous qui, dans quelques heures, allez être libres, promettez-moi de faire ce que j'avais résolu pour la sauver !

– Nous le jurons d'avance, s'écrièrent les Mac-Diarmid ; parlez, Morris, et ordonnez, vous serez obéi !

Le jeune maître se recueillit un instant, puis il reprit la parole à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu par d'autres que par ses frères. C'était un soin superflu : la femme de Mahony partageait entre ses enfants muets le maigre repas du milieu du jour ; quant au Brûleur, il se tenait à l'écart, silencieux et immobile.

Il eût cru pécher grièvement en cherchant à pénétrer un secret que Mac-Diarmid semblait vouloir cacher.

– M'avez-vous compris ? demanda Morris en achevant son explication.

– Oui, frère, répondit Mickey. Le feu brûlera ce soir sur Ranach-Head, et si quelqu'un sait au château de Montrath où est la prison de notre pauvre Jessy, celui-là nous dira son secret, je vous le jure, ou bien malheur à lui !

– Merci, dit Morris ; je compte sur vous et je suis tranquille. S'il est possible de la sauver, vous la sauverez. À présent, il est l'heure d'agir préparons-nous.

Les cinq Mac-Diarmid resserrèrent leur cercle, afin d'échanger encore quelques paroles à voix basse, puis Morris appela Mahony ; le géant se mit aussitôt sur ses pieds et s'avança, obéissant, vers la table.

Morris mesura de l'œil la carrure herculéenne de ses larges épaules.

– Mahony, lui dit-il, serais-tu bien capable de porter un homme sur tes épaules d'ici à la ferme de Diarmid ?

– C’est selon quel homme, répondit le Brûleur.

Mickey était le plus grand des cinq frères : Morris le désigna du doigt.

– Un homme comme cela, dit-il.

Le Brûleur examina un instant Mickey, dont la haute taille et la corpulence accusaient un poids considérable.

– Il y a loin d’ici à la ferme ! grommela-t-il.

Tout en parlant, et pour rendre son appréciation plus positive, il prit Mickey à revers et le jeta sur son dos comme un sac de pommes de terre.

– Il y a loin, répéta-t-il, et le garçon est lourd. Mais si ça vous plaît, Mac-Diarmid, je le ferai.

– Tu es sûr de le pouvoir ?

– J’en suis sûr.

Morris lui prit la main et la serra.

– Viens avec nous, dit-il.

Mahony se dirigea vers la porte sans répliquer, et les cinq frères le suivirent.

Dès qu’ils furent partis, les enfants à demi nus poussèrent un long cri de joie et s’élancèrent sur les cartes abandonnées. Leur bruyant babil, contenu pendant plus d’une heure, emplit la chambre naguère silencieuse. La femme poursuivait sa besogne, toujours muette et morne ; ce bruit soudain semblait ne point affecter son oreille.

Les cinq Mac-Diarmid et le Brûleur traversèrent la ville d’un pas pressé, en se dirigeant vers la prison. Sur leur passage bien des voix s’élevèrent pour les saluer ou les plaindre ; mais ils ne s’arrêtèrent pas une seule fois en chemin.

Lorsqu’ils furent arrivés dans la rue étroite et boueuse sur laquelle s’ouvre la porte de la prison, Morris mit quelques pièces d’argent dans la main de Mahony.

– Achète des gâteaux d'avoine, dit-il, des pommes de terre, une poitrine de porc et quatre cruches de whisky.

– Ah ! murmura Mahony, vous allez fêter le dernier jour !

– Va vite, continua Morris sans répondre : nous t'attendons à la porte.

Mahony fit jouer ses longues jambes et disparut à l'angle de la rue.

Morris entra dans une petite boutique de pharmacien, sombre, basse, misérable, dont l'aspect prouvait que les pauvres gens de Galway savaient fort bien vivre et mourir sans le secours de la médecine.

– Bonjour, Mac-Diarmid, dit l'apothicaire, qui était un homme très plaisant ; votre père a eu du malheur ce matin, mon pauvre garçon. Venez-vous chercher un remède contre la corde ?

Morris jeta deux schellings sur le comptoir, et prononça quelques paroles d'une voix qui coupa court aux plaisanteries du joyeux pharmacien.

– Sur ma foi ! Mac-Diarmid, grommela-t-il, je n'ai pas voulu vous offenser, mon fils ! Le vieux Miles était un brave homme après tout, bien qu'il ne soit jamais entré dans ma boutique. Mais pourquoi diable a-t-il brûlé cette ferme là-bas ? Vous autres montagnards, vous êtes des démons… Morris, donnez-moi encore six pence, voilà votre affaire.

Morris prit le petit paquet qu'on lui présentait et paya le surplus.

Ses frères l'attendaient debout devant la prison.

Mahony revint bientôt, portant dans un grand panier les provisions achetées. Il toucha l'épaule de Morris, et lui dit tout bas :

– Ils sont déjà pris !

– De qui parles-tu ?

– Des coquins, *begorra* ! de Gib Roe, le traître, et de ses deux petites couleuvres ! Dites cela au vieux Miles, Morris. Je vous promets qu'ils mourront avant lui, dussé-je les étrangler tous les trois de ma main !

Morris lui montra un des bancs de pierre placés aux deux côtés de la porte :

– Assieds-toi là, dit-il, au lieu de répondre ; et attends. Quand mes frères sortiront, tu feras ce que Mickey t'ordonnera.

Le Brûleur s'assit, étonné de l'accueil froid que l'on faisait à sa bonne nouvelle.

Mickey avait soulevé le marteau de la prison. Le chien de maître Allan aboya bruyamment de l'autre côté de la porte, et la grosse clef grinça dans la serrure rouillée. La bonne figure de maître Nicholas se montra sur le seuil.

– Jésus ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que c'est que tout cela ! Bonjour, Mickey ! bonjour, Morris ! Sam, Larry, Owen, salut, mes enfants chéris ! Je ne sais pas trop si je dois vous laisser entrer tous ensemble.

– Nous venons faire avec notre père, dit Morris, le repas du *dernier jour*.

– C'est juste, c'est bien juste, répliqua le porte-clefs. Ah ! les dignes enfants que vous êtes, et le bon père que vous avez ! Entrez, Morris ! entrez, Mickey ! entrez tous, mes chéris. John, ajouta-t-il en s'adressant à un gardien, allez demander respectueusement à maître Allan, de ma part, si je puis introduire ces jolis garçons auprès de leur excellent père.

Les Mac-Diarmid avaient déposé en dedans de la porte les pains d'avoine, les pommes de terre, la chair de porc, mets seigneurial, et les quatre cruches de whisky.

En dehors, Mahony attendait à son poste.

XX – LE DERNIER JOUR

Le chien de maître Allan, qui était presque aussi peu civilisé que son maître, tirait sur sa grosse chaîne et hurlait contre les Mac-Diarmid, en ouvrant une gueule énorme.

– La paix, mon ami, lui dit le bon Nicholas, ces garçons font presque partie de la maison… Ma foi, mes fils, vous avez là du whisky dont l'odeur fait du bien.

Il se pencha sur l'une des cruches, et, sous prétexte de sentir, il en huma une forte gorgée.

– Que faites-vous là, Nicholas ? gronda derrière lui la voix redoutable de maître Allan. Le porte-clefs se releva confus.

– On ne sait pas ce que la malveillance pourrait introduire dans la prison de Galway.

Maître Allan lui imposa silence d'un geste rude, et s'approcha des cruches à son tour. Il choisit la plus pleine, la souleva et but à sa soif.

– Voilà du passable whisky, dit-il en tendant la cruche à Nicholas ; portez cela chez ma femme, maître Adams. Merci, Morris, d'avoir pensé à nous.

Les Mac-Diarmid ne discutèrent point cet impôt que le geôlier levait sur leurs provisions. Celui-ci reprit :

– Il y avait longtemps qu'on n'avait fêté le *dernier jour* à la prison de Galway. Entrez, mes garçons, mais soyez retournés au diable avant le coucher du soleil, ou je ferme les portes sur vous. Que Dieu damne les papistes !

Chacun des cinq frères prit sa part des provisions, et ils se dirigèrent, sous la conduite du porte-clefs Nicholas, vers la cellule du vieux Miles.

Dans les dortoirs communs qu'ils étaient forcés de traverser les prisonniers s'agitaient curieusement et, sur leur passage, un murmure confus s'élevait où dominaient ces mots :

– Le dernier jour ! le dernier jour !

Il est un usage dont les traces se retrouvent par tous pays et qui consiste à prendre en pitié les dernières fantaisies du condamné qui va mourir. Ce sentiment de passagère et vaine compassion règne depuis des siècles dans toutes les prisons de l'Europe. À l'homme bien portant et dispos dont la loi va trancher la vie dans quelques heures, il est d'usage de ne rien refuser.

En Irlande, cette coutume est, comme bien d'autres, poussée à sa plus extrême expression. Il ne s'agit plus là de satisfaire un caprice isolé, mais bien de passer joyeusement les heures qui précèdent la mort.

Le condamné a le choix entre un confesseur et l'orgie. Il est douteux qu'un geôlier eût le droit de refuser l'entrée aux convives du *denier jour*{2} ou de mettre arrêt sur les vivres qui vont composer ce repas suprême.

Si le prisonnier est trop pauvre et trop dépourvu d'amis pour s'héberger lui-même, la geôle lui doit un petit morceau de viande, comme au jour de Noël, et une ample cruche de whisky.

Telle est la règle. Les cinq frères ne couraient donc aucun risque d'être arrêtés au début de leur entreprise.

Nicholas ouvrit la porte de la cellule.

– Voilà de la compagnie, vieux Miles, dit-il gaiement. Vous allez vous en donner ce soir, mon camarade ! Allons ! allons ! il faut bien que chacun ait ses bons moments dans la vie. Amusez-vous bien, mes chéris. Si vous me gardez un verre de whisky, je viendrai chercher les cinq garçons un quart d'heure avant la fermeture des portes.

Les cinq jeunes gens étaient seuls avec leur père.

– Soyez les bienvenus, enfants, dit le vieillard, qui donna un baiser à chacun d'eux ; je vous remercie de la joie que vous

apportez mon dernier repas.

– Père, nous vous avons obéi, répliqua Morris ; puisque vous n'avez pas voulu être sauvé, nous venons demander votre bénédiction et vous dire l'adieu.

Sam et Owen arrachèrent les draps du lit et les étendirent par terre. Sur cette nappe ils rangèrent les pains d'avoine et les pommes de terre chaudes. Au milieu ils placèrent la poitrine de porc.

Les yeux du vieillard étaient devenus pensifs.

– Dieu aura pitié de moi, murmura-t-il, et me recevra dans sa miséricorde. Cette mort que je subis n'est pas le fait de ma volonté. Ne me dites point le contraire, enfants, car je suis bien vieux, et j'ai besoin de tout ce qui me reste de courage. J'obéis à la loi, suivant que nous l'ordonnent nos prêtres et notre père O'Connell.

– Votre volonté sera faite, répliqua Morris, et nous ne prononcerons plus une parole qui ait trait à ce sujet. Prenez place, Mac-Diarmid, mes frères, asseyez-vous.

On avait jeté à terre la paillasse du lit. Le vieillard, Morris et Mickey se placèrent sur ce siège ; les trois autres frères s'assirent sur le sol.

Avant de toucher aux mets, Miles compta du regard ses enfants qui l'entouraient, et le calme austère de son visage se voila de tristesse.

– J'avais espéré voir tous ceux que j'aime réunis à ce dernier repas, dit-il. Il y a bien des absents ! La noble Ellen a-t-elle oublié son vieux père ?

À cette question personne ne répondit.

Miles attendit quelques instants, puis il reprit :

– Elle a craint peut-être les tristesses de la séparation. Je prie Dieu qu'il protège la fille de la race sainte des rois. Je suis sûr de l'avoir aimée et respectée comme je devais durant ma vie. Quand je serai auprès de Dieu, je lui parlerai d'elle. Où

sont Natty, Dan et Jermyn ?

– Natty est malade, répondit Morris.

– Où sont Dan et Jermyn ? répéta le vieillard. Les cinq frères baissèrent les yeux et se turent.

Un silence suivit. Puis le vieux Miles prononça les paroles latines du *Benedicite*, et l'on ne parla plus des absents.

Le repas commença. Il régnait dans l'air, à ce moment, quelque chose de solennel et de lugubre. Les cinq frères trouvaient à peine la force de porter les morceaux à leur bouche. Le vieillard seul mangeait comme aux jours écoulés, où l'heure du soir rassemblait toute la famille autour de la table commune.

La fenêtre était ouverte. Le soleil jouait dans le grêle feuillage des petits arbres qui plantaient la cour. Au delà de ces arbres on voyait la maison neuve où la courtoisie du juge Mac-Foote avait logé Daws et sa famille.

À l'une des fenêtres de cette maison, un blanc rideau de mousseline, collé contre les carreaux, s'agitait parfois doucement. Parfois il se soulevait à demi, et l'on aurait pu voir, à l'ombre de ses plis diaphanes, une charmante figure de jeune fille, dont l'œil bleu se fixait avec mélancolie sur la croisée étroite de la prison.

Les verres s'emplirent de whisky et d'eau pour la première fois.

– À la santé de notre père O'Connell ! dit le vieux Miles.

Tout le monde but. Les jeunes gens restèrent froids, mais un peu de sang monta au visage du vieillard.

– Il y avait bien longtemps que la liqueur de nos montagnes n'avait touché mes lèvres, reprit-il. Enfants, faites-moi raison encore : je porte la santé de ma chère fille Ellen !

Les verres s'emplirent de whisky pur et se vidèrent.

– Allons ! de la joie, fils de Diarmid ! s'écria le vieillard

dont l'œil s'animait peu à peu. Pourquoi restez-vous tristes et mornes devant moi ? Nos pères mouraient au combat, et je fais comme nos pères, puisque je succombe en cette lutte de l'Irlande opprimée contre l'infâme Angleterre ! Buvez, Morris ! buvez, Mickey et vous tous, mes fils tant aimés ! il faut vous réjouir, car c'est une belle mort que celle de votre père !

– Notre père a raison, dit Morris, dont la voix démentait les paroles ; soyons joyeux et apprenons de lui à mourir pour l'Irlande !

Les autres frères voulurent parler à leur tour, mais les mots s'étouffaient dans leur gorge oppressée.

– Demain, reprit le vieillard, quand vous reverrez la noble Héritière, dites-lui que j'aurais voulu baiser sa main avant de m'en aller de ce monde ; dites-lui que je vous ai légué mon dévouement avec mon amour ; dites-lui qu'elle sera heureuse et grande et vénérée tant qu'un seul fils de Diarmid restera vivant ! Quant à Natty, à Dan et à Jermyn, dites-leur que j'ai pardonné leur absence. Natty et Dan sont de vaillants garçons ; mon beau Jermyn sera un homme, j'espère. Oh ! que j'étais un heureux vieillard et que Dieu m'avait donné de dignes fils !

Sa voix trembla légèrement sur ces paroles, et cette émotion combattue alla remuer le cœur des jeunes gens.

Miles passa le revers de sa main sur son front.

– Vous souvient-il, Morris, reprit-il, d'un soir où Gib Roe vint à notre maison des Mamturks ? Nous étions bien pauvres en ce moment ; la récolte avait manqué ; il n'y avait plus de bestiaux derrière la corde ; mais le pauvre Gib pleurait, parce, que ses deux petits enfants mouraient de faim dans les bogs…

– Vous lui donnâtes tout ce qui vous restait, mon père, interrompit Morris.

– Vous lui donnâtes, ajouta Mickey, du pain pour nourrir ses enfants et des vêtements pour les couvrir.

– Et c'est lui qui vous a tué, dit Owen. Miles leva les yeux au ciel.

La colère était peinte sur les visages des jeunes gens qui murmuraient des paroles de vengeance.

Morris seul restait calme comme son père.

– Comme il a dû souffrir, reprit le vieillard, avant de se déterminer à ce crime ! Comme ses pauvres enfants ont dû avoir faim souvent et longtemps ! Avez-vous vu dans la salle du tribunal la pâleur de Gib et les petits visages amaigris des enfants ? Oh ! la misère ! la misère ! qui tue notre belle Irlande et qui la déshonore !

Le front de Miles se courba ; un instant il demeura muet.

Quand il reprit la parole, ce fut pour exiger d'un ton d'autorité le pardon du coupeur de tourbe et de ses deux enfants.

– Mes fils, dit-il ensuite en redressant sa belle tête de patriarche, vous êtes tous des hommes à présent et vous n'avez plus besoin de moi pour guider votre marche dans la vie. Je sais que vous êtes de dignes chrétiens et de braves cœurs. En mourant, je n'ai qu'une recommandation à vous faire : Aimez l'Irlande comme une mère chérie ; donnez-lui les forces de votre corps et les élans de votre cœur. Vivez pour elle ; mourez pour elle !

Il repoussa les mets qui étaient devant lui, et joignit ses mains, blanchies par la longue oisiveté de la prison.

– L'Irlande ! répéta-t-il avec un accent qui peignait toute sa passionnée tendresse ! la terre sacrée que Dieu châtie aujourd'hui dans sa justice, mais qu'il relèvera demain ! Vous vivrez assez, enfants heureux, pour voir la jeune splendeur de la patrie ! Car nous vaincrons, je vous le dis, je vous le dis ! et Dieu donne la vérité aux paroles de ceux qui vont mourir. De Londonderry à Cork et de Dublin à l'embouchure du Shannon, il y aura des Irlandais libres et riches. La sainte religion catholique sera reine, et l'hérésie vaincue ira cacher sa honte

au delà de la mer. Les lois ne nous viendront plus de Londres, la cité criminelle et corrompue ; c'est à Dublin que siégeront nos parlements reconquis. L'Irlande, redevenue une nation, aura son drapeau antique et son vieux cri de guerre. Oh ! bien heureux ! bien heureux ceux qui verront la noble Érin s'éveiller de son long sommeil et chasser le Saxon qui souille les murs illustres des manoirs de nos pères ! Travaillez, enfants ! soyez patients et forts ! le salut de la patrie est aux mains de ses fils !

Les traits de Miles rayonnaient d'un enthousiasme inspiré. Sa voix vibrait, sonore et puissante. Les cinq frères écoutaient, dominés par une crédulité superstitieuse.

Cette voix de leur père, incliné au bord de sa tombe, était pour eux comme la voix d'un prophète.

Le vieillard se tourna vers le portrait de Daniel O'Connell, collé aux pierres de la muraille.

– Toutes ces choses arriveront, reprit-il ; je le crois, je le sais, puisque Dieu nous a envoyé, dans sa pitié souveraine, ce grand et pacifique sauveur. Les temps d'épreuves sont accomplis, et l'esclavage où les pères ont vécu, les fils délivrés refuseront d'y croire. Que de gloire, enfants ! que de force, que de bonheur dans l'avenir !

Il leva son verre jusqu'à ses lèvres, et but en s'inclinant silencieusement devant l'image d'O'Connell. Puis il repoussa de la main son verre vide.

– Mes lèvres ne toucheront plus une goutte de cette liqueur, dit-il. J'ai bu ma dernière santé. Maintenant, mes fils, nous allons nous séparer. S'il est vrai que les magistrats aient avancé l'instant de ma mort, je veux donner les heures qui me restent au salut de mon âme.

Aux premières paroles du vieillard, Morris avait tressailli violemment, comme un homme surpris au milieu de sa rêverie par l'heure qui sonne et qui lui rappelle tout à coup un devoir négligé.

Ses frères et lui échangèrent des regards inquiets. Le soleil baissait à l'horizon et glissait ses rayons obliques jusque dans l'intérieur de la cellule.

Au dehors on entendait les voix murmurantes des prisonniers, répandus dans les cours et dans les préaux pour la récréation du soir.

La figure de jeune fille était toujours derrière le rideau, à la croisée de la maison de Daws. Elle regardait, pensive, cet étrange festin qui se poursuivait sous ses yeux.

Parmi les convives de ce repas funèbre, il y en avait un surtout qu'elle ne perdait point de vue. Les heures s'étaient écoulées sans qu'elle s'aperçût de leur passage, et ses grands yeux bleus restaient fixés obstinément sur la figure pâlie de Morris Mac-Diarmid.

Pauvre Frances ! elle aussi était bien pâle ! à la place de ces riants et beaux espoirs qui lui donnaient naguère à rêver si doucement, il n'y avait plus en son cœur que tristesse.

Tout à coup son œil distrait devint plus attentif. Elle frotta du doigt la vitre, obscurcie par son haleine. Morris venait de porter précipitamment la main à son sein et d'en retirer un objet dont Frances ne pouvait point distinguer la nature.

Il semblait à la jeune fille que Morris épiait les mouvements de son père. Et en effet, ce dernier s'étant tourné vers la fenêtre pour reconnaître l'heure à la hauteur du soleil, Morris saisit vivement un verre, y déposa quelque chose et le remit sur la table.

– Mes fils, disait en ce moment le vieillard, il est temps de vous retirer.

Les Mac-Diarmid se levèrent.

Morris prit une cruche de whisky pleine encore, et emplit les verres à la ronde.

– La rosée de nos montagnes est une amie perfide, dit le vieux Miles qui secoua en souriant sa tête blanchie. Je ne veux

plus boire, mon fils Morris, parce que le prêtre va venir et qu'il me faut toute ma raison pour entendre parler de Dieu.

Un craintif embarras se peignit sur les traits des jeunes gens.

– Un dernier toast ! murmura Mickey.

– Non, répliqua Miles d'un ton ferme. Nous ne sommes pas à la maison des Mamturks où le sommeil de la nuit dissipait les fumées du poteen. Je veillerai jusqu'au jour, et je veux toute ma force pour regarder en face ma dernière heure. Enfants, retirez-vous.

Les Mac-Diarmid demeuraient immobiles et les yeux baissés, Morris avait aux tempes des gouttes de sueur.

Il avait manqué l'occasion, et l'occasion perdue s'enfuyait : il ne savait plus comment la ressaisir.

– Père, dit-il tout à coup, vous nous avez raconté souvent la fin héroïque de notre aïeul, Patrick Mac-Diarmid, tué par le tyran George III, et, qui, avant de mourir, provoqua ses douze fils à boire au salut de l'Irlande.

L'œil de Miles, qui était redevenu calme et grave, s'alluma soudain de nouveau. Il saisit son verre plein et l'éleva au-dessus de sa tête.

– Patrick Mac-Diarmid fit cela, dit-il, c'est vrai ! et l'usquebaugh de ce dernier toast ne l'empêcha pas de mourir comme un saint, en baisant l'image de Jésus sur un crucifix. À genoux, enfants, à genoux !

Le vieillard se prosterna et mit la main sur son cœur.

– *Erinn go Braegh !* dit-il.

Et il avala son verre d'un trait.

– *Erinn go Braegh !* répétèrent les cinq Mac-Diarmid, dont les traits s'éclairèrent d'une joie subite.

La liqueur que le vieux Miles venait de boire contenait la poudre achetée par Morris chez l'apothicaire, au prix de deux

schellings et six pence. Ce fut comme un coup de foudre. Le vieillard eut à peine le temps d'apercevoir la fraude pieuse employée par ses fils pour le sauver.

Il réussit pourtant à se lever sur ses pieds, mais ce fut pour retomber, vaincu, entre les bras de Morris qui l'étendit sur le matelas.

– Dépêchons, frères ! dit le jeune maître. Le jour baisse et maître Nicholas va venir.

Morris ôta précipitamment son pantalon, sa veste et son carrick. En même temps les autres frères dépouillaient également, au plus vite, le vieillard endormi. L'échange de vêtements fut fait en quelques minutes. Morris, la tête enveloppée du bonnet de son père, s'assit dans un coin obscur et prit la pose habituelle du vieillard.

Celui-ci, dont les cheveux blancs se cachaient sous le collet relevé du carrick, fut saisi à bras le corps par Sam et Mickey, qui le soulevèrent.

Le jour baissait ; il ne régnait plus qu'une douteuse clarté dans la cellule.

On entendit bientôt dans le corridor le pas régulier et discret de maître Nicholas, qui mit sa grosse clef dans la serrure.

– Allons, mes bons amis, dit-il en ouvrant la porte, je vous ai donné un quart d'heure de plus que je n'aurais dû et Dieu sait quelle gamme va chanter maître Allan !

Mickey lui répondit par un couplet du Lilliburo, et Owen feignit de chanceler comme un homme ivre.

Nicholas eut un rire paternel.

– À la bonne heure ! à la bonne heure ! dit-il. Les jolis garçons ont fêté comme il faut le dernier jour… et le vieux Miles a-t-il bien bu, le digne homme ?

– Arrah ! soutenez donc notre frère Morris, Sam du diable ! s'écria Mickey ; vous voyez bien qu'il va tomber comme un sac

de pommes de terre !

Nicholas n'avait point pris garde jusqu'alors au prétendu Morris, que ses frères portaient par la tête et par les pieds.

Il se prit les côtes à deux mains pour éclater de rire.

– L'excellent garçon ! s'écria-t-il. Oh ! oh ! oh ! le brave cœur ! Est-il ivre ! on dirait un homme mort !

Il traversa la cellule et s'approcha du coin où le vrai Morris jouait le rôle de son père. Les Mac-Diarmid le suivirent d'un regard inquiet.

– Eh bien ! vieux Miles, reprit Nicholas en lui donnant une petite tape sur le ventre, voilà un joyeux last-time, mon papa ! Je suis bien sûr que vous vous en souviendrez jusqu'à l'heure de votre mort.

Le prétendu Miles poussa un grognement sourd.

– Ah ! ah ! ah ! fit le porte-clefs, comme il sent le whisky ! Mais quel est le plus ivre de lui ou de Morris, vous autres ?

Sam répondit en chantant à tue-tête le fameux : *Oh ! Kathleen, dear :*

Oh ! Kathleen chère, depuis longtemps nous nous aimions

Nous devrions bien nous connaître l'un l'autre

Tout petits nous avions coutume de jouer ensemble

Le long des ruisseaux de la montagne et au milieu des bois…

Owen lui répliquait :

Robert Callaghan était un gentilhomme !

Son shillelah tournait, tournait,

Rompant les côtes et les bras,

Fêlant les crânes et broyant les poitrines.

Robert Callaghan aimait Molly, la petite fille aux blonds cheveux…

– Seigneur ! Seigneur ! balbutiait le porte-clefs, étourdi à

force de rire ; s'en sont-ils donné, les bons chrétiens !

Sam reprenait en gesticulant et en pleurant :

Oh ! hâte-toi de partir, cher, pourquoi tardes-tu ?

Dans la nuit froide et glacée de la jeune lune

C'est la mort, amour, de rester !

Hâte-toi de quitter Darn-Lary.

C'est triste de se séparer, mais il le faut, adieu !

Mickey, tout en feignant de secouer rudement son vivant fardeau, entama d'une voix avinée le second couplet de ce chant, appelé vulgairement *Ned o'Bones*{3}, et qui est la légende d'Edmond Ryan de Tullilaegh, le partisan de la maison des Stuarts.

Maître Nicholas revint vers la table et inspecta le contenu des cruches.

– Chut ! chut ! chut ! mes bons amis, dit-il ; un peu de silence, ou maître Allan va vous mettre sous clef !

Il se versa du whisky dans deux verres et les vida coup sur coup avec une manifeste satisfaction.

– Allons-nous-en, reprit-il ; du diable si le bonhomme a besoin d'un prêtre dans l'état où il est !

Sam et Mickey passèrent le seuil avec leur fardeau. Owen les suivit en chantant.

Ce fut de toutes parts, sur leur passage, tandis qu'ils traversaient les dortoirs et les salles communes, un concert de hourras et de joyeuses moqueries. On ne pouvait point se lasser d'admirer ces dignes fils qui s'étaient enivrés bel et bien pour célébrer la mort prochaine de leur père. Maître Allan lui-même, qui faisait sa ronde, adoucit la férocité de son regard pour leur souhaiter la bonne nuit.

L'excellent Nicholas n'avait jamais tant ri. Quand il les eut poussés dehors et que la lourde porte se fut refermée sur eux, il s'appuya contre la muraille pour s'en donner à son aise.

De l'autre côté de la porte, sur l'un des bancs de pierre, le géant Mahony était assis et attendait. Mickey et Sam, malgré leur vigueur, étaient à bout de forces, mais Mahony avait des muscles de taureau. Il souleva le vieux Miles sans effort et le plaça sur ses épaules ; puis il enfila les rues de Galway à grandes enjambées.

Il faisait nuit noire. On entendait dans la prison silencieuse les aboiements des dogues de garde, déchaînés dans les cours solitaires. Les prisonniers étaient rentrés et parqués depuis longtemps.

Morris Mac-Diarmid, assis sur l'escabelle unique qui meublait la cellule de son père, s'appuyait au montant de la croisée ouverte. Cette croisée étroite et donnant sur l'intérieur de la prison n'avait point de barreaux de fer.

Morris était immobile, son front se courbait sous le poids de sa méditation découragée. Un bruit léger se fit dans la cour plantée d'arbres qui était au-dessous de lui. Le jeune maître n'y prit point garde.

– Morris ! prononça au dehors une voix douce et timidement contenue.

Morris ne bougea point. Il avait entendu, mais cet incident se mêlait aux illusions de son rêve. Pour lui, c'était la voix mourante de Jessy qui l'appelait et qui lui demandait secours.

– Morris répétait-on cependant au dehors ; Morris ! Morris !

Le jeune maître se leva enfin et se pencha sur l'appui de la croisée.

– Qui m'appelle ? demanda-t-il.

– Vous ne savez pas mon nom, répondit la voix ; mais vous me connaissez ; c'est moi qui vous avais promis de sauver votre père.

– Et comment savez-vous ?… voulut dire Morris.

– J'ai vu, répondit la voix, j'ai vu la fraude généreuse de

votre dévouement. Mais, venez, Mac-Diarmid ; la fenêtre est basse, et je sais une issue qui vous conduira au dehors.

Morris hésitait. La voix reprit avec une impatience où il y avait de la tristesse :

– Venez, Mac-Diarmid, hâtez-vous ! il vous reste encore une personne chère à sauver ! Morris bondit sur l'appui de la croisée.

– Attachez vos draps ! s'écria la voix avec un accent d'épouvante.

Mais le jeune maître avait touché déjà le sol de la cour.

Il se trouvait auprès de Frances.

Ils étaient émus tous les deux également, bien que pour des causes diverses, et leurs cœurs battaient à se briser. Un instant ils restèrent incapables de parler.

Le bruit de la chute du prisonnier avait éveillé les dogues dans les préaux voisins, et un concert de hurlements sourds se faisait entendre de tous côtés. Frances écoutait et tremblait. Morris recouvra le premier la parole.

– Voilà deux fois que vous me parlez d'elle, dit-il. Oh ! je vous en prie, dites-moi…

– Silence, au nom de Dieu ! interrompit la jeune fille dont la main froide se posa sur son bras ; venez… quand vous serez en sûreté, je vous dirai tout.

Elle l'entraîna, et ils commencèrent à traverser le préau. Ils essayaient d'étouffer le bruit de leurs pas, mais l'ouïe vigilante des dogues était éveillée et des hurlements furieux emplissaient les cours de la prison.

– Venez ! venez ! répétait Frances.

Ils franchirent tous les deux la porte de la maison de Davis, que la jeune fille avait laissée ouverte.

Instinctivement, elle la referma à double tour, puis elle s'engagea dans des corridors qu'elle connaissait à peine, et

parvint, après bien des tâtonnements, à la porte de la rue, dont elle avait dérobé la clef pour sauver le vieux Miles Mac-Diarmid.

Elle sortit avec Morris.

Celui-ci, absorbé par une seule pensée, ne songeait point à lui rendre grâce.

– Vous savez où elle est, dit-il : oh ! je vous en prie, parlez !

Frances appuya la main sur son cœur dont les battements désordonnés étouffaient sa voix.

– Puissiez-vous la sauver, Morris ! répliqua-t-elle enfin, et puisse-t-elle vous aimer ! Jessy O'Brien a été enfermée, sur l'ordre de George Montrath, par une femme nommée Mary Wood, dans la tour occidentale du vieux château de Diarmid.

Morris recula d'un pas.

– Si près de moi ! murmura-t-il ; est-ce possible ! Oh ! ne me trompez pas !…

Frances secoua lentement sa tête charmante, où la mélancolie résignée mettait une expression angélique.

– Vous tromper ! dit-elle avec douceur. Oh non ! je l'aime, puisque vous l'aimez… et si Dieu écoute ma prière, elle sera heureuse pour vous faire heureux. Ne partez pas encore, ajouta-t-elle, je n'ai pas tout dit. Un homme qui demeure dans les ruines, et qui se nomme Pat, je crois, est chargé de lui faire parvenir sa nourriture.

– Le monstre ! murmura Morris, dont l'esprit s'éclairait à cette révélation soudaine.

– Cet homme vous dira, reprit Frances, par où l'on peut pénétrer dans la tombe murée. Allez, maintenant, Mac-Diarmid, et que Dieu vous soit en aide !

Elle tendit sa main. L'obscurité empêcha Morris de voir ce mouvement, et il s'enfuit sans dire une parole, emporté par son ardent espoir.

La main de Frances retomba le long de son flanc ; ses yeux se mouillèrent de larmes.

XXI – EN PLEINE POITRINE

La trêve accordée par Jermyn était expirée depuis longtemps déjà, lorsque Ellen et le major arrivèrent au terme de leur course. La faiblesse de Percy était extrême ; Ellen elle-même, épuisée par deux nuits d'insomnie et les fatigues continuelles de ces deux derniers jours, avait grand'peine à soutenir les pas chancelants du major. Ils s'étaient arrêtés bien des fois en chemin.

Au moment où ils mirent le pied sur la grève, le soleil baissait déjà à l'horizon.

Chaque fois qu'ils s'étaient arrêtés, Ellen avait regardé derrière elle avec inquiétude, fouillant de l'œil la route parcourue, et craignant sans cesse de voir surgir quelque part dans la campagne la forme ennemie de Jermyn.

Elle n'avait rien aperçu de suspect jusqu'alors, et, à mesure que s'augmentait la distance qui la séparait des Mamturks, elle prenait courage. La fuite du major était désormais assurée. Jermyn mettrait sans doute à le poursuivre toute l'activité de sa haine ; mais sa première pensée serait de courir sur le chemin de Galway, tandis que Percy, achevant sa route laborieuse, se reposerait à l'abri dans les grottes de Muyr.

Avant de s'engager parmi les roches couvertes de goémon qui s'étendaient entre la grève et le galet, servant de base à l'escalier de Ranach, Ellen jeta encore en arrière son regard attentif et perçant.

Elle ne vit rien, si ce n'est un léger mouvement dans le taillis qui bordait l'avenue du château de Montrath.

Les branches de ce taillis s'agitèrent un instant, puis redevinrent immobiles. Ce pouvait être quelque daim bondissant sous le couvert ; ce pouvait être le vent du large.

Ellen se hâta néanmoins et entraîna le major d'un pas plus rapide vers la pointe du cap. Mortimer perdit à franchir ces

roches glissantes ce qui lui restait de vigueur.

– Je ne puis avancer, dit-il.

– Nous sommes arrivés, répondit-elle.

Elle se dirigea vers la fissure qui donnait entrée dans la galerie du Géant. Sur le point d'y pénétrer, elle eut un moment d'hésitation et d'effroi : dans quelques heures, en effet, les Molly-Maguires pouvaient venir à leur rendez-vous ordinaire.

Mais Ellen n'avait pas le choix, il fallait du repos à Mortimer que la fatigue accablait. D'ailleurs les galeries avaient tant de recoins cachés, tant de réduits obscurs et d'enfoncements inconnus aux Molly-Maguires eux-mêmes, que l'Héritière n'eût point désespéré d'y dérober le major à tous les yeux, dans le cas même où une réunion des ribbonmen viendrait la surprendre à l'improviste. Elle comptait bien en outre quitter cet abri avant la nuit tombée.

Pendant la route, Ellen avait employé toute son éloquence à éloigner du major l'idée d'un retour immédiat à Galway. Elle lui avait rapporté les bruits recueillis par elle le matin même. Ces bruits, contradictoires et tout imprégnés de l'exagération populaire, arrivaient au vrai cependant lorsqu'ils parlaient de la haine envenimée du colonel Brazer et des autorités protestantes. Percy devait être mis en jugement selon les uns ; suivant les autres, on le passerait par les armes comme ayant été pris en flagrant délit de trahison, sans autre forme de procès.

Ces révélations produisirent sur le major l'effet qu'aurait dû prévoir la pauvre Ellen. Son énergie, un instant domptée par l'épuisement physique, se redressa plus fière devant la menace. Il opposa aux supplications d'Ellen l'inflexible loi de l'honneur qui l'appelait devant ses jugés.

Ellen céda. Il fut convenu seulement que le major attendrait la nuit afin de pouvoir se présenter de lui-même au conseil, sans courir le risque d'être arrêté en chemin comme

un criminel.

Ils devaient gagner Galway à l'aide des poneys qui paissent toute la nuit dans la montagne.

Les galeries du Géant n'ont point d'autre ouverture que la fente étroite qui donne sur le galet, au pied de Ranach-Head.

Seul, le major se fût égaré dans ces détours inconnus ; mais Ellen avait parcouru bien des fois avec un flambeau l'intérieur de la caverne ; elle pouvait s'y guider comme si le jour en eût éclairé les ténébreuses profondeurs. Elle prit Mortimer par la main et le conduisit dans l'obscurité jusqu'à l'un des nombreux enfoncements creusés dans le roc. Elle étendit sa mante sur le sol, et ils s'assirent tous deux…

Ce n'était point un daim, bondissant sous le couvert, qui avait agité les branches du taillis, le long de la grande avenue du château de Montrath ; ce n'était point le vent du large. Au moment où Ellen et le major, engagés dans les rochers, disparaissaient derrière la pointe du cap, la figure pâle de Jermyn Mac-Diarmid se montra entre les feuilles écartées.

Il suivait les deux fiancés depuis la ferme, mesurant son pas sur leur marche, se cachant derrière les troncs d'arbres de la route, rampant dans l'herbe quand il n'y avait point d'arbres, et se glissant derrière eux comme un de ces Indiens, chasseurs d'hommes, dont Cooper aime à poétiser la sauvage et terrible patience.

Il tenait à la main son fusil chargé.

Bien des fois, le long de la route, l'arme s'abaissa d'elle-même pour ainsi dire, cherchant du bout de son canon les endroits où le bras d'Ellen ne protégeait point le corps de Percy Mortimer.

Mais le doigt de Jermyn s'arrêtait toujours avant de presser la détente.

Il sentait sa main trembler si fort ! Et l'Héritière était si près du Saxon !

Au moment où les deux fugitifs se cachaient derrière les rochers qui protègent, comme d'énormes brise-lames, la base incessamment minée du cap, Jermyn sortit du taillis. Ses traits bouleversés peignaient l'angoisse de cette longue poursuite où chaque minute avait eu sa torture. Il y avait sur sa figure vieillie plus de souffrance encore que de haine. Depuis quatre heures, il voyait le bras d'Ellen soutenir les pas chancelants de son rival.

Il se glissa contre les rochers à son tour, serrant convulsivement le canon de son fusil.

Il déboucha sur le galet, au moment même où l'uniforme de Percy disparaissait dans la fissure.

Ses lèvres se relevèrent en un amer sourire.

– Je savais bien qu'elle lui avait donné notre secret ! murmura-t-il. Ah ! on ne résiste pas quand on aime. N'ai-je pas trahi l'autre soir, sur un seul mot de sa bouche !

Il mit la crosse de son fusil contre le sol, et appuya sur le canon ses deux mains croisées. Son œil se fixa sur l'ouverture des galeries.

– Elle, la fille des rois ! dit-il ; un vil Saxon !

Son corps eut un frémissement violent. Il atteignit d'un bond la fissure, et s'y coula sans bruit.

Il rampa sur les pieds et sur les mains le long du boyau étroit ; il monta les trois degrés ménagés dans le roc, et sa tête dépassa les parois de la galerie.

Les voix des deux fiancés s'entendaient dans le silence du vaste souterrain. Ce n'étaient point des paroles de tendresse qu'ils échangeaient en ce moment.

– Je vous obéirai, Percy, disait Ellen. Dans quelques heures, vous serez à Galway, et Dieu veuille que votre innocence triomphe des embûches perfides de la haine !

– Ma présence seule suffira pour me justifier, répondait le major ; ne craignez rien : demain, vers le milieu du jour, je

serai revenu aux grottes de Muyr, et je vous rendrai grâce pour tout le dévouement que vous m'avez montré depuis hier.

– Que les heures vont me sembler longues jusque-là ! répondit l'Héritière, mais il faut que votre volonté soit faite. Dès que la nuit sera tombée, je sortirai pour aller chercher des chevaux au bas de la montagne.

La bouche de Percy toucha la main d'Ellen.

Jermyn s'enfuit. Il alla se mettre en embuscade dans les rochers, à quelques pas de l'ouverture des galeries, et il attendit.

À l'intérieur du souterrain on ne parlait plus. Ellen se taisait pour laisser reposer le major, et comme la fatigue l'accablait elle-même, elle subit bientôt l'effet de ce silence. Elle dormait. Mortimer ne l'imitait point. Il sentait ses forces revenir, et un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

Il repassait un à un les événements de ces deux jours. Son esprit était lucide, comme avant ce dernier choc qui l'avait jeté violemment hors de sa voie. Il établissait le compte de ses dangers et de ses espoirs avec rigueur, sans crainte ni faiblesse. Il savait le nombre et le pouvoir de ses ennemis à qui sa chute donnait contre lui de terribles armes ; mais il savait la force de la vérité, soutenue par un vaillant vouloir.

On pouvait l'attaquer, le blesser, l'abattre momentanément : on ne pouvait pas le briser.

Cette conviction, qui grandissait en lui, exaltait son courage. Il avait hâte de se trouver en face de ses adversaires et de braver la ligue de leurs rancunes.

Il attendait que la nuit fût venue, et se repliait sur lui-même, pour tromper son impatience. Il revenait aux heures si pleines de ces deux derniers jours. Partout, au milieu de ces dangers, renouvelés sans cesse, il retrouvait Ellen veillant sur lui comme un ange sauveur.

Son amour n'était point de ceux qui éclatent ou dont la

flamme dévore le cœur comme un incendie. C'était un amour profond, ennobli par le respect et digne en tout de la belle âme d'Ellen.

Il l'aimait comme elle devait être aimée : de cette tendresse épurée que la mort seule peut briser.

En ce moment, Percy se réjouissait de lui devoir la vie. Il était jeune, et, si positif que soit un esprit, la poésie de l'espoir s'y glisse à de certaines heures et secoue au-devant de l'avenir son voile tout étoilé de promesses. Mortimer entrevoyait dans le lointain les joies de l'union désirée, les jours tranquilles, le bonheur.

Mais tout à coup une pensée vint à la traverse de sa rêverie.

Ellen, par trop d'affection, l'avait trompé déjà deux fois. Le jour précédent, après le combat dans le bog, elle lui avait promis de le conduire à Galway, et il s'était éveillé dans une chambre inconnue. Ce matin, il avait cru se diriger vers la ville, et les sentiers ignorés où l'avait guidé l'Héritière aboutissaient à cette grotte lointaine.

Si Ellen essayait de le tromper encore ! Quelle puissance un jour de retard donnerait aux manœuvres de ses ennemis ameutés !

Au dehors, la nuit était tout à fait tombée. Le vent se levait violent ; de gros nuages noirs couvraient le ciel. La mer brisait avec furie sur les rochers voisins ; il faisait tempête. Les ténèbres étaient si profondes que les profils gigantesques de la colonnade de Ranach ne se détachaient plus sur le ciel noir.

Jermyn grelottait dans le trou du roc qui lui servait de cachette. Autour de lui, le brouillard s'étendait comme une muraille impénétrable à l'œil.

Il attendait.

Un bruit se fit du côté des galeries. Jermyn devint attentif, et son regard essaya de percer le voile de brume qui s'étendait

autour de lui.

Mais, le brouillard était opaque comme un mur de pierre : Jermyn ne vit rien.

Le bruit entendu s'éloignait de l'ouverture des galeries, c'était un pas timide qui allait, irrésolu, dans l'ombre. On ne suivait aucune direction précise ; on semblait tâtonner et sonder le brouillard.

Jermyn devinait Ellen, et les yeux de son esprit la reconnaissaient, malgré la nuit noire.

– Elle ne trouve plus sa route, se disait-il elle va s'égarer plus d'une fois dans les roches !

Il s'interrompit, parce que les pas venaient de s'arrêter. Ses sourcils se froncèrent. Il craignit qu'Ellen, effrayée par cette nuit impénétrable, ne revînt sur ses pas et ne rentrât dans les galeries.

Mais en ce moment une furieuse rafale arriva du large et balaya la brume. Jermyn put entrevoir une ombre indécise, qui profitait de l'éclaircie et se glissait vers les roches.

Le bruit des pas ne s'entendait plus. La forme d'Ellen s'était perdue dans le lointain de la nuit.

Jermyn renouvela l'amorce de son mousquet et en battit la pierre humide à l'aide d'un caillou. Il s'achemina le long des flancs à pic du promontoire, et gagna la fissure.

Comme la première fois, il s'y engagea en rampant.

Au bout de quelques minutes, il se relevait, debout, entre deux colonnes.

Les sombres lueurs que gardait au dehors cette nuit de tempête disparaissaient ici entièrement. C'étaient des ténèbres lourdes et complètes, où l'on ne pouvait se guider qu'à l'aide de l'ouïe et du toucher, comme font les aveugles.

Jermyn savait où était le major, parce qu'il avait entendu le bruit des voix, lors de sa première entrée dans la caverne.

Il se dirigea de ce côté avec des précautions infinies. Au bout de quelques pas un son faible et régulier vint jusqu'à son oreille. C'était le souffle d'une personne endormie.

Jermyn n'avait plus besoin de tâtonner.

Quelques pas encore, et il était si près de Mortimer, qu'il aurait pu le toucher du bout de son fusil.

Il s'arrêta. Une sueur froide inonda ses tempes. Sa main défaillante avait peine à soutenir son arme.

Dieu ne l'avait point fait pour être assassin. Le cœur lui manquait.

Sa main se crispa autour du canon de son arme. Sa figure, que nul œil, sinon celui de Dieu, ne pouvait épier à cette heure, s'épanouit en un sourire de sauvage triomphe.

Il abaissa le bout de son mousquet. Il tâta. L'arme rencontra des pieds, puis des jambes étendues, puis une poitrine…

Ce fut là qu'elle s'arrêta. La poitrine tressaillit faiblement sous le froid de l'acier.

Jermyn sentit le mouvement et pressa la détente. Le coup partit. Les voûtes rendirent un fracas tonnant. Les longues galeries mugirent, allumant à la fois les cent mille facettes de leurs cristaux.

Puis le silence revint, et les ténèbres retombèrent. Parmi le silence, une voix déchirante s'éleva : c'était la voix de Jermyn Mac-Diarmid.

– Seigneur ! Seigneur ! disait-il, faites que ce soit un songe ! Ce n'est pas elle que j'ai vue ! Ces lumières infernales ont trompé mes yeux ! C'est Mortimer que j'ai voulu tuer ! c'est Mortimer que j'ai tué, c'est Mortimer !

Il était à genoux auprès d'un cadavre. L'explosion, en illuminant les cristaux des galeries, lui avait montré, pendant une seconde, comme à la clarté du soleil, Ellen étendue sur sa mante rouge.

C’était au milieu de la poitrine d’Ellen que s’appuyait le canon de son mousquet.

Le major n’était plus là.

Mais Jermyn n’en voulait point croire ses yeux. Ses mains tremblantes parcoururent le cadavre couché à ses pieds. – Il reconnut la robe d’Ellen, les longs cheveux d’Ellen.

Le nom adoré d’Ellen mourut sur la lèvre de Jermyn, son souffle râla dans sa poitrine ; – puis aucun son ne troubla plus le silence éternel des voûtes.

XXII – LES RUINES DE DIARMID

Frances demeura longtemps immobile après le départ de Morris Mac-Diarmid. Les pas de ce dernier avaient cessé de retentir sur le pavé de la rue, que Frances restait encore à la même place, ne songeant pas à essuyer les larmes qui emplissaient sa paupière.

– Il ne m'a pas remerciée ! dit-elle enfin. Il ne songe qu'à elle ! Mon Dieu !

Le bruit de plus en plus considérable qui se faisait à l'intérieur de la prison vint enfin la rendre à elle-même. Elle s'éveilla, en quelque sorte, et rentra précipitamment.

Dans la prison tout était en émoi ; l'aumônier catholique était venu par hasard aussitôt après le départ de Morris, et Nicholas l'avait conduit à la cellule du condamné à mort. L'évasion fut ainsi découverte tout de suite.

– Qui aurait jamais cru cela ? dit le bon Nicholas en gardant son éternel sourire ; le vieux Mac-Diarmid avait l'air d'un si honnête homme ! Et ivre comme un canon !

Ce fut bientôt un tumulte général dans les dortoirs et dans les corridors. Les prisonniers profitèrent de l'occasion pour faire tapage ; les guichetiers s'accablaient mutuellement de reproches ; le farouche Allan parlait de faire pendre tout le monde.

Mais il ne venait à personne de soupçonner l'issue véritable par où le captif s'était évadé. Suspecter la famille de l'honorable Josuah Daws, esq., sous-intendant du metropolitan-police de Londres ! Il eût fallu pour cela être fou à mettre en cage !

Frances ferma la porte de la rue et composa son visage pour regagner le salon de sa tante. Quand elle reparut en présence de Fenella, ses larmes étaient séchées, et sa physionomie sérieuse avait repris sa tranquillité habituelle.

Toute sa souffrance était enfermée en son cœur.

La soirée n'était pas encore très avancée, mais lady Montrath, cédant à la fatigue, avait demandé déjà la permission de se retirer. Fenella Daws était seule devant son album ouvert, et tenait son crayon à la main.

Elle cherchait un moyen adroit de relater, sur ses tablettes, la visite de lady Georgiana Montrath, sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance, et de cette façon aisée que savent si bien prendre les gens comme il faut.

Suivant sa propre opinion, Fenella était assurément une femme du plus merveilleux ton, mais ce moyen qu'elle cherchait se dérobait obstinément à son subtil génie. Elle avait écrit déjà, puis effacé une demi-douzaine de phrases, parmi lesquelles se trouvait celle-ci :

« Visite aimable de la chère Georgy (lady Georgiana Montrath, femme de George, lord Montrath, pair du Royaume-Uni), qui est venue nous surprendre et nous demander à dîner sans compliment. »

Fenella trouvait la tournure un peu légère. Tandis qu'elle en cherchait une autre, Frances traversa le salon et se rendit dans l'appartement qu'elle partageait avec Georgiana.

Elle trouva celle-ci accablée sous le poids de ses inquiétudes et de son malheur. Frances eut de douces paroles pour l'encourager et la consoler. Lady Montrath s'endormit. Frances veilla.

C'était une belle âme ; sa prière demandait à Dieu le bonheur de Morris et le salut de Jessy.

Morris avait traversé en quelques minutes les rues de Galway. Il marchait maintenant dans la campagne, suivant cette route de Kilkerran déjà bien des fois parcourue. La nuit était si noire et une brume si épaisse enveloppait la côte que Morris, malgré son habitude du pays, avait peine à trouver son chemin.

L'atmosphère lourde annonçait un orage. De temps à autre, lorsqu'un coup de vent, précurseur de la tempête, soufflait de l'ouest et rasait le rivage, la brume, balayée pour un instant, laissait voir au loin les lumières de Galway et les fanaux rougis des navires à l'ancre dans la baie.

Puis le vent cessait ; la brume éclaircie se condensait de nouveau ; aucun souffle n'agitait plus l'atmosphère immobile.

En ces moments, Morris n'était plus guidé que par son instinct et aussi par un bruit sourd qu'il entendait au-devant de lui depuis sa sortie de la ville, et qui semblait marcher précisément dans la direction de Ranach-Head.

Morris n'aurait point su définir en ce moment la nature de ce bruit, étrange à pareille heure : c'était comme une troupe d'hommes à cheval, trottant à un demi-mille de distance.

Il y avait des instants où Morris eût juré que cette hypothèse était la réalité. Ce qui le confirmait dans cette opinion, c'est que, malgré l'extrême rapidité de sa course, le bruit restait toujours à la même distance par rapport à lui s'il s'en approchait, c'était de bien peu. Mais, d'un autre côté, quel motif assigner à la marche nocturne de ces cavaliers ? La régularité du son semblait annoncer des soldats, et comment penser qu'en un moment où la capitale du comté avait besoin de tous ses défenseurs, on dirigeait des troupes vers la petite ville de Kilkerran, point extrême, que son isolement mettait d'ordinaire à l'abri des agitations politiques ?

À vrai dire, Morris ne se faisait point ce raisonnement tout au long. Sa tête et son cœur étaient trop remplis pour qu'il s'occupât sérieusement de ce bruit entendu dans les ténèbres. Il allait toujours, hâtant de plus en plus sa course rapide, et dévorant l'espace qui le séparait du salut de sa fiancée.

Il avait maintenant de l'espoir, mais un espoir mêlé de craintes poignantes. Le manuscrit de Jessy était un suprême appel qu'elle avait lancé au moment où tout lui manquait.

Et il y avait à présent près de deux jours que cet appel

restait sans réponse.

Deux jours, deux longs jours depuis qu'elle avait ressenti l'atteinte cruelle de la faim !

Oh ! que les minutes étaient précieuses ! Morris ne pouvait se la représenter que mourante, et ce que demandait à Dieu son ardente prière, c'était de prolonger encore quelques instants l'agonie de la pauvre victime.

Tout lui était expliqué à cette heure ; il voyait clair en ce dédale où son esprit s'égarait la veille.

Ce bruit de Londres dont parlait Jessy, c'était le murmure sourd de la mer ; ce pain jeté périodiquement à la recluse par une invisible main, c'était la nourriture quotidienne que Pat croyait servir au prétendu monstre, destiné, suivant la naïve croyance des bonnes gens du pays, à la destruction des catholiques. La meurtrière oblique de la prison donnait sans doute sur l'escalier de Ranach, et le pain, lancé par Jessy, était venu tomber à la base du cap.

Tout cela était vrai. Mais Morris précipitait sa course, parce que toutes ces explications ne valaient pas une bouchée de pain pour la pauvre fille affamée.

Il entendait à chaque instant, plus prochain, ce roulement régulier qu'il prenait pour le trot d'une troupe de cavaliers. Il ne voyait rien encore, tant les ténèbres étaient profondes ; mais une circonstance vint dissiper le reste de ses doutes.

À moitié chemin de Kilkerran, une voix s'éleva tout à coup au-devant de lui, criant le qui-vive militaire. En même temps tout bruit de marche cessa pour faire place au son presque imperceptible du galop isolé d'un cheval.

On ne répondit point au qui vive, qui fut répété d'une voix forte et menaçante.

Le cheval au galop approchait de Morris. Au moment où retentissait le troisième qui vive, un cavalier passa dans l'ombre comme un tourbillon, et si près, que le jeune maître

put distinguer l'uniforme rouge des dragons de la Reine.

C'était le major Percy Mortimer qui se rendait à Galway pour faire tête à ses accusateurs.

Profitant du sommeil d'Ellen, il s'était dérobé doucement, la laissant endormie sur sa mante.

C'était son pas que Jermyn, à l'affût, avait entendu sur le galet.

Ellen lui avait appris d'avance où il trouverait des chevaux, et tout en galopant sur la route de Galway il se disait :

– Demain, je reviendrai vainqueur ; elle sera bien heureuse, et sa joie m'obtiendra mon pardon.

Pauvre Ellen !

Morris ne reconnut point le major.

La troupe de cavaliers qui se remettait en marche à ce moment était composée aussi de dragons de la Reine, commandés par le colonel Brazer. Elle avait pour guide Kate Neale, la femme d'Owen, qui voulait venger son père, assassiné par les Molly-Maguires.

L'orage imminent avait empêché les dragons de s'embarquer, suivant le premier conseil de Kate, et ils venaient prendre leurs quartiers à Kilkerran, d'où l'on pouvait apercevoir le feu de Ranach-Head.

La certitude acquise par Morris qu'il avait devant lui des soldats saxons, lui fit abandonner la route battue. Il se jeta dans les champs voisins, et poursuivit sa course en côtoyant la ligne parcourue par les dragons.

Il arriva en même temps qu'eux à la hauteur du parc de Montrath. En ce moment l'orage avait déjà balayé la brume ; le ciel noir ne laissait pas échapper une seule goutte de pluie, mais le vent se déchaînait avec une rage croissante, pliant comme des tiges de blé les chênes séculaires du parc.

Entre les troncs, une lueur apparaissait du côté des ruines

de Diarmid, et lorsque Morris enfila enfin une des longues avenues, il vit briller, au bout, le feu du cap Ranach.

Il serra sa ceinture autour de ses reins, secoua ses grands cheveux alourdis par la sueur, et brandit son shillelah en donnant une impulsion nouvelle à sa course.

Les dragons étaient maintenant devancés. Morris ne savait pas s'ils continuaient leur route vers le cap, où s'ils longeaient à gauche, les murailles du parc, pour descendre à Kilkerran.

Que lui importait cela ? Il allait, il allait !

Quelques minutes encore et il passait devant le château neuf, sans jeter un regard sur ses fenêtres derrière lesquelles des lumières couraient en tous sens.

Un dernier élan le porta au pied des tours de Diarmid. Il s'arrêta une seconde parce que le souffle lui manquait. Un murmure sourd venait du côté de Montrath, et l'air se chargeait d'une odeur de fumée.

Morris ne tourna pas même la tête. Il entra dans le réduit de Pat.

Le trou était éclairé par une branche de pin fichée dans la muraille ; à l'entrée de Morris, une voix lamentable s'éleva.

– Oh Mac-Diarmid, mon fils, disait-elle, sur votre salut, ayez pitié d'un pauvre malheureux ! Ils m'ont attaché là, dans ma pauvre maison, avec des cordes qui m'entrent dans la chair ! Ils vont amener le monstre… Ah ! seigneur Dieu ! que leur ai-je fait pour être si cruellement puni ? C'est un tigre, Morris, et je sens déjà mes os craquer sous ses dents de fer !

Le pauvre Pat était en effet solidement garrotté et gisait sur sa paille.

– Où est-elle ? demanda Morris, qui ne pouvait avoir qu'une seule pensée.

– Est-ce donc une lionne ! s'écria le malheureux valet de ferme. Oh ! Seigneur Jésus ! sainte Vierge ! bienheureux anges, ayez pitié de moi !

Il se roulait sur la paille en poussant des gémissements inarticulés. Ses dents claquaient, ses cheveux se hérissaient sur son crâne chétif. Morris le saisit par le bras et le secoua violemment.

– Où est-elle ? répéta-t-il avec menace, où est sa prison ?

Pat se roulait en hurlant.

Morris allait le saisir aux cheveux, lorsqu'une pensée soudaine traversa son esprit. Il se releva brusquement et pressa son front à deux mains en tâchant de se recueillir.

Quelqu'un l'avait devancé dans les ruines, puisque Pat, garrotté, gisait sur la paille de sa couche. Étaient-ce les Mac-Diarmid ? était-ce un ennemi ?

Le nom de lord George vint à la lèvre de Morris, et une angoisse terrible lui serra le cœur.

Il se pencha de nouveau vers Pat, qui ne bougeait plus.

– Est-ce lord George Montrath ? commença-t-il.

– Oh ! oui, mon bijou ! interrompit précipitamment le pauvre diable ; c'est milord, notre bon lord et son intendant Crackenwell !

Morris sentit fléchir ses genoux.

– Où sont-ils ? s'écria-t-il d'une voix étoufFée.

– Sainte Vierge ! qui peut le savoir ?

– Par où sont-ils allés ?

Pat montra du doigt la petite porte où nous l'avons vu disparaître la veille avec ses trois pains d'avoine et sa cruche d'eau.

La porte était entr'ouverte. Morris s'y précipita.

XXIII – LA LUTTE

Morris se trouva tout d'abord engagé dans ce long corridor encombré de débris qui servait de chemin à Pat pour gagner le premier étage de la tour voisine.

Pendant l'espace de quelques pas, un reflet de la lumière répandue par la branche de pin éclaira encore la marche de Morris ; mais, au premier coude, il se trouva plongé subitement dans des ténèbres profondes.

Il avança, tâtonnant des pieds et sondant le terrain devant lui à l'aide de son shillelah.

Depuis son entrée dans le corridor, il ressentait une sorte de commotion périodique, accompagnée d'un bruit étouffé. Il espérait se guider d'après ce bruit, dont il devinait vaguement la nature, mais il était arrivé au bout du corridor et son bâton rencontrait partout des murs épais.

Le bruit se faisait entendre maintenant presque immédiatement au-dessous de lui. Il n'y avait plus désormais à s'y méprendre : c'était une pioche attaquant la maçonnerie d'une muraille.

On descellait le tombeau de la pauvre Jessy.

Morris revint sur ses pas, mais nulle ouverture n'existait le long des parois du corridor ; du moins ses doigts, qui cherchaient avidement, n'en rencontraient aucune.

– Il allait regagner la retraite de Pat et le traîner dans la galerie, lorsque son pied trébucha au bord d'une sorte de trou.

Il se baissa vivement : ce trou était à l'orifice d'un escalier ruiné que remplaçait maintenant une échelle.

Morris en descendit les degrés avec rapidité, mais sans bruit.

Arrivé au bas, il aperçut une lueur à quelques pas de lui. Cette lueur n'était qu'un reflet ; un angle de muraille lui

cachait la lumière principale.

Il se glissa sur la terre humide et parvint jusqu'à l'angle au delà duquel il y avait deux hommes, éclairés par une lanterne.

L'un de ces deux hommes, appuyé sur le manche d'une pioche, essuyait la sueur qui découlait de son front ; l'autre, travaillant avec ses mains, achevait de rendre praticable l'ouverture que son compagnon avait entamée.

L'un après l'autre ils dirigèrent les rayons de la lanterne à l'intérieur.

– Elle est morte, dit le premier, qui était lord George.

Le sang de Morris se glaça dans ses veines.

– Non pas, non pas ! répliqua Crackenwell ; je l'ai vue faire un mouvement. Sur ma foi ! milord, vous ne savez pas, je le vois bien, comme les femmes ont la vie dure !

Il arracha encore deux ou trois pierres, et pénétra dans la prison de Jessy. Montrath le suivit. Morris vint se mettre au-devant de l'ouverture.

Jessy était étendue au milieu de la chambre, pâle et sans mouvement, mais l'un des pains d'avoine, à demi dévoré, prouvait qu'elle avait pu profiter de la munificence tardive de Pat. Crackenwell tourna l'âme de la lanterne de manière à éclairer successivement toutes les parties de la prison. Montrath suivait du regard la lumière ronde qui courait le long des murailles.

– J'aurais succombé vingt fois dans ce tombeau ! murmura-t-il.

L'intendant fit un geste équivoque.

– Il est certain, répliqua-t-il, que cet appartement laisse beaucoup à souhaiter, mais l'habitude, milord ! La petite avait eu le temps de se faire à tout cela.

Morris écoutait et regardait. Cette barbarie froide ne lui causait aucun surcroît de colère. Il ne savait pas encore ce

qu'il allait faire. Il ramassait les forces de son corps et de son esprit. Il bandait en quelque sorte les puissants ressorts de son être, afin de dominer toute résistance au moment venu de la lutte.

Sa tête seule dépassait les parois de l'ouverture pratiquée par Crackenwell. Son regard demeurait fixé sur Jessy, que lui cachaient à moitié le lord et son complice.

Crackenwell s'agenouilla, et mit sa main sur le cœur de la recluse.

– Ma foi ! dit-il, ça ne bat pas très fort ! Je crois que nous sommes venus au mauvais moment. Si nous avions pu attendre quelques heures seulement, nous aurions esquivé l'embarras de chercher un nouveau domicile à la petite.

Sa main glissa sur la poitrine amaigrie de Jessy, et monta jusqu'à son cou. La tête de la recluse était renversée ; les longs doigts de Crackenwell lui firent comme un collier. Il regarda Montrath en face.

La lanterne qu'il avait posée à terre éclairait son visage, où se lisait une question diabolique.

Morris ramassa ses jarrets sous lui, prêt à bondir en avant.

Au contact de la main de l'intendant, Jessy avait ouvert ses yeux, qui s'étaient refermés aussitôt avec épouvante.

– Non ! non ! murmura le lord en frissonnant : si vous voulez la tuer, Robin, laissez-moi remonter là-haut !

Crackenwell eut un sourire de souverain mépris. Ses doigts s'arrondissaient toujours autour du cou de Jessy, qui poussa une plainte faible.

Morris franchit l'ouverture et marcha vers les deux complices. Il n'avait pour arme que son shillelah. Les canons damasquinés de deux pistolets brillaient à la ceinture de Montrath.

Crackenwell entendit le premier le bruit de la marche de Morris.

– Pat, misérable coquin ! s'écria-t-il, oses-tu bien venir épier tes maîtres ! Faites feu sur lui, milord ! Tuez-le comme un chien, ou nous allons être à sa merci !

Il s'était relevé vivement, lâchant le cou de Jessy, qui fit effort pour se redresser, et appuya ses deux mains contre le sol. Il dirigea l'âme de la lanterne vers le prétendu Pat. Montrath arma un de ses pistolets.

Au lieu de Pat, l'intendant et lui virent avec stupéfaction un homme de grande taille qui s'avançait d'un pas ferme et la tête haute.

Crackenwell gronda un blasphème, et dégaina le long couteau qu'il avait passé à sa ceinture.

Montrath n'était lâche que vis-à-vis du souvenir de son crime. C'étaient les menaces de ses complices qui lui faisaient peur. En face d'un danger physique, il retrouva le sang-froid d'un homme.

Passé maître, comme tout gentleman, au maniement du pistolet, il visa résolument l'intrus au cœur et pressa la détente. Le coup partit, mais au moment même où la poudre s'enflammait, le shillelah de Morris avait sifflé décrivant une courbe rapide.

La balle alla s'écraser contre les pierres de la muraille.

L'arme s'échappa de la main du lord, dont le bras brisé retomba, inerte, le long de son flanc.

– Ne touchez pas à votre autre pistolet, milord ! dit la voix impérieuse du jeune maître, ou je vous tue !

Au bruit de l'explosion, Jessy, trop faible, s'était affaissée de nouveau sur la terre en poussant un gémissement étouffé. Ses yeux troublés n'avaient point pu reconnaître Morris.

Il n'en était pas de même de Robert Crackenwell, qui baissait la tête maintenant et croisait ses bras sur sa poitrine.

– Milord, dit-il en voyant que Montrath, malgré l'ordre reçu, portait la main à son second pistolet, vous n'avez plus

qu'un bras, n'essayez pas de résister, nous avons affaire à Morris Mac-Diarmid, et le diable sait qui nous l'envoie. Le plus sage est d'en passer par ce qu'il voudra.

– Nous sommes deux contre un ! s'écria Montrath dont le pistolet sortait déjà de sa ceinture à moitié.

Morris avait le shillelah levé.

Crackenwell s'élança sur Montrath, et se chargea lui-même de le contenir.

– Permettez ! répliqua-t-il ; contre Morris Mac-Diarmid, c'est quatre qu'il faut être. La bataille est finie ; capitulons.

Montrath se débattit un instant, puis il baissa les yeux d'un air sombre, et demeura immobile.

Morris resta pensif une seconde. Ces deux hommes étaient en son pouvoir, et sa raison lui disait que, s'il les laissait échapper, le danger pourrait renaître plus terrible.

Mais Jessy était là, décomposée, couchée toujours sur la terre froide.

Elle ne bougeait plus.

Sa figure maigre et pâle accusait l'état de faiblesse suprême auquel sa longue torture l'avait réduite.

En ce moment, une minute perdue pouvait être la mort.

Morris arracha, sans éprouver de résistance, le dernier pistolet de Montrath, et le mit à sa propre ceinture. Puis il désigna du doigt silencieusement le trou pratiqué dans la muraille, quelques instants auparavant, par Crackenwell.

L'intendant ne se fit point répéter cet ordre muet. Il entraîna Montrath, sans mot dire, vers l'ouverture, qu'il franchit précipitamment.

Quand il fut de l'autre côté, il poussa un long soupir de bien-être.

– Nous sommes perdus ! dit lord George.

– Pas encore ! répéta tout bas Crackenwell. C'était bon tout à l'heure quand nous étions sous la massue de ce diable de sauvage. Maintenant… Mais sortons d'ici d'abord, car il pourrait bien se raviser, et je crois toujours le sentir sur mes talons !

Morris était seul dans la prison auprès de Jessy évanouie. Les battements du cœur de la pauvre recluse étaient si faibles que la main de Morris les chercha en vain. À la toucher ainsi livide, glacée, immobile, il la vit morte, et un navrant désespoir entra dans son âme.

Il n'était donc venu que pour assister au dernier effort de son agonie !

Lui qui avait devancé sur la route de Kilkerran les dragons à cheval, il se reprochait amèrement la lenteur de sa course !

Un instant, sa vigueur héroïque fléchit à tel point qu'il ne trouva pas la force de soulever Jessy pour la porter sur sa couche. Le poids diminué de la pauvre enfant était encore trop lourd pour son bras qu'amollissaient l'angoisse et le découragement.

Enfin sa main tremblante, qui interrogeait toujours la poitrine de Jessy, sentit un battement.

Le souffle lui manqua, tant il eut de joie ! Il tourna vers le ciel ses yeux chargés d'ardente gratitude, et demanda grâce à Dieu pour avoir douté de sa miséricorde. Son courage était revenu. Il était fort. Il prit Jessy entre ses bras avec plus de précautions que mère n'en mit jamais à porter le corps frêle d'un enfant ; il la déposa sur le lit bien doucement, et courut tremper son mouchoir dans l'eau froide de la cruche.

Il baigna les tempes et le front de Jessy.

En même temps, à l'aide de ses habits dont il se dépouilla, il réchauffait le corps perclus de la pauvre fille.

Comme elle était changée ! comme la souffrance avait creusé ses joues pâles !

Qu'il y avait de tortures longues et cruelles inscrites sur son front désolé ! Mais qu'elle était belle encore ! que de douceur angélique parmi les traces de son martyre !

La chaleur revenait peu à peu. – Morris, penché au-dessus du visage de sa fiancée, sentit un souffle faible. C'était Jessy qui respirait.

Le cœur du jeune maître bondit dans sa poitrine.

Le souffle augmentait ! il soulevait le sein ; les lèvres s'entr'ouvraient ; – ce pauvre petit bras, dont la peau transparente montrait les veines bleues, avait remué un peu : Morris en était sûr !

Vierge sainte, et Jésus ! que de prières promises ! que de riches quenouilles de chanvre à suspendre aux voûtes bénites de la paroisse de Knockderry !

Jessy revivait. Un fugitif incarnat remontait lentement à sa joue.

Morris la contemplait, suivant avec une allégresse naïve les progrès de son retour à la vie.

Mais tout à coup un nuage passa sur son sourire. Il avait oublié l'intendant et le lord !

Ce souvenir envahit son esprit à l'improviste, et il tourna la tête vers l'ouverture, comme s'il se fût attendu à voir surgir de l'ombre une apparition ennemie.

Il n'aperçut rien et le silence régnait dans les couloirs voisins.

Les lèvres de Jessy rendirent un son. Morris se tourna vivement. Il avait de nouveau oublié son inquiétude.

Oh ! ce fut le délire de la joie ! Jessy s'agita sur le lit et ses beaux yeux s'entr'ouvrirent.

Elle regarda Morris, comme si elle se fût attendue, rencontrer son visage aimé au réveil. Elle jeta ses bras autour de son cou et le baisa en souriant. Ils restèrent longtemps

embrassés. Ils n'avaient point de paroles.

Morris se redressa brusquement et mit le pistolet à la main. Il avait entendu comme un bruit sourd dans la direction de la retraite de Pat.

Montrath et Crackenwell, en sortant de la prison, avaient monté en silence l'échelle qui conduisait à la demeure de Pat. Arrivé dans le corridor obscur où Morris s'était perdu naguère, Crackenwell s'arrêta.

– Nous pouvons causer maintenant, dit-il. S'il y a quelqu'un de perdu en tout ceci, c'est le coquin de sauvage !

– Je ne vous comprends pas, répliqua Montrath, à qui son bras fracturé arrachait de temps en temps une plainte sourde.

Crackenwell haussa les épaules.

– Je vous dis, reprit-il, que nous avons défait un mur cette nuit, nous pouvons bien clouer une trappe et la recouvrit de terre.

– Ah !… fit le lord.

– Nous allons retirer l'échelle, poursuivit froidement l'intendant, cela coupera le chemin au sauvage et nous donnera du loisir. En une demi-heure je me charge de boucher le trou si bel et si bien que tous les Mac-Diarmid réunis ne sauraient qu'y faire.

Il se baissa et saisit les deux montants de l'échelle qu'il essaya de soulever. Cette tâche était au-dessus de ses forces, et le lord, qui n'avait plus que son bras gauche, ne put lui être d'aucun secours.

– J'aurais mieux aime faire cette besogne à nous seuls, dit l'intendant d'un air chagrin ; mais il y a de bons garçons parmi vos laquais, à Montrath, et j'en sais plus d'un qui nous donnera volontiers un coup de main. Nous prendrons en même temps des armes, car il faut tout prévoir, et, cette fois, nous jouons notre reste : Partons !

Ils se mirent en marche vers la retraite de Pat, qui était, la seule sortie des ruines de ce côté. Au bruit de leurs pas, le malheureux valet de ferme cacha sa tête dans la paille et récita un *De profundis* à sa propre intention.

Crackenwell et Montrath passèrent sans prendre garde à lui. Ils franchirent le seuil. Mais à peine eurent-ils mis le pied dehors qu'ils poussèrent tous deux un cri et s'arrêtèrent stupéfaits.

Une grande lueur illuminait les environs et mettait des teintes rouges sur les feuillages du parc. Le ciel semblait tout embrasé.

– C'est le château qui brûle ! balbutia Crackenwell.

Le lord n'eut pas le temps de répondre.

Cinq ou six formes noires glissèrent dans l'espace brillamment éclairé qui était entre eux et le château. Avant même que l'idée de fuir leur vînt, ils étaient cernés par des hommes masqués de toile.

Parmi ces hommes, une clameur joyeuse s'éleva.

– Nous les tenons ! nous les tenons ! s'écrièrent-ils : aux galeries !

En un clin d'œil Montrath et l'intendant furent solidement garrottés, les hommes masqués de toile les poussèrent vers le château en flammes.

XXIV – GRANDE TOMBE

C'était la reproduction agrandie de la scène qui ouvre ce récit. Montrath, le brillant et noble manoir, était la proie des famines. Un furieux incendie, activé par le veut qui soufflait de la mer avec violence, dévorait à la fois toutes les parties du château.

C'étaient des mains habiles et savantes au mal qui avaient opéré cette œuvre de destruction. Les mesures avaient été prises avec une précision diabolique ; le fier édifice n'avait pas une toise de muraille qui ne fût noircie déjà et attaquée par la flamme envahissante. D'énormes langues de feu sortaient par toutes les fenêtres. Le long de la toiture fumante, des jets lumineux commençaient à courir, s'allumant, s'éteignant, pour s'allumer encore : on eût dit que le fléau vainqueur jouait ici avec sa proie. – Mais le feu gagnait, gagnait ; la charpente donnait déjà passage à de longues colonnes de vapeurs embrasées. Malgré l'épaisseur de ses orgueilleuses murailles, le château cédait vite à l'incendie attisé par l'ouragan. C'était un vaste brasier, conservant des formes architecturales, mais enveloppé de la base au faîte par de grandes flammes que le vent emportait et faisait ondoyer comme une chevelure.

Ici, comme chez Luke Neale, le middleman, il y avait, autour de l'incendie, un long cordon de spectateurs immobiles, qui semblaient être là pour garder le désastre et empêcher tout secours d'arriver à la demeure embrasée.

C'était Molly-Maguire signant à lord George Montrath sa *quittance de minuit.*

Le signal avait brillé, dès la fin du jour, au sommet de Ranach-Head. Parmi les ribbonmen, beaucoup restèrent sourds à cet appel, parce que l'impression de leur défaite dans le bog était pour eux trop récente encore ; mais Molly-Maguire est une bonne mère qui ne gâte point ses enfants ; les membres des sociétés secrètes, en Irlande, ont au moins autant de peur

les uns des autres que de leurs adversaires directs, les soldats de la Reine.

Quelques-uns vinrent par curiosité, un plus grand nombre par frayeur ; d'autres enfin parce qu'ils étaient aussi aveugles que vaillants et qu'ils croyaient remplir un devoir.

Les Mac-Diarmid avaient allumé le feu de Ranach de leurs propres mains, cette fois. La querelle qu'on allait venger était la leur ; l'attaque du château avait pour but de mettre Montrath et ses complices sous la main de Molly-Maguire, afin de les forcer à faire connaître la retraite de Jessy O'Brien. Avant de quitter Galway, les fils du vieux Miles étaient entrés dans les public-houses du Claddagh ; ils avaient convoqué le bon roi Lew et ses hardis matelots.

Les gens de Corrib et de Knockderry, de Kilkerran et du Connemara se rendirent successivement à la pointe de Ranach. Le géant Mahony ne fut pas des derniers, bien que ce soir il eût porté sur ses épaules le vieux Miles Mac-Diarmid, depuis les portes de la prison de Galway jusqu'à la ferme des Mamturks.

Il avait déposé sur le lit d'Owen le vieillard endormi, et s'était fait donner une pinte de poteen. Puis il avait repris sa course en brandissant son énorme shillelah.

En arrivant sur le galet, le Brûleur était un peu essoufflé ; mais il aimait son métier de passion, et dès qu'il entendit parler d'allumer la torche de bog-pine, il se sentit tout gaillard.

Vers onze heures du soir, les ribbonmen se glissèrent dans les taillis qui avoisinaient le château ; ils escaladèrent la grille du parc. Le Brûleur, qui avait repris haleine, jeta bas la porte en deux ou trois coups de hache. Ce fut alors une scène de tumulte et de sauvage triomphe ; personne n'avait plus peur ; l'ivresse de la vengeance avait gagné les plus timides.

En un clin d'œil, le château fut fouillé des caves aux combles par cette troupe hurlante et déchaînée. On cherchait

Montrath, Crackenwell et Mary Wood. On ne trouva que Mary Wood endormie auprès d'un flacon de vieux rhum. Quand on se saisit d'elle pour l'emmener, elle ne manifesta ni surprise ni frayeur. Elle ne s'informa point du motif qui amenait les assaillants auprès d'elle à cette heure. Seulement, l'un d'eux ayant voulu faire connaissance avec son flacon de rhum, Mary sauta hors du lit et repoussa l'insolent à grands coups de poing. Le flacon lui resta ; elle le mit sous son bras et suivit les vainqueurs sans autre résistance.

Quant au lord et à l'intendant, ils avaient disparu. Personne au château ne savait le secret de leur absence, et les valets, épouvantés, qui avaient ouvert eux-mêmes, à la première réquisition, les portes de leurs chambres, ne purent point dire où leur maître s'était caché.

– Mettons le feu ! s'écria Mahony : l'odeur de la fumée les fera bien sortir, s'ils sont dans quelque trou !

L'idée fut approuvée tout d'une voix, et chacun répéta :

– Mettons le feu !

Quelques minutes après, les boiseries sculptées suaient et se fendaient en craquant ; les carreaux des vitres éclataient derrière les draperies en flammes. Il ne restait rien des magnificences intérieures du beau château de Montrath.

Au même instant on avait mis le feu à tous les étages et à toutes les chambres.

Les riches meubles de France n'étaient que cendres ; les tableaux de maîtres flambaient ; tout se consumait, jusqu'au manuscrit du joli petit roman fashionable de la pauvre lady Montrath.

Heureusement que, dans le même moment, à Londres, quelque lady Arabella, quelque miss Diana, quelque mistress Ophelia occupaient leurs loisirs à composer exactement la même élégie, laquelle a été radotée quatre cents fois au moins par les ladies de lettres de la joyeuse Angleterre, sous prétexte que Richardson en a fait un magnifique roman, il y a

longtemps.

Les Molly-Maguires s'étaient retirés au dehors, emmenant avec eux Mary Wood, ses quatre laquais et toute la maison de Montrath.

Suivant leur habitude, ils se rangèrent autour du château en flammes. Cette fois, ils avaient un autre but que de contempler leur œuvre : ils étaient persuadés que le lord et son intendant étaient cachés quelque part dans le manoir, et ils les guettaient au passage.

Auprès de la grille, vis-à-vis de l'avenue, se tenait le groupe des prisonniers, gardés par Mac-Duff et quelques paysans de Knockderry. Parmi ces prisonniers, il y en avait qui ne venaient point du château. Suivant l'habitude, les magistrats de Galway ne s'étaient plus occupés du pauvre Gib, après que sa déposition faite l'avait rendu inutile. Suivant l'habitude encore, les ribbonmen avaient mis tout en œuvre pour s'emparer de Gib, non point parce qu'il était un faux témoin, mais parce qu'il avait trahi l'association. En Irlande on dit que Molly-Maguire voit tout. Gib s'était caché de son mieux en attendant l'exécution des promesses de Josuah Daws. Molly-Maguire le trouva, et il était maintenant garrotté, entre ses deux enfants, sur la pelouse, devant le château de Montrath.

Il ne disait rien et gisait comme abêti par le désespoir.

La petite Su et le petit Paddy avaient pleuré tout le long de la route ; maintenant leurs yeux s'étaient séchés ; ils regardaient, ébahis, la grande maison en flammes.

Mais ils ne s'amusaient pas tant que Mary Wood ! Mary Wood trépignait d'aise et battait des mains en riant à gorge déployée. Elle regrettait seulement de ne s'être point donné plus tôt ce divertissant spectacle.

Cependant Mickey et ses frères attendaient en vain l'apparition du lord. Montrath restait introuvable, et pour eux le but de l'expédition était manqué, car Mary Wood, interrogée sur le sort de Jessy dès le premier moment, avait

haussé les épaules et refusé de répondre.

L'incendie était si avancé déjà, qu'il n'y avait plus guère d'espoir qu'une créature vivante pût rester à l'intérieur.

Mickey et ses frères s'étaient éloignés des rangs des ribbonmen et s'entretenaient à l'écart.

Ce fut en ce moment qu'ils aperçurent deux hommes sortant des ruines de Diarmid.

D'un seul coup d'œil Mickey avait reconnu le lord. Il s'élança, suivi de ses frères. Montrath et Crackenwell étaient prisonniers. Ce fut une grande joie dans l'armée de Molly-Maguire.

– Aux galeries ! aux galeries !

Tous ces hommes si longtemps courbés sous la misère avaient hâte de voir, humilié à leurs pieds, le maître avide qui la veille encore les affamait dans leurs taudis. Il y avait en outre un traître à juger : ce devait être une mémorable assemblée.

Le long cordon des ribbonmen se replia sur lui-même pour descendre l'avenue. Avant de s'ébranler, ils se tournèrent encore une fois vers le château.

Le géant Mahony se détacha et s'avança seul vers la fournaise. Un instant son énorme silhouette trancha en noir sur le rouge ardent de l'incendie.

Il s'arrêta au-devant de la porte principale et planta en terre une longue perche qu'il tenait à la main. Cette perche supportait à son sommet l'écriteau funeste où Molly-Maguire affiche sa vengeance accomplie. On y lisait en gros caractères :

QUITTANCE DE MINUIT !

Cela se passait au moment où Morris, heureux, épiait à quelques pas de là, sous les ruines du vieux château, le réveil de sa fiancée.

À la ferme des Mamturks, le vieux Miles subissait toujours

l'effet de l'opium qu'il avait bu en portant le dernier toast du repas funèbre célébré à la prison de Galway. Il dormait profondément dans sa demeure déserte. Au lieu de la famille nombreuse et forte qui fleurissait naguère sous le toit de la ferme, il ne restait là qu'une pauvre enfant dont les veines n'avaient pas une goutte du royal sang de Diarmid.

Peggy veillait, tremblante, dans la solitude de la salle commune. Elle attendait Ellen, sa maîtresse chérie, les six garçons qu'elle aimait, et Kate, la douce femme d'Owen, qui l'aidait dans sa tâche de tous les jours.

Et personne ne revenait, ni la noble Héritière, ni les six maîtres, ni Kate, la bonne épouse !

Voici ce que faisait Kate eu ce moment :

Les dragons de la Reine, rencontrés cette nuit par Morris sur la route de Kilkerran, n'avaient point tourné à gauche du parc de Montrath pour aller dormir dans la petite ville. Ils avaient, eux aussi, aperçu le feu allumé au sommet de Ranach-Head.

Il n'était pas temps de se reposer. Le colonel Brazer avait fait mettre pied à terre à ses dragons, et les avait dirigés vers le cap, en leur recommandant le silence.

Kate marchait au milieu d'eux, morne et muette. Elle tâchait de songer à son père mort pour se redonner du courage, mais chaque fois qu'elle appelait la pensée de Luke Neale, c'était l'image d'Owen qui descendait au fond de son cœur.

Les dragons passèrent à deux ou trois cents pas, sur la gauche du château, dont l'incendie n'était pas allumé encore, et gagnèrent le sentier à pic qui descend du sommet de la montagne au galet, et sur lequel s'ouvrent les grottes de Muyr. Une fois déjà nous avons vu le pauvre Pat faire usage de ce chemin presque impraticable ; mais Pat avait ôté ses souliers de bois, et il était du pays.

Les dragons, avec leurs lourdes bottes, glissèrent bien des

fois sur cette pente abrupte. Leurs mains se déchirèrent aux pointes du roc. Dans la nuit noire ils ne voyaient rien, sinon le vide sans fond sous leurs pieds.

Le hasard les servit. Ce qu'ils n'eussent point fait en plein jour peut-être, ils l'accomplirent protégés par ces ténèbres opaques qui leur cachaient les trois quarts du danger.

Ils atteignirent la base du cap.

C'était l'heure où les Molly-Maguires, décidés à envahir le château de Montrath, s'engageaient dans les rochers qui séparent le galet de la grève, afin de gagner l'avenue du château. Brazer et ses dragons virent un mouvement confus, auquel se joignait une rumeur sourde : des formes humaines qui glissaient dans l'ombre, puis tout disparut. Les ribbonmen avaient tourné l'angle du cap.

– Où est l'entrée des galeries ? demanda Brazer à Kate.

Kate désigna du doigt la fissure. Quatre ou cinq dragons allèrent la reconnaître, et revinrent en disant qu'on n'entendait aucun son à l'intérieur.

À gauche de la colonnade de Ranach, se trouvait un enfoncement pareil à celui qui avait servi de retraite à Jermyn, dans la partie opposée du galet, pour guetter, quelques heures auparavant, la sortie d'Ellen. Brazer et sa troupe se cachèrent dans cet enfoncement, où un escadron tout entier aurait pu tenir à l'aise. La base de la colonnade, qui avançait entre eux et la fissure, eût assuré leur embuscade par une nuit ordinaire et même à la clarté de la lune.

Les dragons attendirent. Ils attendirent longtemps.

Pas une âme ne se montrait sur le galet. La mer brisait, furieuse, à quelques cents pas d'eux, et le vent du large glaçait leurs os.

Quand la tempête faisait trêve, il leur semblait entendre comme une clameur lointaine, au delà du sommet du cap. Parfois encore, il leur semblait que le ciel prenait des reflets

rouges au-dessus de leurs têtes, comme si une aurore boréale eût incendié les nuages.

Ce ne pouvait être le feu du cap Ranach, qui s'éteignait maintenant et ne jetait plus que des lueurs assombries.

Les heures s'écoulaient : Brazer commençait à désespérer.

Enfin une lueur parut dans les rochers, à l'angle du cap. Les dragons se reculèrent et retinrent leur souffle.

Brazer seul et Kate Neale, qui était auprès de lui, avançaient leurs têtes avec précaution pour voir les nouveaux arrivants.

Ce fut d'abord le géant Mahony, secouant une torche de *bog-pine* au-dessus de sa tête.

Des groupes nombreux le suivaient dans l'ombre, et se dirigeaient tous vers la fissure.

Mahony s'arrêta a une trentaine de pas de l'entrée et leva sa torche, comme pour reconnaître, un à un, les membres de l'association.

Tantôt la torche brillait, dressant sa flamme colorée ; tantôt le vent l'inclinait et l'empêchait de luire. Quand la flamme se relevait, Kate, qui mettait son âme dans son regard, distinguait sous les masques de toile relevés par le vent des figures connues : des matelots du Claddagh, des fermiers de Corrib ou de Knockderry. Son cœur battait d'espoir, parce qu'elle ne voyait aucun des frères d'Owen ni Owen lui-même.

Il avait dit vrai sans doute au pied de la croix de Saint-Patrick, sur le sommet de la montagne. Elle allait venger son père et retrouver son époux, endormi paisiblement dans la maison de Mac-Diarmid.

La foule marchait toujours. Il n'y avait plus que quelques groupes, qui passèrent à leur tour devant Mahony. Enfin un dernier groupe resta seul. Il était composé de quatre hommes de grande taille et vêtus de carricks.

Le cœur de Kate battit dans sa poitrine. Sa tête se pencha

eu dehors de la roche.

Les quatre hommes allaient s'engager dans l'ouverture ; trois d'entre eux avaient disparu. Le vent souffla. Le masque du quatrième se souleva. Kate poussa un cri déchirant et s'élança, laissant des lambeaux de ses vêtements entre les mains de Brazer, qui voulait la retenir.

– Owen ! Owen ! cria-t-elle.

Kate se précipita dans la fissure, avant que Mahony pût l'en empêcher.

– Feu ! commanda Brazer à ses dragons.

Le Brûleur entendit, et leva sa torche pour éclairer le galet. Une détonation éclata. Le géant tomba lourdement en travers de l'ouverture.

Il se fit à l'intérieur un fracas sourd.

Les dragons avaient quitté leur poste d'attente, et s'étaient rangés des deux côtés de l'entrée.

Pendant quelques minutes, les coups de feu continuèrent à retentir, parce que des ribbonmen venaient se montrer à la bouche des galeries, et cherchaient à s'échapper.

La fissure fut bientôt encombrée de cadavres.

Puis la fusillade se tut, et le silence régna. Les dragons restèrent rangés, l'arme au bras.

De temps en temps, le murmure renaissait au dedans de la caverne pour s'enfler un instant, puis s'éteindre. Personne n'essayait plus de sortir.

Au bout d'une heure d'attente, un soldat s'avança sur l'ordre de Brazer et somma les ribbonmen de se rendre, sous peine de la vie.

On ne répondit point ; seulement, la bouche de la caverne rendit comme un éclat de rire.

Les assiégeants se consultèrent. Il était absolument impossible d'attaquer les ribbonmen dans leur retraite, et le

temps passait. L'aube blanchissait l'horizon, au-dessus de la mer sombre.

– Il faut en finir, dit Brazer.

Le cornette Dickson, appelé, reçut un ordre à voix basse. La troupe se dédoubla. Dickson prit la route suivie naguère par les ribbonmen, et se dirigea vers l'avenue de Montrath.

Une demi-heure après, Dickson revint annonçant l'incendie du château, qui continuait à brûler et dont les habitants avaient sans doute péri dans les flammes.

Chacun des dragons qu'il ramenait portait sur ses épaules une lourde fascine.

Brazer fit déblayer la fissure des corps qui l'encombraient. Un soldat s'avança de nouveau, au-devant de l'entrée et cria aux assiégés de se rendre.

On ne répondit point encore. Mais le couloir sombre s'éclaira, et le soldat tomba frappé d'une balle.

– Allumez les fascines ! dit Brazer.

Les soldats obéirent et un premier fagot enflammé fut lancé dans l'ouverture.

Un long éclat de rire gronda dans la bouche des galeries.

La fascine brûla, le bois vert rendait une fumée épaisse, que la violence du vent de mer repoussait tout entière dans la caverne.

Le jour grandissait. Un second fagot remplaça le premier et, quand le foyer fut allumé une fois, on entassa fascines sur fascines qui, toutes, prirent feu en même temps.

L'orifice de la caverne, à demi bouché par l'incendie, rendait de grands murmures, où il n'y avait plus d'éclats de rire.

Puis les murmures se changèrent en gémissements ; puis les gémissements hurlèrent, frénétiques et désespérés.

Le soleil se levait derrière la grande masse du cap.

Vers cette même heure, le vieux Mac-Diarmid s'éveillait de son long sommeil. Gardant cette apathie intellectuelle que laisse après soi l'opium, il se leva sans donner un regard aux choses qui l'entouraient, et comme si rien ne se fût passé depuis le jour où il s'était éveillé en ce lieu pour la dernière fois.

Mais au moment où il mettait le pied hors du lit, son œil rencontra un objet qui gisait à terre, et il recula comme s'il eût été sur le point de marcher sur un serpent. Sa prunelle se distendait, fixe et comme fascinée. L'objet qu'il examinait avec tant d'émotion était un carré de toile bise, aux coins duquel s'attachaient deux rubans de fil. C'était le masque du pauvre Dan, que ses frères avaient oublié de détruire.

Le vieillard se baissa lentement et le saisit d'un geste convulsif. Puis il regarda tout autour de lui avec épouvante et le cacha vivement dans son sein.

Peggy avait préparé, comme d'habitude, le repas de famille. Miles vint s'asseoir à sa place accoutumée.

Son œil fit avec lenteur le tour de la table vide.

Il ne toucha point les mets rustiques placés devant lui. Pas une parole ne tomba de sa bouche. Il attendit.

Vers le milieu du jour, la porte de la ferme s'ouvrit enfin. Morris entra, soutenant Jessy, faible, entre ses bras.

Le visage du vieux Miles resta immobile et glacé. Il regarda sa fille chérie comme s'il ne la reconnaissait point.

– Où sont mes frères ? demanda Morris à Peggy.

Peggy ne répondit pas.

– Où sont Kate et la noble Héritière ?

La petite fille secoua la tête en pleurant. Morris s'avança vers son père et voulut lui prendre la main.

Le vieillard retira la sienne.

– Pourquoi la maison de Mac-Diarmid est-elle déserte ? dit-il d'une voix creuse et morne.

– Ils vont revenir, balbutia Morris, qui avait peine à maîtriser son inquiétude.

– Qui sait ? reprit le vieillard en fixant sur Morris un regard étrange. Déjà hier Natty, Dan et Jermyn peut-être étaient morts. Ne mentez pas, Mac-Diarmid, car j'ai tout deviné !

Morris ouvrit la bouche pour répondre. Un geste impérieux de son père la lui ferma.

Celui-ci tira de son sein le masque de toile, insigne bien connu des ribbonmen.

Morris, à la vue de cette preuve, baissa la tête en silence.

Le vieillard se leva.

– Je vais retourner à Galway, dit-il, car le pauvre Gib avait raison : c'est Mac-Diarmid qui a tué Luke Neale ! Mac-Diarmid doit du sang à la loi !

– Mon père ! oh ! mon père ! s'écria Morris, qui tomba sur ses genoux.

– Si vos frères reviennent, reprit le vieux Miles, répétez-leur mes paroles. Je n'ai plus de fils. Vivants ou morts, je maudis les Molly-Maguires, qui sont les ennemis de l'Irlande !

Le vieillard se dirigea vers la porte. Morris s'attachait à ses vêtements ; Jessy s'agenouilla baignée de larmes, sur son passage. Il repoussa Morris durement ; il écarta Jessy d'un geste froid.

– Je vous défends de me suivre dit-il avant de passer le seuil.

On le vit descendre la montagne d'un pas ferme et se diriger vers la ville.

La tempête était calmée. Le soleil, au plus haut de sa

course, mettait des rayons vifs sur les roches qui parsèment la mer aux abords du cap Ranach.

Brazer et ses dragons étaient encore à leur poste. Les fascines brûlaient toujours, étendant leurs vapeurs noires, comme un mortel linceul, au-devant de la fissure.

La bouche du souterrain rendait de longues plaintes affaiblies.

Brazer était pâle et ses cheveux gris se dressaient sur son front ; mais il s'endurcissait dans sa résolution impitoyable, et c'était avec une répugnance morne que les soldats saxons exécutaient ses ordres désormais.

La mer, que ne soulevait plus le vent, gardait une partie de son agitation. La houle moutonnait au loin et la côte s'entourait d'une large ceinture d'écume.

Le foyer s'éteignait.

Brazer y poussa du pied lui-même une fascine, et prêta l'oreille comme pour mesurer l'affaiblissement graduel de la plainte qui sortait de la caverne.

Dickson et les autres officiers détournèrent la tête avec dégoût. Ce mouvement porta leurs regards vers le large, et ils aperçurent un cutter de l'État, qui doublait le cap, toutes voiles dehors.

Sur le pont de ce navire, il était facile de distinguer un officier, revêtu du brillant costume des dragons de la Reine.

Le cutter jeta l'ancre à l'endroit même où le sloop de Mary Wood avait mouillé deux jours auparavant.

On mit une embarcation à la mer, et l'officier y descendit seul avec les rameurs.

– Mes yeux sont fous, murmura le lieutenant Peters, ou c'est bien le major Percy Mortimer que j'aperçois là-bas !

À ce nom, Brazer releva la tête et braqua son œil avide sur la chaloupe, qui approchait rapidement.

– Dieu me damne ! s'écria-t-il, le misérable traître viendrait-il défendre ses bons amis ! rallumez le feu, afin qu'il voie que nous employons bien notre temps !

Une noire spirale de fumée monta le long de la colonnade du Géant.

Sur la chaloupe, Percy Mortimer faisait des signaux avec son écharpe.

– Démène-toi ! démène-toi ! grommela Brazer, nous allons t'emmener à la ville, pieds et poings liés, afin qu'on ne nous reproche pas de n'avoir point fait de prisonniers !

La chaloupe prenait terre en ce moment. Percy toucha le rivage et s'avança, soutenu par un des rameurs, car il avait grande peine à marcher.

Dès qu'il fut à portée de la voix, il cria aux soldats d'arracher les fascines et d'éteindre le feu.

Les dragons interrogèrent du regard le colonel Brazer, qui haussa les épaules en souriant avec un mépris haineux.

– Alimentez le feu ! dit-il.

Les soldats, obéissant avec lenteur, soulevèrent de nouvelles fascines.

Mortimer était maintenant à quelques pas de la troupe.

– Lieutenant Peters, dit-il d'un ton de commandement péremptoire, cornette Dickson, je vous charge spécialement tous les deux, et sous peine de rébellion, de faire exécuter mes ordres qu'on éteigne le feu à l'instant même !

Officiers et soldats hésitèrent. Ils penchaient vers l'obéissance, car ils avaient pitié, mais la discipline militaire ne laisse point aux subalternes le droit d'avoir une conscience.

Brazer était là. Sa volonté faisait la loi suprême.

Un moment de silence eut lieu ; parmi ce silence, on entendît comme un écho suprême de l'agonie des assiégés. Leurs voix mourantes arrivaient au dehors confuses et presque

insaisissables.

Mortimer atteignait le groupe des soldats en ce moment. Il passa devant Brazer et répéta son commandement avec un accent de menace. Son visage, pâle et blanc comme une figure de marbre, gardait cette apparence de calme froideur qui était son expression habituelle ; mais, sous ce masque, l'œil attentif eût découvert les traces d'une émotion poignante.

– Ranimez le feu ! dit Brazer d'un ton provoquant et railleur.

– Éteignez le feu ! prononça pour la troisième fois Mortimer, qui arma l'un de ses pistolets.

Brazer perdit son sourire moqueur et sa lèvre trembla de rage. Il tira son épée.

– Major Mortimer, dit-il en tâchant de se contenir, vous oubliez que vous parlez devant votre supérieur !

– Je parle devant mon égal ! répliqua Percy. Le courrier de Londres m'apporte ce matin ma commission de colonel.

– Enlevez les fascines ! dirent à la fois Peters et Dickson.

Brazer ferma ses gros poings en blasphémant.

– Et je vous somme, poursuivit Percy, d'abandonner le commandement de ces soldats qui ne sont plus les vôtres.

Brazer, écumant de fureur, fit un mouvement comme pour s'élancer sur lui, l'épée haute ; mais il se contint, et sa main, que faisait trembler la colère impuissante, remit son arme au fourreau.

La bouche de la caverne fut déblayée en quelques minutes, et la fissure montra ses lèvres béantes, noircies par la fumée.

– Allumez des torches, dit Mortimer.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et deux ou trois soldats essayèrent de pénétrer dans le couloir étroit qui montait aux galeries.

Mais ils reculèrent aussitôt, chassés par l'atmosphère

ardente.

Il fallait attendre. Mortimer s'agitait, torturé par une angoisse terrible. Brazer le contemplait à l'écart et souriait.

En ce moment, la bouche sombre de la caverne exhala comme un dernier soupir. Puis elle demeura muette.

Mortimer, incapable de se retenir davantage, saisit une torche et s'élança dans le couloir. Ses soldats le suivirent.

Dès les premiers pas, le pied de Percy heurta des corps inconnus. Un air chaud et délétère pesait sur sa poitrine et lui ôtait le souffle.

Mortimer passa le seuil des galeries, toujours suivi par ses soldats. Les torches allumèrent les mille cristaux des parois et des voûtes ; la colonnade surgit, resplendissante ; le palais souterrain se para de ses fantastiques merveilles.

Mais, parmi tant de magnificences étincelantes, la mort gisait livide et froide. Le sol était jonché de cadavres. De tous ceux que nous avons vus entrer dans la caverne, la nuit précédente, vainqueurs ou vaincus, pas un seul ne gardait un souffle de vie !

Mortimer reconnut, au premier rang, lord George Montrath et son intendant Crackenwell, qui se couchaient, hideusement défigurés par les convulsions dernières ; non loin d'eux, Mary Wood était étendue, son flacon de rhum débouché à la main. La mort l'avait surprise en son orgie solitaire. Sa bouche conservait son sourire insouciant et brutal.

Mickey, Larry et Sam Mac-Diarmid étaient couchés côte à côte. Leurs traits calmes disaient le courage de leur dernière heure. À quelques pieds d'eux, Owen et Kate se tenaient embrassés. Kate avait sa tête dans le sein de son mari, qui souriait tendrement et semblait prononcer des paroles de pardon…

Puis c'étaient des cadavres entassés sur le sol ; puis, au pied d'une colonne, un groupe composé d'un vieil homme et

de deux petits enfants. Su et Paddy étaient pressés contre leur père, qui les serrait, les deux pauvres êtres, et qui les cachait sous son carrick, pour les défendre contre l'asphyxie victorieuse…

Percy Mortimer passait. Ce n'était point là ce qu'il cherchait. Il allait, fouillant du regard ce pêle-mêle funèbre.

Tout à coup il poussa un cri déchirant.

Dans un enfoncement de la paroi, il venait d'apercevoir l'Héritière, étendue sur sa mante rouge, belle et blanche comme une sainte ; à ses pieds, Jermyn Mac-Diarmid cachait encore son front entre ses mains raidies.

Il était mort à genoux.

Percy se remit à la place qu'il avait quittée la veille, et appuya la tête de la noble vierge sur son cœur…

Les soldats continuèrent de parcourir les galeries, et, à mesure que les torches glissaient dans cette tombe immense, les feux de la colonnade et des voûtes multipliaient à l'infini leurs étincelles éblouissantes. Des flots de lumière ruisselaient sur le sol. Et tous ces morts semblaient remuer ; tous ces visages pâles semblaient vivre ; tous ces yeux, éteints pour toujours, semblaient rallumer leurs regards.

ÉPILOGUE. – O’CONNELL

Quelques mois après cette catastrophe il y avait grand tumulte et grande joie dans la cité de Galway. On se pressait dans les tavernes, on chantait, on buvait, et les shillelahs, sans lesquels il n’y a point de bonne fête en Irlande, mêlaient de temps en temps le bruit de leurs coups au concert d’allégresse.

La ville entière était enthousiaste et folle : on brandissait des rameaux verts par les rues, et depuis le Claddagh jusqu’au tribunal ce n’était qu’un immense et bruyant hourra.

C’est que la bataille commencée au mois de juin précédent venait d’être décidée ; la grande lutte électorale avait son dénouement : Sullivan, le saint devant le Seigneur, et William Derry étaient montés de nouveau sur les *hustings*, et, malgré les menées habiles des membres de la loge supérieure, soutenus par la sagesse de Josuah Daws, esq., le candidat catholique l’avait emporté à une énorme majorité.

O’Connell était venu combattre de sa personne pour enlever l’élection de son protégé ; il y avait eu un meeting monstre au pied des Mamturks. Le Libérateur avait arboré sa toque verte semée de harpes d’argent, et son éloquence stéréotypée avait anéanti Robert Peel et fait des compliments aux dames.

Entre ce puissant esprit et le peuple d’Irlande, il y avait comme un fluide magnétique. Les bonnes gens du Connaught envahirent la ville, et Sullivan fut obligé de s’enfuir, tandis que les orangistes se cachaient, honteux et vaincus.

William Derry, membre du Parlement, fut porté en triomphe de taverne en taverne, et jeté sur son lit si plein d’usquebaugh et d’ale, que ce premier jour de sa carrière politique faillit en être le dernier.

On était au lendemain des élections, et c’était ce triomphe que fêtaient les bonnes gens du Connaught.

Dans le port il y avait un bateau à vapeur qui chauffait et faisait ses préparatifs de départ.

Sur la jetée, le long des quais, et dans toutes les voies environnantes, une foule compacte se pressait et jetait incessamment son grand murmure où dominait le nom de Daniel O'Connell.

À droite du débarcadère, et juste en face du paquebot, se tenait un groupe silencieux et grave, qui regardait en mépris l'enthousiasme général. Dans ce groupe, nous eussions reconnu le roi Lew, deux ou trois de ses matelots, et quelques-uns des ribbonmen échappés au désastre de la galerie du Géant.

Au-devant d'eux, debout et les bras croisés sur sa poitrine, un homme de grande taille, à la figure noble et belle, s'adossait contre les pierres du parapet. Une charmante jeune femme, dont les traits avaient une douceur angélique, s'appuyait à son bras. Tous les deux portaient sur leur visage une expression de tristesse ; tous les deux étaient vêtus de deuil, mais ils se souriaient.

De l'autre côté du débarcadère, vis-à-vis du groupe peu nombreux des ribbonmen, stationnait un détachement de dragons à cheval. L'officier qui commandait ces dragons portait avec une grâce hautaine son brillant costume de colonel. C'était un homme jeune encore ; son visage, d'une beauté irréprochable, se couvrait d'une étrange pâleur, et, sans la mélancolie amère de son sourire, on eût dit une figure de marbre.

Cet homme était le colonel Percy Mortimer. Le personnage vêtu de deuil qui lui faisait face était Morris Mac-Diarmid, qui donnait le bras à Jessy O'Brien, sa fiancée, rendue libre par la mort de Montrath.

Entre le colonel et Morris la foule encombrait le passage, et regardait curieusement le paquebot qui faisait ses préparatifs de départ. On discutait chaudement : les uns disaient que le Libérateur était à bord déjà, et qu'on allait voir bientôt le

steamer gagner le large ; les autres se récriaient énergiquement, et protestaient que le vieux Dan était trop bon Irlandais pour quitter ainsi brusquement et sans mot dire les dignes repealers de Galway.

Une clameur qui s'éleva au loin parmi la cohue du côté de la vieille ville sembla donner raison à ces derniers : le flot des têtes chevelues s'agita de toutes parts.

– Le voilà ! le voilà ! criait-on.

Mais c'était une fausse alerte. Le mouvement de la foule était occasionné par le passage du grave Josuah Daws, esq., et de sa compagne Fenella. Le respectable couple n'avait plus rien à faire à Galway : le portefeuille de Fenella était plein, et le surintendant de police avait accompli son œuvre. Il s'embarquait sur le même paquebot que le Libérateur, et les dragons étaient là pour protéger son passage.

Grâce à leur secours, il put gagner le débarcadère, au milieu d'un concert de huées et de menaces bavardes qui n'aboutirent à aucune voie de fait. Frances, qui marchait derrière sa tante, baissa son voile en passant auprès de Morris Mac-Diarmid. Tandis qu'elle descendait les degrés du débarcadère, ses jambes chancelaient.

– Cette jeune fille vous a jeté un regard, Mac-Diarmid, murmura Jessy ; la connaissez-vous ?

– Oui, répliqua Morris dont la voix tremblait d'émotion.

– Qui est-elle ?

Morris fut quelques secondes avant de répondre.

– Vous souvenez-vous de ce rêve que vous eûtes dans votre prison. Jessy ? dit-il enfin : Dieu nous envoya un bon ange, au moment où la mort planait sur vous ; c'est cette jeune fille qui m'indiqua votre retraite.

Jessy se retourna vivement vers la chaloupe qui emmenait Josuah Daws, et fit un mouvement comme pour s'élancer ; mais les rameurs pesaient déjà sur leurs avirons, et la barque

glissait sur l'eau tranquille du port.

En même temps une clameur plus haute s'élevait du côté de la ville. Cette fois, loin de s'éteindre ou de se transformer en sifflets railleurs, elle grandit en se propageant, elle monta, elle s'enfla jusqu'à éclater comme un tonnerre.

La foule, respectueuse et empressée, ouvrit au milieu de ses rangs une large voie. Le silence se fit ; toutes les têtes se découvrirent comme aux jours solennels où les prêtres catholiques promènent le saint sacrement par les rues.

Daniel O'Connell parut escorté de son état-major historique.

Il était tête nue et tenait à sa main l'illustre toque brodée par les dames de Tara.

Quand il saluait à droite et à gauche, la terre tremblait sous des hourras formidables ; quand il reprenait sa marche, foulant aux pieds les rameaux verts et les couronnes qui jonchaient son chemin, le fracas faisait place à un silence subit et religieux.

Un instant, O'Connell, sur le point de mettre le pied dans la chaloupe, se trouva entre les dragons de la Reine et le groupe silencieux des ribbonmen.

C'était comme une image matérielle de sa mission en cette vie.

Quand il fut passé, Percy Mortimer et Morris Mac-Diarmid échangèrent un long regard. On eût dit deux athlètes se mesurant avant la lutte prochaine.

C'était l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande.

Ils représentaient deux principes ennemis, forts tous les deux et impérissables parce qu'ils sont absolus : l'un tenait le drapeau de la Conquête, l'autre relevait dans l'ombre l'étendard de la Nationalité.

Entre eux il y avait cet homme, ce roi ! ce triomphateur, dont la victoire ajournait leur bataille.

Mais ils pouvaient attendre. Ils étaient jeunes tous les deux, et ils voyaient le pas du demi-dieu chanceler sous un lourd fardeau de vieillesse.

La chaloupe accosta le steamer, dont les grandes nageoires se prirent à osciller en divers sens, comme si le moteur puissant, mais aveugle, n'eût point su de quel côté diriger leur effort. Cela dura une minute, puis les roues tournèrent en mugissant, et tracèrent deux larges sillons d'écume.

La foule poussa un suprême hourra. Le Libérateur agita de loin sa toque. La représentation était finie.

Il ne resta bientôt plus sur le pont du paquebot, à part les hommes de manœuvre, qu'une jeune fille, vêtue de blanc, qui, s'appuyait, triste, contre le bordage. Ses regards étaient fixés sur Morris Mac-Diarmid et sa fiancée.

La ville disparaissait déjà dans le lointain qu'elle cherchait encore à les voir. Quand elle ne les vit plus, elle mit la main sur son cœur, et ses beaux yeux humides de larmes se relevèrent au ciel.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'ils soient heureux et qu'elle l'aime toujours !

*

* *

Le quart d'un siècle a passé depuis lors. L'Irlande souffre toujours.

Mais l'Europe regarde avec étonnement le symptôme de décrépitude qui fait trembler la grande main de l'Angleterre, – trop faible désormais pour dégainer son épée.

FIN DU TOME SECOND

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES

CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} On appelle ainsi cette période de disette qui désole trop souvent la plupart des comtés de l'Irlande au moment où les pommes de terre germent et ne sont pas mangeables.

{2} Le mot est dernier temps *(the last time)*.

{3} Édouard des Os.